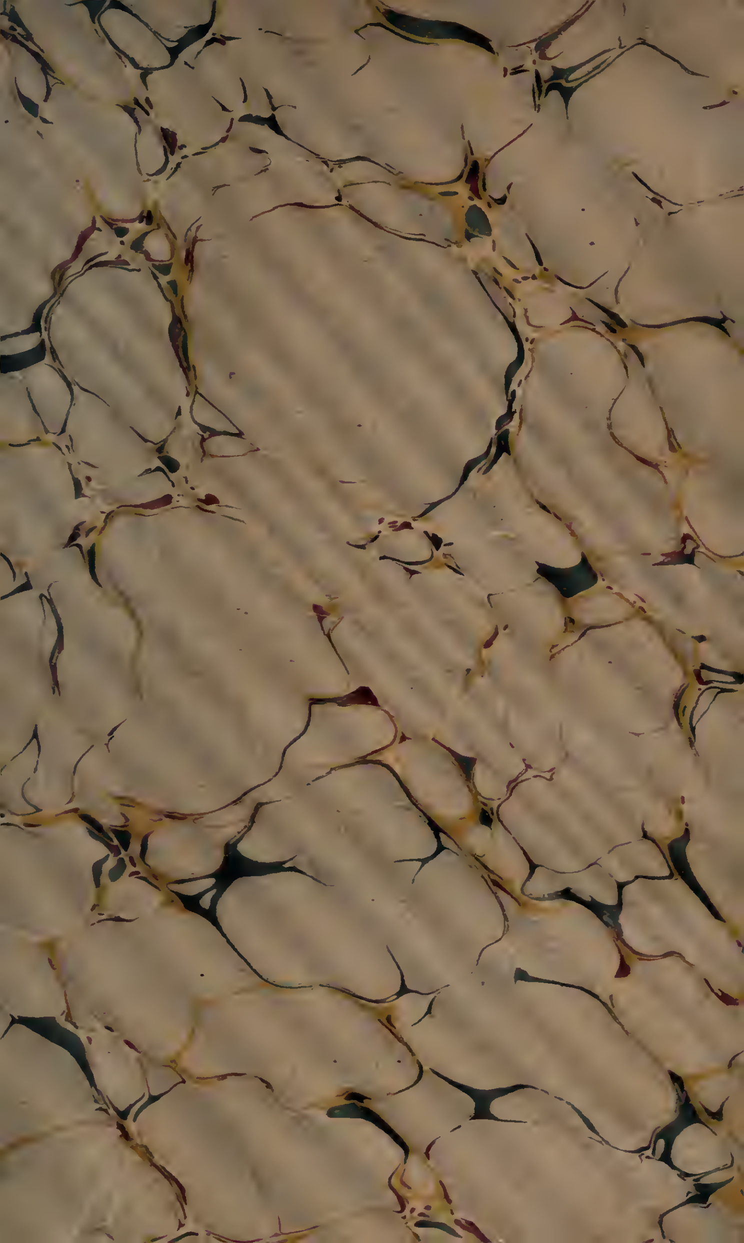




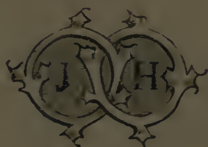
I. TOURGUÉNEFF

LES EAUX PRINTANIÈRES

EAUX PRINTANIÈRES

LE GENTILHOMME DE LA STEPPE

SIXIÈME ÉDITION



PARIS

J. HETZEL ET C[ie], ÉDITEURS

18, RUE JACOB, 18

LES

EAUX PRINTANIÈRES

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR

Édition in-18 à 3 francs.

Dimitri Roudine, 5e édition.	1 vol.
Fumée (Préface de Mérimée), 10e édit. .	1 vol.
Une Nichée de Gentilshommes, 6e édit.	1 vol.
Nouvelles Moscovites, 6e édition. . . .	1 vol.
Étranges Histoires, 5e édition.	1 vol.
Les Eaux printanières, 6e édition. . . .	1 vol.
Les Reliques vivantes, 4e édition.	1 vol.
Terres Vierges, 7e édition.	1 vol.
Souvenirs d'enfance, 3e édition.	1 vol.
Œuvres dernières, 3e édition.	1 vol.
Un Bulgare, 2e édition.	1 vol.

Prix des 11 volumes : **33** francs.

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.

J. TOURGUENEFF

LES EAUX PRINTANIÈRES

EAUX PRINTANIÈRES

LE GENTILHOMME DE LA STEPPE

Sixième édition



PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

EAUX PRINTANIÈRES

Heureuses années,
Jours de bonheur,
Comme les eaux printanières
Vous vous êtes écoulés...
(*Vieille romance russe.*)

... Vers une heure du matin, il retourna dans son cabinet de travail, renvoya le domestique qui avait allumé les bougies, et, se jetant dans un fauteuil au coin du feu, il se couvrit le visage avec les deux mains.

Jamais il n'avait éprouvé une telle lassitude physique et morale. Il avait passé la soirée avec d'aimables dames et des gens intelligents Plusieurs de ces dames étaient jolies; la plupart des messieurs se distinguaient par le talent et l'esprit; lui-même s'était montré causeur agréable et même brillant... et, malgré tout cela, jamais il ne s'était senti si irrésistiblement envahi, oppressé par ce *tædium vitæ* dont parlaient déjà les anciens Romains.

S'il eût été plus jeune, il aurait pleuré d'ennui, d'angoisse et d'énervement : une amertume corrosive

et brûlante comme celle de l'absinthe remplissait son âme entière; un je ne sais quoi de lourd, de glacial, d'écœurant, l'enveloppait de tous côtés comme une sombre nuit; et il ne savait comment se débarrasser de cette obscurité, de cette amertume. Recourir au sommeil était inutile : il sentait que le sommeil ne viendrait pas.

Insensiblement, il se plongea dans de longues et lentes réflexions, décousues et tristes.

Il songea à la vanité, à l'inutilité, à la banalité mensongère des choses humaines. Toutes les époques de sa vie — il venait d'avoir cinquante-deux ans — se déroulèrent l'une après l'autre devant l'œil de sa pensée, et aucune d'elles ne trouva grâce devant lui.

Toujours s'agiter dans le vide et le néant, toujours donner des coups d'épée dans l'eau, toujours, moitié naïvement, moitié consciemment, se leurrer de vaines chimères : — « Peu importe ce dont un petit enfant se contente, pourvu qu'il ne pleure pas, » dit le proverbe russe; — puis tout à coup, comme de la neige qui nous tombe sur la tête, voir arriver la vieillesse, et avec elle sa compagne, la crainte de la mort, cette crainte qui nous mine et nous ronge sans cesse...; puis enfin le plongeon dans l'abîme!

Heureux encore si la vie s'écoule ainsi : car, plus d'une fois, avant la fin, comme la rouille sur le fer, arrivent les infirmités et la souffrance...

La vie ne lui apparaissait pas comme cette mer aux vagues tumultueuses que décrivent les poëtes; il se la représentait unie comme une glace, im-

mobile, transparente jusque dans ses plus obscures profondeurs; lui-même assis dans un petit esquif chancelant; et, en bas, au fond de l'abîme sombre et limoneux, il entrevoyait vaguement, semblables à d'énormes poissons, des formes monstrueuses : toutes les misères de la vie, maladie, chagrins, démence, cécité, pauvreté... Et voilà que sous son regard un de ces monstres émerge des ténèbres, monte, monte encore, devient de plus en plus visible, de plus en plus horriblement distinct... Encore un instant, et, soulevée par le dos du monstre, la barque va chavirer! Mais, de nouveau, la forme semble devenir plus vague, le monstre descend, regagne le fond et s'y recouche, agitant à peine sa sombre nageoire... Pourtant le jour fatal doit venir où la barque sera renversée.

Il secoua la tête, bondit hors de son fauteuil, fit deux fois le tour de la chambre, et s'assit devant son bureau; puis, ouvrant l'un après l'autre tous les tiroirs, il se mit à remuer des papiers, de vieilles lettres, pour la plupart lettres de femmes. Pourquoi il faisait cela, lui-même ne le savait pas, car il ne cherchait rien. Son seul but, c'était de s'arracher par une occupation quelconque aux pensées qui l'obsédaient.

Il déplia au hasard quelques lettres. L'une d'elles contenait une fleur sèche, entourée d'un ruban fané. Il haussa les épaules, jeta un regard vers la cheminée, et mit les lettres de côté, comme s'il se fût préparé à livrer aux flammes ces inutiles débris.

Ses mains continuèrent fiévreusement à explorer les tiroirs; tout à coup il ouvrit de grands yeux et tira doucement à lui une petite boîte octogonale de forme surannée, dont il souleva lentement le couvercle. Dans cette boîte, sous une double couche d'ouate jaunie, se trouvait une petite croix de grenats.

Pendant quelques instants, il examina cette croix d'un air incertain; puis tout à coup il poussa un faible cri... Ce qui se peignit sur ses traits n'était ni le regret ni la joie : c'était comme s'il eut rencontré à l'improviste un être jadis tendrement aimé, depuis longtemps perdu de vue, reconnaissable encore et cependant tout transformé par les années.

Il se leva, revint s'asseoir près de la cheminée, et cacha de nouveau son visage dans ses mains..... « Pourquoi aujourd'hui? pourquoi justement aujourd'hui? » pensa-t-il; et beaucoup de choses depuis longtemps passées lui revinrent à la mémoire.

Voici ce qu'il se rappelait...

Mais d'abord il faut vous dire son nom et ses prénoms. Notre héros s'appelait Dmitri Pavlovitch Sanine.

Voici ce qu'il se rappelait :

I

C'était pendant l'été de 1840. Sanine venait d'avoir vingt-deux ans; il retournait d'Italie en Russie,

et se trouvait de passage à Francfort. Presque sans famille, il possédait une fortune indépendante, sinon bien considérable. Un parent éloigné lui ayant laissé en héritage quelques milliers de roubles, il avait résolu de les dépenser à l'étranger avant d'entrer dans l'administration, avant de se mettre au cou le harnais officiel, qui était nécessaire pour lui donner une existence assurée. Sanine avait mis, en effet, son projet à exécution, et s'était si habilement arrangé, que le jour même de son arrivée à Francfort, il avait tout juste assez d'argent pour parvenir à Saint-Pétersbourg. En 1840, les chemins de fer étaient rares; messieurs les touristes voyageaient en diligence. Sanine retint sa place, mais la diligence ne partait qu'à onze heures du soir. Il lui restait beaucoup de temps à dépenser. Par bonheur, la journée était magnifique, et Sanine, après avoir déjeuné à l'hôtel du *Cygne-Blanc*, célèbre alors, sortit pour flâner par la ville. Il alla voir l'Ariane de Dannecker, qui lui plut médiocrement; il visita la maison de Gœthe (par parenthèse, il n'avait lu de ce poëte que *Werther*, et encore dans une traduction française); il se promena sur la rive du Main et s'ennuya comme doit le faire un touriste consciencieux; enfin, vers six heures, fatigué, les souliers poudreux, il se trouva dans une des rues les moins importantes de Francfort, une rue qui pourtant était destinée à rester longtemps dans sa mémoire.

Sur la façade de l'une des quelques maisons de cette rue, il aperçut une enseigne qui annonçait aux

passants la « Confiserie italienne de Giovanni Roselli ». Il entra pour prendre un verre de limonade. Dans la première pièce, derrière un modeste comptoir, sur les rayons d'une armoire peinte, s'étalaient symétriquement, comme dans une pharmacie, quelques bouteilles aux étiquettes dorées et des bocaux pleins de biscuits, de pastilles de chocolat et de sucres d'orge. Il n'y avait personne dans cette pièce; seul, un chat gris faisait ronron en clignant des yeux et piétinait moelleusement du bout des pattes une haute chaise de paille placée près de la fenêtre; une corbeille en bois découpé gisait renversée sur le parquet, et à côté d'elle un gros peloton de laine rouge resplendissait dans un oblique rayon de soleil couchant. Un bruit confus, étrange, sortait de la pièce voisine. Sanine attendit que la sonnette de la porte eût fini de tinter, et dit à haute voix : « N'y a-t-il personne ici? » Au même instant, la porte de la pièce voisine s'ouvrit... Sanine tressaillit d'étonnement.

II

Une jeune fille d'environ dix-neuf ans, dont les noirs cheveux flottaient épars sur ses épaules nues, se précipita dans la boutique en étendant devant elle ses bras également nus. Elle aperçut Sanine, s'élança vers lui, le saisit par la main et chercha à l'entraîner en lui disant d'une voix entrecoupée : « Vite, vite! par ici! sauvez-le! » Sanine ne suivit pas la jeune

fille, non qu'il hésitât à lui obéir, mais l'excès de son étonnement le clouait sur place. Il n'avait jamais vu pareille beauté. Elle se retourna vers lui, et sa voix, son regard, le mouvement de ses mains jointes pressées contre sa joue pâlie, avaient une telle expression de désespoir pendant qu'elle lui répétait : « Mais venez donc, venez ! » qu'il se précipita à sa suite par la porte ouverte.

Dans la seconde pièce, il vit étendu sur un divan de crin à l'ancienne mode un enfant de quatorze ans qui ressemblait d'une manière frappante à la jeune fille : c'était évidemment son frère. Cet enfant était tout pâle, blanc plutôt, avec des reflets jaunes comme la cire ou comme un marbre antique. Il avait les yeux fermés ; l'ombre de ses épais cheveux noirs couvrait son front immobile et lisse, ses sourcils finement dessinés et inertes ; on voyait briller ses dents serrées entre ses lèvres bleuies. Il avait l'air de ne plus respirer ; l'un de ses bras était rejeté sous sa tête, l'autre pendait lourdement jusque sur le plancher. L'enfant était tout habillé et étroitement boutonné ; une cravate lui serrait le cou.

La jeune fille s'élança vers lui en poussant un cri d'angoisse.

« Il est mort ! il est mort ! s'écria-t-elle ; il était assis là tout à l'heure ; nous causions ensemble... Tout à coup il est tombé, et il n'a plus fait un mouvement... Mon Dieu ! est-il possible qu'on ne puisse pas le secourir ! Et maman qui n'est pas là... Pan-

taleone! Pantaleone! Eh bien! le docteur? ajouta-t-elle en italien, es-tu allé chez le docteur?

— Signora, je n'y suis pas allé; j'y ai envoyé Louise, dit une voix enrouée derrière la porte. » Et un petit vieillard, vêtu d'un frac lilas à boutons noirs, d'une haute cravate blanche, d'un pantalon trop court en nankin et de bas de laine bleue, entra dans la chambre en clopinant sur ses jambes torses. Son tout petit visage disparaissait entièrement sous une masse énorme de cheveux gris de fer. Hérissés dans tous les sens et retombant en mèches ébouriffées, ces cheveux donnaient à la physionomie du vieillard une certaine ressemblance avec celle d'une poule huppée, ressemblance d'autant plus frappante que sous cette masse gris foncé on ne pouvait distinguer qu'un nez pointu et des yeux jaunes tout ronds.

« Louise a de bonnes jambes, et moi je ne peux pas courir, » continua en italien le petit vieillard en soulevant tour à tour ses pieds goutteux et plats, chaussés de souliers à cordons; « mais j'ai apporté de l'eau. »

Il serrait dans ses doigts maigres et noueux l'étroit goulot d'une bouteille.

« Mais Emile mourra pendant ce temps-là! » s'écria la jeune fille, et elle étendit les mains vers Sanine. « Oh! Monsieur! *o mein herr!* est-ce que vraiment vous ne pouvez pas le secourir?

— Il faut le saigner: c'est une attaque d'apoplexie, » fit observer le vieillard qui répondait au nom de Pantaleone.

Sanine n'avait pas les plus légères notions de médecine, mais il savait parfaitement que les enfants de quatorze ans n'ont pas d'attaques d'apoplexie.

« C'est un évanouissement, et non pas... ce que vous prétendez, dit-il à Pantaleone. Avez-vous des brosses? »

Le vieillard tourna vers lui sa petite figure.

« Comment?

— Des brosses! des brosses! redit Sanine en allemand et en français. Des brosses, répéta-t-il en faisant le geste de quelqu'un qui brosse des vêtements.

Le petit vieillard finit par comprendre.

« Ah! des brosses? *spazzette!* Certainement, nous en avons des brosses!

— Apportez-les ici, nous allons lui ôter sa cravate et son paletot, puis nous le frictionnerons.

— Bien... *benone!* Et il ne faut pas lui verser d'eau sur la tête?

— Non... plus tard. Pour le moment, allez bien vite chercher des brosses. »

Pantaleone déposa sa bouteille par terre, sortit en hâte et revint aussitôt avec deux brosses, l'une pour les habits, l'autre pour les cheveux. Il était accompagné d'un caniche frisé qui, en remuant activement la queue, se mit à regarder avec curiosité le vieillard, la jeune fille et même Sanine, comme s'il eût voulu savoir ce que signifiait tout ce remue-ménage.

Sans perdre de temps, Sanine ôta au jeune garçon, toujours immobile, son paletot, lui déboutonna le col, releva les manches de sa chemise, et, armé

d'une brosse, se mit à lui frictionner de toutes ses forces la poitrine et les bras. Pantaleone promenait non moins énergiquement l'autre brosse, la brosse à cheveux, sur ses bottes et son pantalon. La jeune fille s'était jetée à genoux près du divan, et, la tête pressée dans ses deux mains, contemplait son frère d'un œil fixe, sans remuer même les paupières. Sanine frottait toujours et la regardait parfois à la dérobée. Dieu ! qu'elle était belle !

III

Elle avait le nez quelque peu grand, mais d'une belle forme aquiline ; un léger duvet ombrageait imperceptiblement sa lèvre supérieure. Son teint égal et mat, d'une pâleur d'ambre, les ondes lustrées de ses cheveux rappelaient la Judith d'Allori, au palais Pitti. Et quels yeux, surtout ! des yeux gris foncé dont la pupille était bordée d'un cercle noir, des yeux magnifiques, des yeux triomphants, même en ce moment où l'effroi et la douleur en assombrissaient l'éclat... Involontairement la pensée de Sanine se reporta dans la merveilleuse contrée qu'il venait de quitter... Mais en Italie même il n'avait jamais rencontré rien de semblable. La respiration de la jeune fille était rare et inégale; on eût dit qu'à chaque fois elle attendait, pour respirer, que le souffle revînt à son frère.

Sanine frottait sans relâche. Il ne se bornait pas

à regarder la jeune fille: la figure originale de Pantaleone attirait aussi son attention. Tout épuisé, hors d'haleine, le vieillard tressautait à chaque coup de brosse en poussant un glapissement plaintif, et ses énormes touffes de cheveux, baignées de sueur, se balançaient lourdement de côté et d'autre, comme les racines de quelque grosse plante déchaussées par une eau courante.

« Otez-lui ses bottes, au moins, » allait lui dire Sanine...

Le caniche, probablement troublé par le caractère extraordinaire de ces événements, tomba en arrêt sur les pattes de devant et se mit à aboyer.

« *Tartaglia! canaglia!* » chuchota le vieillard d'un ton menaçant.

Mais, en ce moment, le visage de la jeune fille se transforma; ses sourcils s'élevèrent, ses grands yeux s'agrandirent encore, rayonnants de joie...

Sanine regarda... Le visage du jeune garçon se colorait légèrement; ses paupières avaient palpité, ses narines frissonnèrent. Il aspira l'air à travers ses dents encore serrées, et poussa un soupir...

« Émile! s'écria la jeune fille; *Emilio mio!* »

Les yeux noirs d'Émile s'ouvrirent; ils regardaient encore dans le vague, mais souriaient déjà faiblement. Le même sourire passa sur ses lèvres pâlies; ensuite il remua le bras qui pendait à son côté, et le ramena d'un effort jusque sur sa poitrine.

« *Emilio!* » répéta la jeune fille en se redressant. Son visage avait une expression si vive et si intense,

qu'elle semblait prête soit à fondre en larmes soit à éclater de rire.

« Émile! Qu'y a-t-il? Emile! » dit une voix dans la pièce voisine. Et une dame proprement mise, au teint basané, aux cheveux grisonnants, entra d'un pas rapide. Un homme d'un certain âge la suivait; la tête d'une servante se montrait par-dessus son épaule.

La jeune fille courut à leur rencontre.

« Il est sauvé, maman! il vit! s'écria-t-elle en pressant convulsivement dans ses bras la dame qui venait d'entrer.

— Mais qu'est-il arrivé? répéta celle-ci. Je rentrais, et voilà que je rencontre M. le docteur avec Louise... »

Pendant que la jeune fille racontait ce qui s'était passé, le docteur s'approcha du malade, qui revenait de plus en plus à lui, et qui continuait à sourire d'un air un peu contraint, comme s'il eût été confus de l'effroi qu'il avait causé.

« Vous l'avez frictionné avec des brosses, à ce que je vois, dit le docteur à Sanine et à Pantaleone; vous avez très-bien fait. C'est une très-bonne idée... Voyons un peu maintenant quel remède... »

Il tâta le pouls au jeune homme.

« Hum! faites voir votre langue. »

La dame se pencha avec sollicitude sur son fils, qui sourit plus franchement, leva les yeux sur elle et rougit.

Sanine fit la réflexion qu'il était de trop et passa dans la boutique. Mais, avant qu'il eût mis la main

sur la poignée de la porte extérieure, la jeune fille lui apparut de nouveau et l'arrêta.

« Vous partez? dit-elle en le regardant en face avec un gentil regard; je ne vous retiens pas, mais il faut absolument que vous veniez nous voir ce soir. Nous vous sommes si grandement obligés,— vous avez peut-être sauvé la vie à mon frère, — que nous voulons vous remercier. C'est maman qui le veut. Vous devez nous dire qui vous êtes et venir partager notre joie.

— Mais je pars pour Berlin aujourd'hui même, balbutia Sanine.

— Vous aurez tout le temps, répliqua vivement la jeune fille. Venez dans une heure prendre une tasse de chocolat avec nous... Vous me le promettez? Il faut que je retourne auprès de mon frère. Vous viendrez? »

Que pouvait faire Sanine?

« Je viendrai, » répondit-il.

La jeune fille lui serra rapidement la main et s'enfuit. Sanine se trouva dans la rue.

IV

Une heure et demie plus tard, Sanine retournait à la confiserie Roselli. Il y fut reçu comme un parent. Émile était assis sur ce même divan où on l'avait frictionné. Le docteur était parti en laissant une ordonnance et en recommandant de le préserver soigneusement des émotions vives, à cause de son

tempérament nerveux et prédisposé aux maladies de cœur. Émile avait bien eu d'autres évanouissements de ce genre, mais jamais si profonds ni si prolongés. Du reste, le docteur déclarait tout danger écarté pour le moment.

Émile, comme il convient à un convalescent, était enveloppé d'une large robe de chambre, et sa mère lui avait noué autour du cou un fichu de laine bleue; mais il avait l'air gai, presque comme en un jour de fête. Tout ce qui l'entourait avait aussi une apparence de fête. Sur une petite table placée en face du divan s'élevait une énorme cafetière de porcelaine remplie d'un chocolat parfumé; tout autour s'étalaient des tasses, des carafes pleines de sirop, des assiettes couvertes de biscuits et de petits pains, et même des bouquets de fleurs. Six fines bougies brûlaient dans deux candélabres d'argent de forme ancienne. D'un côté du divan se trouvait un moelleux fauteuil à la Voltaire : Sanine fut obligé de s'y asseoir. Tous les habitants de la confiserie, avec qui il avait fait connaissance ce jour-là, se trouvaient réunis, sans en excepter le chat ni le caniche Tartaglia, et tous avaient l'air indiciblement heureux : le caniche même éternuait de joie; seul, le chat continuait à minauder en clignotant.

Il fallut que Sanine déclinât ses nom, prénoms et qualités, ainsi que le lieu de sa naissance. En apprenant qu'il était Russe, les deux dames poussèrent des exclamations d'étonnement, et toutes deux, d'une commune voix, déclarèrent qu'il prononçait parfai-

tement bien l'allemand; mais elles ajoutèrent que s'il préférait parler français, il pouvait employer cette langue qu'elles-mêmes comprenaient et parlaient facilement. Sanine mit sur-le-champ cette offre à profit. « Sanine, Sanine! » Les deux dames ne se seraient jamais imaginé qu'un nom russe pût être si facile à prononcer. Son prénom « Dmitri » ne leur plut pas moins. La dame âgée dit que dans sa jeunesse elle avait entendu jouer un opéra magnifique, *Demetrio e Polibio;* mais elle déclara que Dmitri était bien plus agréable que Demetrio.

Sanine causa ainsi pendant une heure à peu près. De leur côté, les dames l'initièrent à tous les détails de leur existence. La dame aux cheveux gris, la mère, était celle qui parlait le plus. Elle apprit à Sanine qu'elle s'appelait Léonora Roselli; qu'elle avait perdu son mari, Giovanni Battista Roselli, qui s'était établi à Francfort, comme confiseur, vingt-cinq ans auparavant; que Giovanni Battista était originaire de Vicence et très-brave homme, mais quelque peu vif, querelleur et par-dessus le marché républicain! En disant ces mots, Mme Roselli désignait du doigt un portrait peint à l'huile suspendu au-dessus du divan. Il faut supposer que le peintre, « aussi un républicain », ajouta Mme Roselli en soupirant, n'avait pas complétement saisi la ressemblance, car le portrait de feu Giovanni Battista représentait un brigand sombre et rébarbatif, dans le genre de Rinaldo Rinaldini. Quant à Mme Roselli, elle était née dans « l'antique et superbe

ville de Parme, où se trouve cette magnifique coupole peinte par l'immortel Corrége »; mais son long séjour en Allemagne l'avait presque complètement germanisée. Elle ajouta ensuite, en secouant tristement la tête, qu'il ne lui restait plus que cette fille et ce fils (elle les indiqua du doigt tour à tour); que la fille s'appelait Gemma et le fils Emilio; que c'étaient tous deux de bons enfants obéissants, Emilio surtout... « Et moi, ne suis-je pas obéissante? interrompit sa fille. — Oh! toi, tu es une républicaine aussi, répondit la mère. » Elle dit ensuite que, naturellement, les affaires allaient moins bien que du temps de son mari, passé maître dans l'art du confiseur... (*Un grand'uomo!* grommela Pantaleone d'un air sombre); mais que pourtant, grâce au ciel, on trouvait encore moyen de vivre.

V

Gemma écoutait sa mère, et tantôt riait, tantôt soupirait, tantôt lui passait doucement la main sur l'épaule ou la menaçait du doigt avec enjouement, et quelquefois regardait Sanine. A la fin, elle se leva, prit sa mère dans ses bras et la baisa au cou, sous le menton. Celle-ci rit beaucoup et poussa même un petit cri.

Sanine fit également plus ample connaissance avec Pantaleone. Il apprit que celui-ci avait été jadis chanteur à l'Opéra, dans les rôles de baryton, mai

qu'il avait depuis longtemps quitté la carrière théâtrale, et qu'il tenait dans la famille Roselli le milieu entre un serviteur et un ami de la maison. Malgré sa longue résidence en Allemagne, il n'avait guère appris la langue du pays; il n'en connaissait que les termes d'injure, qu'il écorchait sans miséricorde. *Ferroflucto spiccebubbio* (1)! disait-il de presque tous les Allemands. Il parlait l'italien dans la perfection, étant né à Sinigaglia, où l'on entend la *lingua toscana in bocca romana.*

Emilio se laissait dorloter et s'abandonnait aux impressions agréables d'un convalescent ou de quelqu'un qui vient d'échapper à un grand danger; du reste, à part cela, il était facile de voir que toute la maison le gâtait. Il remercia timidement Sanine, et, pour le reste, s'attacha spécialement au sirop et aux bonbons. Sanine fut forcé de prendre deux tasses d'excellent chocolat et de manger une quantité considérable de biscuits; il n'en avait pas plutôt avalé un que Gemma lui en présentait un autre. Comment le lui refuser? Il se sentit bientôt à l'aise, comme chez lui; les heures coulaient avec une rapidité invraisemblable. On lui fit traiter bien des sujets: la Russie en général, le climat, la société, les paysans russes, et en particulier les Cosaques; la guerre de 1812, Pierre le Grand, le Kremlin, les cloches et les chansons russes. Les deux dames n'avaient qu'une idée très-vague de cette région im-

(1) *Verfluchter Spitzbube* (mauvais gredin).

mense et reculée; Mme Roselli, ou, comme on l'appelait ordinairement, Frau Lénore, plongea même Sanine dans la stupeur en lui demandant si la célèbre maison de glace construite à Saint-Pétersbourg au siècle dernier, et à propos de laquelle elle avait lu dernièrement un si intéressant article dans un des livres de son défunt mari : *Bellezze delle arti*, existait encore? Et comme Sanine s'écria : « Vous figurez-vous vraiment qu'il n'y ait pas d'été en Russie ? » Frau Lénore lui expliqua comment elle s'était jusqu'alors représenté ce pays : des neiges éternelles, tout le monde en pelisse et tous les hommes militaires, mais une extrême hospitalité et des paysans très-soumis. Sanine s'efforça de lui donner, ainsi qu'à sa fille, des renseignements plus précis. L'entretien tomba sur la musique russe, et aussitôt elles le prièrent de chanter un air russe quelconque, et lui indiquèrent dans un coin de la pièce un petit piano dont les touches blanches étaient remplacées par des noires, et *vice versâ*. Il s'exécuta sans se faire prier, et, s'accompagnant tant bien que mal avec deux doigts de la main droite et trois de la main gauche (le pouce, le majeur et l'auriculaire), chanta, un peu du nez, avec une petite voix de ténor, d'abord : le *Sarafane*, puis *Po oulitsè mostovoï*. Les dames le complimentèrent sur sa voix et sa musique, mais admirèrent surtout la douceur et la sonorité de la langue russe, et le prièrent de traduire le texte. Sanine contenta leur désir; mais comme les paroles du *Sarafane* et de *Po oulitsè mostovoï* (qu'il tradui-

sait peu élégamment : « Sur une rue pavée, une jeune fille allait à l'eau »), ne pouvaient leur donner une haute idée de la poésie russe, il déclama d'abord, puis traduisit, puis chanta, non sans barboter un peu dans les couplets en mineur, la romance de Pouchkine : *Il me souvient de cette heure divine*, mise en musique par Glinka. Pour le coup, les dames furent enthousiasmées, et Frau Lénore découvrit même dans la langue russe des rapports étonnants avec l'italien : *Mgnovénié* (1), *ô vieni; sa mnoï* (2), *siam noi,* etc. Les noms mêmes, Glinka et Pouchkine, qu'elle prononçait Poussekine, lui semblaient avoir une harmonie familière à son oreille.

Sanine, à son tour, pria les dames de lui chanter quelque chose. Elles ne firent pas plus de façons que lui. Frau Lénore se mit au piano et chanta avec sa fille quelques duos, ainsi que des *stornelli.* La mère devait avoir eu jadis un beau contralto ; la voix de la jeune fille, un peu faible, était cependant agréable.

VI

Mais ce qu'admirait Sanine, ce n'était pas la voix de Gemma, c'était Gemma elle-même. Assis en arrière de la jeune fille et un peu de côté, il se disait

(1) Instant, moment.
(2) Avec moi.

que jamais aucun palmier, même dans les strophes de Bénédictof, poëte alors à la mode, n'aurait pu lutter d'élégance avec l'heureuse proportion de sa taille. Lorsque, dans les passages expressifs, elle levait les yeux vers le plafond, il se demandait quels cieux auraient pu ne pas s'ouvrir devant un tel regard.

Appuyé contre le montant de la porte, le menton et la bouche ensevelis dans sa vaste cravate, et écoutant gravement de l'air d'un connaisseur, le vieux Pantaleone lui-même admirait la beauté de la jeune fille, et s'extasiait, bien qu'il eût dû y être habitué.

Frau Lénore, ayant fini de chanter ses duos, remarqua qu'Émile avait un fort bel organe d'un timbre parfaitement argentin, mais qu'il était à l'âge où la voix mue (en effet, il parlait avec une voix de basse qui détonnait constamment en fausset), et que par conséquent il ne devait pas chanter; mais elle invita Pantaleone à secouer, en l'honneur de leur hôte, les glaces de l'âge.

Pantaleone prit aussitôt un air maussade, fronça les sourcils, ébouriffa sa chevelure, et déclara qu'il avait depuis longtemps renoncé à tout cela; du reste, ajouta-t-il, dans sa jeunesse, il n'aurait pas reculé devant un défi : car il appartenait à cette grande époque où l'on trouvait une véritable école de chant et de véritables chanteurs, des chanteurs classiques, qui n'avaient rien de commun avec les piailleurs actuels. Lui-même, Pantaleone Cippatola *da Varese* avait reçu un jour, à Modène, l'hommage d'une

couronne de laurier, et on avait même, à cette occasion, lâché des pigeons blancs dans la salle de spectacle; et un prince russe, *il principe Tarbusski*, avec lequel il était jadis intimement lié, l'invitait toujours, après souper, à venir en Russie, en lui promettant des montagnes d'or, des montagnes!... Mais il n'avait pas voulu abandonner l'Italie, *il paese del Dante!* Plus tard, il est vrai, des circonstances malheureuses... ses propres imprudences... Ici le vieillard s'interrompit, soupira profondément, baissa la tête; puis il recommença à parler de l'époque classique du chant et du célèbre ténor Garcia, pour lequel il nourrissait une admiration aussi respectueuse que démesurée. « Quel homme! s'écria-t-il. Jamais *il gran Garcia* ne s'était abaissé jusqu'à chanter en fausset, comme le font les pitoyables ténors, les *tenoracci* de nos jours. De la poitrine! rien que de la poitrine! *Voce di petto, si!* » Le vieillard, de ses petits doigts amaigris, frappa énergiquement sur son jabot. « Et quel acteur! un volcan, *signori miei*, un volcan, *un Vesuvio!* J'ai eu l'honneur et la joie de chanter avec lui dans l'opéra *dell' illustrissimo maestro Rossini*, dans *Otello!* Garcia jouait Otello; moi, j'étais Iago. Et quand il chanta cette phrase... (ici, Pantaleone prit une pose tragique et se mit à chanter d'une voix tremblotante et enrouée, mais pourtant très-expressive encore) :

L'i... ra d'aver... so d'aver... so fato
Io più no... no... no... non temerò!

le théâtre tremblait, *signori miei!* Mais je ne faiblis pas, et je repris après lui :

> L'ira d'aver... so d'aver... so fato
> Temèr piu non dovro!

Et lui, tout à coup, comme un éclair, comme un tigre :

> Morrò!... ma vendicato...

Et, tenez, quand il chantait... quand il chantait la célèbre cavatine du *Matrimonio segreto : Pria che spunti*... alors, lui... *il gran Garcia*, après ces mots : *I cavalli di galoppo,* il faisait sur ces paroles · *Senza posa caccierà,* il faisait... écoutez comme c'est prodigieux, *com' è stupendo!* il faisait... »

Le vieillard se lança dans une fioriture très-difficile; mais, arrivé à la dixième note, il perdit le fil, se mit à tousser et se détourna brusquement en disant : « Laissez-moi tranquille! Pourquoi me tourmentez-vous? »

Gemma s'élança aussitôt de sa chaise, en applaudissant et en criant : « Bravo! bravo! » courut vers le pauvre Iago en retraite et lui frappa gentiment des deux mains sur les épaules.

Émile seul riait à se tordre. « Cet âge est sans pitié, » dit La Fontaine.

Sanine essaya de consoler le pauvre chanteur, et se mit à causer avec lui en italien. Il avait pris une légère teinture de cette langue pendant son dernier voyage. Il parla du *paese del Dante, dove il si*

suona. Cette phrase, avec le *Lasciate ogni speranza*, constituait en langue italienne tout le bagage poétique du jeune touriste.

Mais Pantaleone ne répondit pas à ces avances. Ensevelissant plus profondément que jamais son menton dans sa cravate et faisant de gros yeux d'un air morne, il ressemblait de nouveau à un oiseau, et même à un oiseau en colère, corbeau ou milan. Alors Émile, avec une légère et subite rougeur, comme c'est l'ordinaire chez les enfants gâtés de quinze ans, s'adressa à sa sœur, et lui dit que si elle voulait distraire son hôte, elle ne pouvait rien trouver de mieux que de lui lire une de ces comédies de Maltz qu'elle lisait si bien. Gemma se mit à rire en donnant une petite tape sur la main de son frère, et s'écria « qu'il n'y avait que lui pour avoir de pareilles inventions ». Pourtant elle s'empressa d'aller dans sa chambre, revint avec un livre à la main, s'assit devant la table sur le canapé, leva le doigt pour imposer silence avec un geste tout à fait italien, et commença la lecture.

VII

Maltz était un des littérateurs francfortois de la période de 1830; ses saynettes, courtes et légèrement esquissées, écrites dans le dialecte local, décrivaient les types de l'endroit d'une manière plaisante et

hardie, bien que l'humour n'en fût pas très-profond.

Gemma lisait d'une façon remarquable, tout à fait comme un acteur. Elle soutenait parfaitement avec toutes ses nuances le caractère de chaque personnage, et déployait des qualités de mimique dont elle avait hérité avec le sang italien. Quand il s'agissait de représenter quelque vieille tombée en enfance ou quelque bourgmestre imbécile, elle faisait les grimaces les plus réjouissantes, rapetissait ses yeux, fronçait son nez, grasseyait et piaillait, sans ménager le moins du monde sa voix délicate ni son joli visage. Elle ne riait jamais en lisant; mais si les auditeurs, à l'exception de Pantaleone, qui s'était empressé de s'éloigner d'un air de mauvaise humeur dès qu'on avait parlé de *quel feroflucto tedesco;* si les auditeurs l'interrompaient par un éclat de rire sympathique, alors elle laissait tomber son livre sur ses genoux, et riait elle-même de bon cœur en rejetant sa tête en arrière, pendant que les boucles de ses noirs cheveux sautillaient sur son cou et sur ses épaules secouées par l'hilarité. Mais, dès qu'on avait fini, elle ramassait le livre, faisait reprendre à ses traits l'expression convenable, et continuait sérieusement sa lecture.

Sanine ne pouvait se lasser de l'admirer; une chose surtout le frappait : par quel mystère cette figure idéalement belle pouvait-elle prendre tout à coup une expression comique, par moments même triviale?

Gemma était moins satisfaisante dans sa manière de lire les rôles de jeunes filles, de jeunes « premières »; les scènes d'amour, surtout, lui réussissaient peu. Elle le sentait elle-même; aussi leur imprimait-elle une légère nuance d'ironie, comme si elle n'eût pas cru à ces pompeux serments, à ces phrases sublimes, dont l'auteur s'abstenait, du reste, autant que possible.

Les heures s'écoulaient sans que Sanine s'en aperçût, et il ne se ressouvint de son voyage que quand l'horloge sonna dix heures. Il bondit de sa chaise comme si on l'eût piqué.

« Qu'avez-vous? demanda Frau Lénore.

— Je devais partir aujourd'hui pour Berlin, et j'avais retenu ma place dans la diligence.

— Quand part-elle, la diligence?

— A dix heures et demie.

— Alors, il est trop tard, dit Gemma; restez, je vous lirai encore quelque chose.

— Aviez-vous payé le prix entier de votre place, ou seulement donné des arrhes? demanda Frau Lénore avec un peu de curiosité.

— Tout entier! » gémit Sanine avec une mine piteuse.

Gemma le regarda en fermant à demi les yeux, et se mit à rire.

« Comment! lui dit sa mère d'un ton de reproche, voilà un jeune homme qui vient de perdre de l'argent, et cela te fait rire?

— Bah! répondit Gemma, il ne sera pas ruiné

pour cela, et nous tâcherons de le consoler. Voulez-vous de la limonade? »

Sanine prit un verre de limonade; Gemma se remit à la lecture de Maltz, et tout alla de nouveau le mieux du monde.

L'horloge sonna minuit. Sanine fit ses adieux.

« Il faut que vous restiez quelques jours à Francfort, lui dit Gemma; pourquoi vous presser? Nulle autre ville ne vous paraîtra plus agréable. »

Elle fit une pause.

« Nulle autre, vraiment..., » reprit-elle en souriant.

Sanine ne répondit rien et pensa que le vide de sa bourse le forçait de rester à Francfort jusqu'à ce qu'il eût une réponse d'un ami de Berlin auquel il avait résolu d'emprunter de l'argent.

« Restez, restez, dit à son tour Frau Lénore; nous vous ferons faire connaissance avec le fiancé de Gemma, M. Karl Klüber. Il n'a pas pu venir aujourd'hui, parce qu'il est très-occupé à son magasin. Vous avez probablement vu à la *Zeile* un grand magasin de drap et de soieries : eh bien, c'est là qu'il est premier commis. Il sera très-content de vous présenter ses compliments. »

Sanine, Dieu sait pourquoi, se sentit légèrement contrarié : « Heureux fiancé! » pensa-t-il en regardant Gemma; et il crut remarquer dans les yeux de la jeune fille une expression railleuse.

Il salua de nouveaux ces dames.

« A demain! à demain! n'est-ce pas? lui demanda Frau Lénore.

— A demain! dit Gemma, non pas en manière de question, mais d'un ton affirmatif, comme si le doute eût été impossible.

— A demain, » répondit Sanine.

Émile, Pantaleone et Tartaglia l'accompagnèrent jusqu'au coin de la rue. Pantaleone ne put s'empêcher d'exprimer son mécontentement au sujet de la manière dont Gemma avait fait la lecture. — Comment ne rougissait-elle pas? Quoi! faire des grimaces, piauler! — *Una caricatura!* — Elle aurait pu choisir *Mérope* ou *Clytemnestre*, quelque chose de grand, de tragique : non, elle préférait imiter quelque mégère allemande! « Je puis bien en faire autant... *Mertz*, *kertz*, *smertz*, » fit-il d'une voix rauque en allongeant sa figure en avant et en écarquillant les doigts. Tartaglia aboya après lui, et Émile éclata de rire. Le vieillard leur tourna brusquement le dos.

Sanine revint à l'hôtel du *Cygne-Blanc*, où ses bagages l'attendaient dans un coin de la grande salle. Il était dans un état d'esprit assez troublé. Toutes ces conversations italico-franco-tudesques lui bourdonnaient encore aux oreilles.

« Fiancée! murmura-t-il en se mettant au lit dans la modeste chambre qu'il s'était fait donner; et qu'elle est belle! Mais pourquoi suis-je resté? »

Le lendemain, néanmoins, il expédia une lettre à son ami de Berlin.

VIII

Il n'avait pas fini de s'habiller, quand un garçon d'hôtel lui annonça la visite de deux messieurs. L'un d'eux était Émile; l'autre, un grand jeune homme bien bâti, qui avait la figure la plus régulière qu'on pût voir, était Herr Karl Klüber, le fiancé de la belle Gemma.

Tout porte à supposer qu'à cette époque, dans aucun des magasins de Francfort, il ne se trouvait un premier commis aussi poli, aussi bien élevé, aussi imposant, aussi aimable que M. Klüber. L'irréprochabilité de sa toilette n'avait d'égale que la dignité de son maintien et l'élégance de ses manières, élégance un peu roide, disons-le, à la mode anglaise (il avait passé deux ans en Angleterre), mais néanmoins exquise. Dès le premier coup d'œil, on voyait clairement que ce beau jeune homme, tant soit peu sévère, bien élevé et parfaitement léché, avait l'habitude d'obéir à ses supérieurs et de mener à la baguette ses inférieurs, et que derrière le comptoir de son magasin il devait inévitablement inspirer du respect aux acheteurs mêmes ! On ne pouvait concevoir le moindre doute sur son honnêteté : il suffisait de jeter un coup d'œil sur le col empesé qui soutenait son menton ! Et sa voix était telle qu'on pouvait la désirer, pleine et grave comme celle d'un homme qui a confiance en soi, pas trop forte pourtant

et même empreinte d'une certaine douceur dans le timbre. C'était une voix excellente pour donner des ordres aux commis inférieurs : « Faites voir cette pièce de velours de Lyon ponceau ! » ou bien : « Donnez une chaise à madame ! »

M. Klüber commença par présenter ses compliments, et, en faisant ses saluts, il s'inclina si noblement, fit glisser si agréablement ses pieds et entrechoqua si poliment ses deux talons, qu'on ne pouvait hésiter à se dire : « Voilà un homme qui possède du linge et des vertus morales de première qualité. » Sa main gauche, recouverte d'un gant de Suède, tenait un chapeau reluisant comme une glace, au fond duquel reposait l'autre gant; sa main droite, dégantée, qu'il tendit à Sanine d'un mouvement modeste, mais résolu, sa main droite était d'un fini qui dépassait toute idée préconçue : chacun de ses ongles était la perfection de son espèce. Puis il déclara, dans les termes les plus choisis de la langue allemande, qu'il avait désiré présenter ses respects et l'assurance de sa reconnaissance à M. l'étranger qui avait rendu à son futur parent, le frère de sa fiancée, un service signalé. En disant ces mots, il étendit sa main gauche, celle qui tenait le chapeau, dans la direction d'Emile, qui, perdant contenance, se tourna du côté de la fenêtre et se fourra l'index dans la bouche. M. Klüber ajouta qu'il se considérerait comme très-heureux si, de son côté, il pouvait faire quelque chose qui fût agréable à M. l'étranger.

Sanine répondit, également en allemand, mais non

sans quelque difficulté, qu'il était enchanté... que le service rendu avait été de peu d'importance, et pria ses hôtes de s'asseoir. Herr Klüber le remercia, et, relevant en un clin d'œil les basques de son habit, se plaça sur une chaise, mais si légèrement et d'une manière si peu assurée, qu'il était impossible de ne pas se dire : « Voilà un homme qui s'est assis par pure politesse et qui va prendre son essor à l'instant ! » En effet, il prit son essor quelques minutes après, et faisant discrètement deux petits pas en avant, comme à la contredanse, il expliqua d'un air modeste qu'à son grand regret il ne pouvait rester plus longtemps, parce qu'il se rendait à son magasin, — les affaires avant tout! — mais que, le lendemain étant un dimanche, il avait, avec l'approbation de Frau Lénore et de Fraülein Gemma, organisé une partie de plaisir à Soden, à laquelle il avait l'honneur d'inviter M. l'étranger, et qu'il nourrissait l'espoir que celui-ci voudrait bien l'embellir de sa présence. Sanine ne refusa pas de l'embellir, Herr Klüber présenta de rechef ses civilités et sortit, en faisant miroiter son pantalon, de la plus tendre couleur, gris perle...; les semelles de ses bottes toutes neuves craquaient non moins agréablement.

IX

Dès que son futur parent fut sorti, Émile, qui, même après l'invitation faite par Sanine de « prendre

la peine de s'asseoir », n'avait pas cessé de regarder par la fenêtre, fit un demi-tour à gauche, et, tout rougissant, avec une grimace d'affectation enfantine, demanda à Sanine s'il pouvait rester encore un peu

« Je me sens beaucoup mieux aujourd'hui, ajouta-t-il; mais le docteur m'a défendu de travailler.

— Restez, vous ne me gênez pas le moins du monde! » s'écria aussitôt Sanine, enchanté, comme tout vrai russe, d'accepter la première proposition venue qui pût le dispenser de faire quelque chose lui-même.

Émile remercia, et en un instant prit complétement possession de Sanine et de sa chambre; il examina les effets de son hôte et demanda à peu près de tout ce qu'il voyait : « Où l'avez-vous acheté? Combien cela vous a-t-il coûté? » Il l'aida à se raser, lui dit qu'il avait tort de ne pas laisser pousser ses moustaches, et enfin lui raconta une foule de particularités au sujet de sa mère, de sa sœur, de Pantaleone, de Tartaglia même, et de toute leur manière de vivre. Tout semblant de timidité avait disparu chez Émile; il ressentit subitement un attachement extraordinaire pour Sanine, non pas parce que la veille celui-ci lui avait sauvé la vie, mais parce que « c'était une nature tellement sympathique! » Il ne tarda pas à lui confier tous ses secrets. Il insista avec une chaleur particulière sur un point. Maman voulait à toute force faire de lui un marchand, et lui, il *savait,* il savait à n'en pas douter qu'il était né artiste, musicien, chanteur; que le théâtre était sa

véritable vocation! Pantaleone lui-même l'encourageait, mais M. Klüber soutenait maman, sur laquelle il avait une grande influence. La pensée de faire de lui un « calicot » appartenait en propre à M. Klüber, dans l'esprit duquel rien ne pouvait se comparer à la profession de marchand. Vendre du drap et du velours, tromper le public, lui faire payer des *Narren oder Russen-Preise* (des prix d'imbéciles ou de Russes), voilà quel était son idéal (1)!

« Mais il est temps d'aller chez nous! s'écria-t-il dès que Sanine eut achevé sa toilette et écrit sa lettre pour Berlin.

— Il est encore trop tôt, dit Sanine.

— Cela ne fait rien, répliqua Emile en le câlinant. Allons, nous entrerons à la poste, et de là nous irons chez nous. Gemma sera bien contente de vous voir! Déjeunez avec nous... Vous parlerez à maman de moi, de ma carrière...

— Allons, » dit Sanine; et ils partirent.

X

Gemma parut en effet très-contente de le voir, et Fran Lénore le reçut très-amicalement. Il avait visiblement produit sur elle, la veille, une impression

(1) Autrefois (et cela n'est guère changé aujourd'hui), à partir du mois de mai, quand les Russes venaient à Francfort en grand nombre, les prix augmentaient dans tous les magasins et recevaient la dénomination de *Russen*, ou, hélas, *Narren-Preise*.

favorable. Émile courut s'occuper du déjeuner, non sans avoir chuchoté à l'oreille de Sanine cette recommandation :

« N'oubliez pas !

— J'y pense, » répondit Sanine.

Frau Lénore ne se portait pas tout à fait bien ; elle souffrait d'une migraine, et, à demi-couchée dans un fauteuil, s'efforçait de remuer le moins possible. Gemma portait un peignoir jaune retenu à la taille par une ceinture de cuir ; elle avait aussi l'air fatigué, et une légère pâleur couvrait ses joues ; ses yeux étaient un peu cernés, mais l'éclat n'en était pas amoindri, et cette pâleur donnait quelque chose de mystérieux et d'adouci aux traits de son visage, d'une pureté, mais aussi d'une sévérité classique. Ce jour-là, Sanine fut particulièrement frappé de la beauté extraordinaire de sa main... Quand elle la levait pour rétablir et fixer les boucles sombres et lustrées de sa chevelure, il ne pouvait détacher son regard de ces doigts longs et flexibles, séparés les uns des autres comme ceux de la *Fornarina* de Raphaël.

Il faisait très-chaud dehors. Sanine voulait s'en aller après le déjeuner, mais on lui fit observer que, par une journée semblable, ce qu'il y avait de mieux à faire était de rester où l'on se trouvait. Il en convint et resta. Une agréable fraîcheur régnait dans la pièce de derrière, où ses hôtes et lui s'étaient installés, et dont les fenêtres donnaient sur un petit jardin planté d'acacias. Une foule avide d'abeilles, de guêpes et de bourdons affairés, bruissaient dans le

feuillage épais semé de fleurs d'or. Ce murmure incessant, qui pénétrait dans l'appartement par les jalousies entr'ouvertes et les stores baissés, parlait de la chaleur du dehors et faisait paraître plus douce encore la fraîcheur de cette demeure close et hospitalière.

Sanine parla beaucoup, comme la veille, mais non plus de la Russie ni de la vie russe. Afin de complaire à son jeune ami, qu'on avait envoyé chez M. Klüber, immédiatement après le déjeuner, pour s'exercer à la tenue des livres, il amena la conversation sur les avantages et les inconvénients comparés de l'art et du commerce. Il s'attendait à voir Frau Lénore prendre la défense de cette dernière profession; mais ce qui l'étonna davantage fut de voir partager cette opinion par Gemma.

« Si l'on est artiste, chanteur surtout, insistait-elle avec un geste énergique, il faut être au premier rang. Le second ne vaut rien, et qui sait si l'on atteindra cette première place ? »

Pantaleone, qui prenait part à la conversation (car, en sa qualité de vieillard et d'ancien serviteur, il avait le privilége de s'asseoir en compagnie des maîtres de la maison : les Italiens, en général, ne sont pas sévères sur l'étiquette); Pantaleone, naturellement, défendait l'art de toutes ses forces. A dire vrai, ses arguments étaient assez faibles; il revenait toujours à la nécessité d'être doué d'un « certain élan d'inspiration », d'*un certo estro d'ispirazione*. Frau

Lénore lui objecta que probablement il avait possédé lui-même cet *estro*, et que cependant...

« J'avais des ennemis, répondit Pantaleone d'un air sombre.

— Et comment peux-tu être sûr (les Italiens, on le sait, se tutoient souvent), comment peux-tu être sûr qu'Émile, en supposant même qu'il fût doué de cet *estro*, n'aurait pas d'ennemis?

Eh bien! faites-en un marchand, dit Pantaleone dépité; mais Giovanni Battista ne se serait pas conduit ainsi, quoiqu'il fût confiseur de son état!

— Giovanni Battista, mon mari, était un homme raisonnable, et si dans sa jeunesse il a pu se laisser entraîner... »

Mais le vieillard n'écoutait plus; il s'éloigna en murmurant d'un air bourru :

« Ah! Giovanni Battista! »

Gemma s'écria que si Émile sentait en lui l'amour de la patrie, et s'il voulait consacrer ses forces à la délivrance de l'Italie, on pouvait certainement sacrifier la sécurité de son avenir à un but aussi noble, aussi élevé, mais non pas au théâtre. Ici Frau Lénore, inquiète, supplia sa fille au moins de ne pas entraîner son frère hors de la bonne voie. N'était-ce pas assez qu'elle fût elle-même une républicaine désespérée?... Après avoir prononcé ces mots, Frau Lénore poussa un soupir plaintif et dit qu'elle souffrait beaucoup, que sa tête était prête à éclater. (Frau Lénore, par politesse pour son hôte, parlait français avec sa fille.)

Gemma se mit sur-le-champ à la dorloter, lui souffla délicatement sur le front après l'avoir humecté d'eau de Cologne, lui baisa doucement les joues, lui arrangea la tête sur l'oreiller, lui défendit de parler et l'embrassa de nouveau. Puis, se tournant vers Sanine, elle se mit à lui raconter, moitié en plaisantant, moitié avec attendrissement, quelle mère admirable était la sienne et combien elle avait été belle

« Mais que dis-je? elle l'est encore, et très-belle! Voyez, voyez un peu quels yeux ! »

Gemma tira de sa poche un mouchoir blanc, le jeta aussitôt sur le visage de sa mère, et, le tirant en bas peu à peu, découvrit d'abord le front, puis les sourcils et les yeux de Frau Lénore, fit une petite pause et lui dit de la regarder. Celle-ci obéit : Gemma poussa un cri d'admiration (les yeux de Frau Lénore étaient véritablement beaux). Elle fit glisser rapidement le mouchoir sur la partie inférieure du visage, moins régulière que le haut, et recommença à la couvrir de baisers. Frau Lénore, souriante, se détourna un peu, et fit semblant de repousser sa fille avec effort. Gemma feignit aussi de lutter avec sa mère et se mit à la caresser, non pas avec la câlinerie féline qui appartient aux Françaises, mais avec la grâce italienne, sous laquelle la force se devine toujours.

A la fin, Frau Lénore dit qu'elle était fatiguée. Gemma lui conseilla de dormir un peu dans son fauteuil.

« Et moi, dit-elle, « avec le monsieur russe », nous

nous tiendrons bien tranquilles, bien tranquilles, « comme des petites souris. »

Frau Lénore lui adressa un sourire pour toute réponse, ferma les yeux, respira profondément deux ou trois fois et s'assoupit. Gemma s'assit bien vite auprès d'elle sur un tabouret, et, soutenant d'une main l'oreiller sur lequel reposait la tête de sa mère, elle resta immobile, portant seulement à ses lèvres, par intervalles, un doigt de l'autre main, faisant : Chut! et regardant Sanine en dessous toutes les fois qu'il se permettait le moindre mouvement. Il finit par s'immobiliser aussi, et resta comme sous un charme, laissant son âme admirer de toutes ses forces le tableau qui s'offrait à lui. Cette pièce à demi obscure où, comme des points étincelants, brillaient çà et là de fraîches roses largement épanouies dans de vieux verres de couleur verte; cette femme endormie, aux mains modestement croisées, au bon visage fatigué, encadré par la blancheur délicate de l'oreiller, et cette jeune créature qui la regardait attentivement, si bonne aussi, pure et admirablement belle, avec ses yeux noirs, profonds, pleins d'ombre et pourtant resplendissants... était-ce un rêve ou un conte de fées?... Et lui, comment se trouvait-il là?

XI

La clochette retentit au-dessus de la porte extérieur. Un jeune paysan, en gilet rouge, un bonnet de fourrure sur la tête, entra dans la confiserie. C'était le premier acheteur de la journée.

« Voilà comment va le commerce, » avait dit Frau Lénore à Sanine, avec un soupir, pendant le déjeuner.

Elle continuait de dormir. Gemma, n'osant retirer sa main de dessous l'oreiller, dit tout bas à Sanine :

« Allez servir à ma place. »

Sanine, marchant sur la pointe des pieds, passa aussitôt dans la boutique. Le jeune paysan demanda un quart de livre de pastilles de menthe.

« Combien faut-il prendre? dit Sanine à demi-voix à travers la porte.

— Six kreutzers », murmura Gemma.

Sanine pesa les pastilles, chercha du papier, en fit un cornet, le remplit, l'éparpilla, le refit, l'éparpilla encore, finit par le donner et reçut l'argent... Le jeune paysan le regardait stupéfait, en pétrissant son bonnet contre sa poitrine, pendant que dans l'autre pièce Gemma, la main pressée sur sa bouche, étouffait de rire. Cet acheteur n'était pas encore sorti qu'un second entra, puis un troisième...

« Il paraît que j'ai la main heureuse, » se dit Sanine.

Le second visiteur demanda un verre d'orgeat, le troisième une demi-livre de bonbons. Sanine les servit en faisant un remue-ménage de cuillers et de soucoupes et en fourrant bravement les doigts dans les tiroirs et les bocaux. Tout compte fait, il se trouva avoir vendu l'orgeat trop bon marché et avoir pris deux kreutzers de trop pour les bonbons. Gemma ne cessait de rire à petit bruit; quant à Sanine, il éprouvait une animation inaccoutumée et se sentait dans une disposition d'esprit particulièrement heureuse. Il aurait vécu éternellement ainsi à vendre des bonbons et de l'orgeat derrière ce comptoir, pendant que de l'autre pièce cette charmante créature le regardait avec des yeux amicalement moqueurs, que le soleil d'été, à travers l'épais feuillage des marronniers qui croissaient devant les fenêtres, remplissait toute la pièce de l'or verdissant de ses rayons et de ses ombres, et que son cœur se berçait dans la douce langueur de la paresse, de la quiétude et de la jeunesse, de la première jeunesse!

Le quatrième chaland demanda une tasse de café. Il fallut s'adresser à Pantaleone : Émile n'était pas encore revenu du magasin de M. Klüber.

Sanine revint s'asseoir près de Gemma. Frau Lénore continuait à dormir, au grand contentement de sa fille... « Quand maman dort, sa migraine s'en va, » fit-elle remarquer. Sanine se remit à causer avec elle, à voix basse, comme auparavant, cela va sans

dire. Il lui parla de son « commerce » ; il s'informa très-sérieusement du prix des différents « articles de confiserie ». Gemma les lui indiqua avec le même sérieux, et cependant tous deux riaient intérieurement, avec bonhomie, comme s'ils s'avouaient à eux-mêmes qu'ils jouaient là une très-amusante comédie. Tout à coup, dans la rue, un orgue de Barbarie se mit à jouer l'air de *Freyschütz :*

A travers les champs et les plaines.

Les sons pleurards et tremblotants grinçaient dans l'air immobile. Gemma tressaillit... « Il va réveiller maman ! » Sanine s'empressa de sortir, et fit disparaître le musicien ambulant en lui mettant quelques kreutzers dans la main. A son retour, Gemma le remercia d'un léger signe de tête ; puis, avec un sourire pensif, elle fredonna d'une voix à peine distincte la jolie mélodie où Max exprime toutes les hésitations d'un premier amour. Ensuite elle demanda à Sanine s'il connaissait le *Freyschütz*, s'il aimait Weber ; et elle ajouta que, malgré son origine italienne, elle aimait cette musique-là par-dessus tout. De Weber, la conversation glissa insensiblement sur la poésie, sur le romantisme, sur Hoffmann, que tout le monde alors lisait encore...

Cependant, Frau Lénore dormait toujours, ronflait même légèrement ; et les rayons du soleil, qui passaient en raies étroites à travers les fentes des persiennes, se déplaçaient et voyageaient d'un mouve-

ment imperceptible, mais continu, sur le plancher, sur les meubles, sur la robe de Gemma, sur les feuilles et les pétales des fleurs.

XII

Gemma n'appréciait guère Hoffmann et le trouvait même... ennuyeux. L'élément nébuleux et fantastique de ces récits du nord n'était pas accessible à sa nature méridionale et toute imprégnée de soleil. « Ce ne sont que des contes; tout cela est écrit pour des enfants! » assurait-elle, non sans dédain. Elle sentait vaguement qu'Hoffmann manquait de poésie. Pourtant un de ces contes, dont elle avait d'ailleurs oublié le titre, lui plaisait beaucoup. A vrai dire, ce qui lui plaisait, c'était le commencement de ce conte, car elle en avait oublié la fin, ou peut-être elle ne l'avait jamais lue. C'était l'histoire d'un jeune homme qui rencontrait quelque part, peut-être bien dans une confiserie, une jeune fille, une Grecque d'une merveilleuse beauté, accompagnée d'un vieillard à l'air étrange, mystérieux et cruel. Le jeune homme, dès le premier coup d'œil, devient amoureux de la demoiselle; celle-ci le regarde d'un air plaintif, comme si elle le suppliait de la délivrer. Il s'éloigne un moment, et, revenu presque aussitôt dans la confiserie, il ne retrouve plus ni jeune fille, ni vieillard; il se lance à leur recherche, découvre à chaque instant des indices de leur présence, reprend

sa poursuite, et, quoi qu'il fasse, ne peut jamais parvenir à les atteindre nulle part. La belle inconnue a disparu pour toujours, et il n'a pas la force d'oublier ce regard suppliant ; il est tourmenté de l'idée que peut-être tout le bonheur de sa vie lui a glissé entre les doigts...

Il n'est pas du tout sûr qu'Hoffmann termine le récit de cette façon ; mais Gemma, sans en avoir conscience, l'avait ainsi arrangé et conservé dans sa mémoire.

« Il me semble, dit-elle, que des rencontres et des séparations de ce genre sont plus fréquentes que nous ne croyons. »

Sanine resta silencieux pendant quelques instants, puis parla de M. Klüber. C'était la première fois qu'il prononçait son nom : jusqu'à ce moment-là, il n'avait pas même pensé à ce personnage.

Gemma, à son tour, se tut un moment, mordillant d'un air pensif l'ongle de son index ; elle détourna les yeux, puis elle fit l'éloge de son fiancé, parla de la partie de plaisir projetée pour le lendemain, et, jetant un coup d'œil rapide sur Sanine, retomba dans son silence.

Sanine ne savait plus sur quoi amener la conversation.

Émile entra brusquement et réveilla Frau Lénore... Sanine se sentit tout content de le voir arriver.

Frau Lénore se leva de son fauteuil. Pantaleone parut et annonça que le dîner était servi. L'ami de

la maison, ex-chanteur et serviteur, remplissait aussi les fonctions de cuisinier.

XIII

Sanine resta encore après le dîner. On avait refusé de le laisser partir, sous prétexte qu'il faisait horriblement chaud, et, la chaleur une fois tombée, on lui proposait d'aller au jardin prendre le thé, à l'ombre des acacias. Sanine accepta. Il se sentait complétement heureux. Les heures paisibles et doucement monotones de la vie cachent d'exquises jouissances, et il s'y livrait avec délices, sans rien demander de plus au jour présent, sans se rappeler la veille, sans penser au lendemain. Quel charme dans la seule présence d'une jeune fille telle que Gemma! Il allait bientôt se séparer d'elle, et probablement pour toujours; mais pendant que la même nacelle, comme dans la romance de Uhland, te berce sur les flots apaisés de la vie, sois heureux, voyageur, délecte-toi! Heureux voyageur! tout lui semblait aimable et charmant.

Frau Lénore lui proposa de se mesurer avec elle et Pantaleone au jeu de *tresette*; elle lui enseigna ce jeu italien peu compliqué; elle lui gagna quelques kreutzers, et il fut enchanté. Pantaleone, sur la requête d'Émile, fit faire au caniche Tartaglia tous ses tours; Tartaglia sauta par-dessus une baguette, parla, c'est-à-dire aboya, éternua, ferma la porte avec

son museau, rapporta à son maître une vieille pantoufle, et enfin, avec un vieux shako sur la tête, représenta le maréchal Bernadotte écoutant les sanglants reproches que lui fait Napoléon sur sa trahison. Naturellement c'était Pantaleone qui représentait Napoléon, et très-fidèlement, ma foi! Les bras croisés sur sa poitrine, un tricorne enfoncé sur les yeux, il parlait d'un ton sec et rude en français; et dans quel français, grand Dieu! En face de son maître, Tartaglia, assis sur son train de derrière, tout recroquevillé et serrant la queue entre les jambes, clignotait d'un air humble et confus sous la visière du shako enfoncé de travers. De temps en temps, quand Napoléon élevait la voix, il se dressait sur ses pattes de derrière. *Fuori traditore!* s'écria enfin Napoléon, oubliant, dans l'excès de la colère, qu'il devait soutenir jusqu'au bout son rôle en français; et Bernadotte s'enfuit à toutes jambes sous le canapé, d'où il ressortit presque aussitôt en aboyant joyeusement, comme pour faire savoir à tous que la représentation était terminée. Les spectateurs rirent beaucoup, et Sanine plus que les autres.

Quand Gemma riait, elle entremêlait son rire de petits cris plaintifs qui étaient les plus amusants du monde... Sanine était aux anges de ce rire. Il finit par éprouver une envie folle de l'embrasser pour ses petits cris.

La nuit arriva enfin. Il faut savoir se faire une raison! Après avoir fait ses adieux à tous et répété plusieurs fois à chacun: « A demain! » (il embrassa

même Émile), Sanine retourna chez lui, emportant dans son cœur l'image de cette jeune fille, tantôt rieuse, tantôt pensive, tantôt paisible jusqu'à l'indifférence, mais toujours charmante. Ses beaux yeux, parfois grands ouverts, lumineux et gais comme le jour, parfois à demi voilés par les cils, sombres et profonds comme la nuit, restaient obstinément devant son regard, se mêlant à toutes les autres images, à tous les autres souvenirs.

Quant à M. Klüber, quant aux raisons qui l'avaient retenu à Francfort, en un mot, quant à tout ce qui l'avait agité la veille, il n'y pensa pas une seule fois.

XIV

Il faut pourtant bien que nous disions quelques mots de Sanine lui-même. D'abord, il n'était pas mal du tout, mais du tout : une taille avantageuse et élégante, des traits agréables, bien qu'un peu indécis; des yeux bleu clair d'une expression caressante, des cheveux à reflets d'or, une peau blanche et vermeille, et surtout cet air ingénument joyeux, confiant, ouvert, quelque peu niais au premier abord, auquel jadis on reconnaissait sans peine les enfants des nobles de la steppe, les « fils de famille », les jeunes gens de bonne maison, nés et engraissés en pleine nature dans les plantureuses régions du sud ; une jolie démarche un peu hésitante, un léger zézayement dans la voix, un sourire d'enfant dès qu'on

le regardait..., enfin bonne humeur, santé, mollesse, mollesse et encore mollesse : voilà Sanine tout entier. En outre, il n'était dépourvu ni d'esprit, ni d'instruction. Il avait gardé sa fraîcheur d'impressions, malgré son voyage à l'étranger ; les sentiments tumultueux qui troublaient la meilleure partie de la jeunesse d'alors lui étaient à peu près inconnus.

De nos jours, après une minutieuse recherche « d'hommes nouveaux », notre littérature s'est mise à produire des types de jeunes gens décidés à garder leur fraîcheur, à se conserver frais et intacts..., coûte que coûte, frais comme les huîtres qu'on apporte de Flensbourg en Russie. Sanine n'avait rien de commun avec eux : il était frais tout naturellement. S'il avait fallu le comparer à quelque chose, c'eût été à un jeune pommier aux feuilles frisées, récemment greffé, de nos vergers de terre noire ; ou, mieux encore, à un jeune cheval de trois ans, né dans les anciens haras de seigneurs, bien soigné, et tout reluisant ; un de ces jeunes poulains aux jambes mal dégrossies, qui commence à peine à trotter à la longe. Ceux qui ont rencontré Sanine plus tard, rompu par la vie et ayant depuis longtemps perdu le dodu de sa jeunesse, ont connu un autre homme.

Le lendemain, Sanine était encore au lit, quand Émile, en habits de fête, fortement pommadé et un jonc à la main, fit irruption dans la chambre, et annonça que Her Klüber allait arriver avec la voiture : que la journée promettait d'être merveilleuse ;

que tout était prêt chez eux, mais que maman ne viendrait pas, parce que sa migraine de la veille était revenue. Il se mit à harceler Sanine en lui assurant qu'il n'y avait pas une minute à perdre. En effet, Herr Klüber trouva Sanine encore à sa toilette. Il frappa à la porte, entra, inclina et redressa sa noble taille, se déclara disposé à attendre autant qu'on le désirerait, et s'assit, son chapeau élégamment appuyé sur le genou. Le beau commis s'était paré et parfumé à outrance : chacun de ses mouvements dégageait de fortes effluves des plus suaves odeurs. Il était arrivé dans une grande voiture découverte, un landau attelé de deux chevaux de peu de mine, mais grands et forts. Un quart d'heure après, Sanine, Klüber et Émile s'arrêtaient triomphalement devant la porte de la confiserie. Mme Roselli refusait décidément de faire partie de la promenade. Gemma voulut rester avec sa mère, mais celle-ci la poussa elle-même dans la voiture.

« Je n'ai besoin de personne, dit-elle ; je dormirai. J'aurais bien envoyé Pantaleone avec vous, mais il faut quelqu'un pour servir les clients.

— Peut-on prendre Tartaglia ? dit Émile.

— Sans doute. »

Aussitôt Tartaglia s'élança joyeusement sur le siége et s'y installa en se pourléchant. On voyait que cette gymnastique lui était familière.

Gemma avait mis un grand chapeau de paille à rubans bruns, dont le bord s'abaissait par devant, de manière à garantir presque tout son visage de

rayons du soleil. La ligne de l'ombre s'arrêtait précisément à sa bouche; ses lèvres brillaient d'un incarnat tendre et fin comme les pétales de la rose à cent feuilles, et ses dents jetaient des lueurs candides, comme chez les enfants. Gemma prit une place du fond, à côté de Sanine; Klüber et Émile leur faisaient face. La pâle figure de Frau Lénore apparut à sa fenêtre; Gemma lui fit un signe d'adieu avec son mouchoir blanc, et la voiture s'ébranla.

XV

Soden est une petite ville située à une demi-heure de Francfort, dans un site charmant, sur les flancs du Taunus. Elle est renommée parmi nous autres Russes à cause de ses eaux minérales, efficaces, assure-t-on, dans les maladies de poitrine. Les Francfortois n'y vont guère qu'en partie de plaisir, car Soden possède un parc superbe et des restaurants où l'on peut prendre du café et de la bière à l'ombre des tilleuls et des érables. La route de Francfort à Soden, bordée d'arbres fruitiers, longe la rive droite du Mein. Pendant que la voiture roulait paisiblement sur cette route magnifique, Sanine observait à la dérobée la contenance de Gemma vis à-vis de son fiancé. C'était la première fois qu'il les voyait ensemble. La tenue de la jeune fille était calme et simple, mais avec un peu plus de réserve et de sérieux qu'à l'ordinaire; M. Klüber avait

l'air d'un supérieur indulgent qui se permet à lui-même et qui permet à son subordonné un plaisir discret et de bon ton. Sanine ne remarqua en lui aucune prévenance particulière pour Gemma, rien de ce que les Français appellent « empressement ». Évidemment M. Klüber regardait l'affaire comme conclue, et ne voyait aucun motif pour se déranger et faire le galant ; en revanche sa condescendance ne l'abandonnait pas une minute, et même, dans la grande promenade qu'ils firent avant le dîner au delà de Soden, à travers les montagnes et les vallées boisées, pendant qu'il dégustait les beautés de la nature, il regardait le paysage avec cet invariable air d'indulgence à travers lequel perçait de temps en temps la sévérité naturelle à un supérieur. Ainsi, il fit remarquer qu'un certain ruisseau coulait trop en ligne droite, au lieu de faire des détours pittoresques ; il désapprouva aussi la conduite d'un pinson qui variait trop peu son chant. Gemma ne s'ennuyait pas, et même elle éprouvait un contentement visible ; pourtant Sanine ne retrouvait plus en elle la Gemma de la veille : non que l'ombre la plus légère obscurcît sa beauté, — jamais elle n'avait été plus resplendissante ; — mais son âme semblait s'être dérobée tout au fond de son être. Irréprochablement gantée et son ombrelle ouverte à la main, elle marchait posément, sans se presser, comme font les demoiselles bien élevées, et parlait peu. Émile non plus n'était pas à son aise, et Sanine moins encore. Une chose entr'autres, contribuait à le gêner : c'est que la con

versation se faisait tout le temps en allemand.

Tartaglia seul était parfaitement gai. Il courait avec des aboiements furieux après les grives qu'il levait sur son passage; il franchissait les ravins, sautait par-dessus les souches et les racines, se jetait à corps perdu dans l'eau, qu'il lapait avidement; se secouait, geignait, puis s'élançait de nouveau comme une flèche en laissant pendre sa langue rouge jusqu'à son épaule. M. Klüber, de son côté, faisait tout ce qu'il jugeait nécessaire pour amuser la société. Il invita ses compagnons à s'asseoir à l'ombre d'un chêne touffu, et, tirant de sa poche un petit livre intitulé : *Knallerbsen, oder du sollst und wirst lachen!* (Pétards, ou Tu dois rire et tu vas rire!) il se mit en devoir de lire les anecdotes choisies dont ce livre était rempli. Il en lut une douzaine sans provoquer beaucoup de gaieté : Sanine seul, par politesse, faisait voir ses dents. Quant à M. Klüber, après chaque anecdote, il faisait entendre un petit éclat de rire de pédagogue, modifié, comme toujours, d'une teinte de condescendance. Vers midi, toute la compagnie retourna à Soden, dans le meilleur restaurant de l'endroit.

Il s'agissait de prendre des dispositions pour le dîner.

M. Klüber proposa d'accomplir cet acte dans un pavillon fermé de tous côtés, *im gartensalon;* mais ici Gemma se révolta soudain et déclara qu'elle ne dînerait nulle part ailleurs qu'en plein air, dans le jardin, à une des petites tables placées devant le res-

taurant; que cela l'ennuyait de voir toujours les mêmes figures, et qu'elle voulait en avoir d'autres sous les yeux. Plusieurs groupes de nouveaux arrivés étaient déjà installés autour de ces petites tables.

Pendant que M. Klüber, se soumettant avec condescendance « au caprice de sa fiancée », allait s'entendre avec le garçon en chef, Gemma resta debout, immobile, les yeux baissés, les lèvres serrées; elle sentait que Sanine ne détachait pas d'elle son regard quasi interrogateur, et on eût dit que cela la fâchait. Enfin, M. Klüber revint; il annonça que le dîner serait prêt dans une demi-heure, et proposa de faire, en attendant, une partie de quilles : « C'est très-bon pour l'appétit, ajouta-t-il; hé! hé! hé! » Il jouait aux quilles magistralement; il prenait, en lançant les boules, des poses magnifiques, faisait valoir la musculature de ses bras et de ses jambes, se balançait gracieusement sur un pied. C'était un athlète dans son genre; il était admirablement bâti. Et puis ses mains étaient si blanches, si belles! et il les essuyait avec un si riche foulard des Indes à fleurs jaune d'or!

L'heure du dîner arriva, et toute la compagnie se mit à table.

XVI

On sait en quoi consiste un dîner allemand : une soupe aqueuse avec de la cannelle et des boulettes de

pâte couvertes de gibbosités; un bouilli sec comme du liége, entouré de betteraves bouffies, de raifort mâché et de pommes de terre visqueuses roulées dans une graisse blanchâtre; une anguille bleuie avec une sauce aux câpres vinaigrée; un rôti aux confitures, et l'inévitable *mehlspeise*, espèce de pudding arrosé d'une sauce rouge aigrelette; en revanche, du vin et de la bière fort présentables. Tel était le dîner que le restaurateur de Soden offrit à ses hôtes.

Du reste, ce dîner se passa fort bien. A la vérité, il ne se fit pas remarquer par une animation particulière, même quand M. Klüber porta un toast : « A ce qui nous est cher! » (*Was wir lieben!*) Tout s'accomplit d'une façon irréprochablement décente et convenable. Après le dîner, on servit un café acide et roussâtre, un véritable café allemand. M. Klüber, en galant cavalier, demandait à Gemma la permission de fumer un cigare, quand arriva tout à coup une chose imprévue, une chose vraiment désagréable et même inconvenante...

Quelques officiers de la garnison de Mayence s'étaient installés à l'une des tables voisines. On pouvait deviner sans peine, à leurs regards et à leurs chuchotements, que la beauté de Gemma les avait frappés. L'un d'eux, qui probablement s'était déjà trouvé à Francfort, regardait la jeune fille comme on regarde une personne de connaissance; il savait évidemment qui elle était. Tout à coup il se leva, le verre en main; — MM. les officiers avaient déjà fait des libations considérables, et la nappe devant

eux était couverte de bouteilles; — il s'approcha de la table où Gemma était assise. C'était un très-jeune homme aux sourcils et aux cils d'un blond fade, à la physionomie d'ailleurs assez avenante et sympathique, mais sensiblement altérée par le vin qu'il avait bu. Ses joues étaient tiraillées; ses yeux enflammés, qui erraient çà et là, avaient pris une expression insolente. Ses camarades, après avoir essayé de le retenir, le laissèrent aller. L'affaire une fois engagée, il fallait voir ce qui en adviendrait.

L'officier, titubant légèrement, s'arrêta devant Gemma, et, d'une voix qu'il voulait rendre assurée, mais où, malgré lui, se trahissait une lutte intérieure, il s'écria :

« Je bois à la santé de la plus belle limonadière qui soit à Francfort et dans le monde entier! » (Il avala d'un trait le contenu de son verre.) Et, en récompense, je prends cette fleur cueillie par ses doigts divins! »

Il prit une rose qui était posée près de l'assiette de Gemma. Étonnée d'abord et effrayée, celle-ci devint mortellement pâle...; puis, son effroi se changeant en colère, elle rougit jusqu'à la racine des cheveux. Ses yeux, fixés sur l'insulteur, s'assombrirent et étincelèrent à la fois, se remplirent des ténèbres et des éclairs d'une indignation débordante...

L'officier, troublé, il faut le croire, par ce regard, murmura quelques mots incohérents, salua et s'en retourna vers ses amis, qui l'accueillirent par des rires et de légers battements de mains.

M. Klüber se leva brusquement, se dressa de toute sa hauteur, et, enfonçant son chapeau sur sa tête, dit avec dignité, mais pas trop haut :

« C'est inouï ! c'est d'une insolence inouïe ! » (*Unerhört ! unerhörte Frechheit !*)

Puis aussitôt il appela le garçon d'une voix sévère, et non-seulement demanda qu'on lui apportât sur-le-champ l'addition, mais encore... ordonna de faire atteler la voiture, et ajouta qu'il n'était pas possible à des gens comme il faut de venir dans cet établissement, puisqu'on y était insulté. A ces mots, Gemma, qui était restée immobile à sa place, — un souffle saccadé soulevait sa poitrine, — Gemma tourna les yeux vers M. Klüber et fixa sur lui le même regard qu'elle avait jeté à l'officier. Émile tremblait de rage.

« Levez-vous, mein Fraülein, proféra M. Klüber, toujours avec la même sévérité ; il ne convient pas que vous restiez ici. Nous allons nous établir dans l'intérieur du restaurant. »

Gemma se leva sans rien dire. Il lui présenta son bras arrondi, elle y mit le sien, et il se dirigea vers le restaurant avec une démarche majestueuse, qui devenait plus majestueuse et plus arrogante à mesure qu'il s'éloignait du théâtre de l'événement. Le pauvre Émile les suivit, tout éperdu.

Mais pendant que M. Klüber faisait ses comptes avec le garçon, auquel, pour le punir de ce qui s'était passé, il ne donna pas un kreutzer de pourboire, Sanine s'était rapidement approché de la table des officiers, et, s'adressant à celui qui avait insulté

Gemma, et qui en ce moment faisait sentir sa rose à chacun des autres tour à tour, il prononça les mots suivants, en français, d'une voix nette :

« Ce que vous venez de faire, monsieur, est indigne d'un homme d'honneur! indigne de l'uniforme que vous portez! et je viens vous dire que vous êtes un fat mal élevé! »

Le jeune homme fit un bond; mais un autre officier, plus âgé, l'arrêta d'un geste, le fit asseoir, et, s'adressant à Sanine, lui demanda, également en français, s'il était le frère, le parent ou le fiancé de cette jeune personne.

« Je lui suis complétement étranger! s'écria Sanine; je suis Russe, mais je n'ai pu voir de sang-froid une telle insolence. Du reste, voici mon nom et mon adresse; monsieur l'officier saura où me trouver. »

En disant ces mots, Sanine jeta sur la table sa carte de visite, et d'un geste rapide prit la rose de Gemma, qu'un des officiers avait laissé tomber sur son assiette. Le jeune homme fit un nouvel effort pour se lever de sa chaise, mais son compagnon le retint une seconde fois en lui disant : « Du calme, Dönhof! » (*Dönhof, sei still!*) Puis il se leva lui-même, et, portant la main à la visière de sa casquette, non sans une nuance de politesse dans la voix et dans l'attitude, il dit à Sanine que le lendemain matin un des officiers de leur régiment aurait l'honneur de se présenter chez lui. Sanine répondit par un bref salut et se hâta de rejoindre ses amis.

M. Klüber feignit de n'avoir remarqué ni l'absence de Sanine ni son explication avec les officiers; il pressait le cocher qui attelait les chevaux et s'irritait extrêmement contre sa lenteur. Gemma non plus ne dit rien à Sanine; elle ne le regarda même pas. A ses sourcils froncés, à ses lèvres pâles et serrées, à son immobilité même, on devinait ce qui se passait dans son âme. Émile seul avait visiblement envie de parler à Sanine et de l'interroger : il l'avait vu s'approcher des officiers, leur donner quelque chose de blanc, un morceau de papier, billet ou carte... Le cœur battait au pauvre garçon, ses joues étaient brûlantes; il était prêt à se jeter au cou de Sanine, prêt à pleurer, ou à s'élancer avec lui pour réduire en poudre tous ces abominables officiers! Cependant il se contint et se borna à suivre attentivement chacun des mouvements de son noble ami russe.

Le cocher acheva enfin d'atteler les chevaux; toute la société se mit en voiture. Émile, précédé de Tartaglia, grimpa sur le siége; il y était plus libre, et Klüber, qu'il ne pouvait plus voir de sang-froid, ne lui obstruait pas la vue.

Tout le long de la route, Herr Klübler discourut... et discourut tout seul : personne ne l'interrompit ni ne lui donna une marque d'approbation. Il insista spécialement sur le tort qu'on avait eu de ne pas l'écouter quand il avait proposé de dîner dans un pavillon fermé. De cette façon, aucun désagrément ne serait arrivé! Ensuite il énonça des juge-

ments sévères et même empreints de libéralisme sur l'indulgence impardonnable que le gouvernement montrait envers les officiers; il l'accusa de négliger le maintien de la discipline et de ne pas respecter assez l'élément bourgeois dans la société (*das bürgerliche element in der societät*). Il dit ensuite combien, avec le temps, cela produirait de mécontentement; que de là à une révolution il n'y avait pas bien loin, comme le témoignait le triste exemple (ici il poussa un soupir compatissant, mais sévère), le triste exemple de la France! Cependant il ajouta aussitôt que personnellement il s'inclinait devant le pouvoir, et que jamais, au grand jamais!... il ne serait un révolutionnaire; mais qu'il ne pouvait s'empêcher de témoigner sa désapprobation au sujet de tant de licence! Il entra ensuite dans des considérations générales sur les principes et l'absence de principes, sur la moralité, sur les convenances et le sentiment de la dignité.

Gemma, durant la promenade qui avait précédé le dîner, n'avait pas paru tout à fait satisfaite de M. Klüber, et c'est même pour cela qu'elle s'était tenue un peu à l'écart de Sanine, comme si la présence de celui-ci l'eût troublée; mais au retour, pendant qu'elle écoutait la phraséologie de son fiancé, elle avait visiblement honte de lui. A la fin du voyage, elle éprouvait une véritable souffrance, et elle jeta tout à coup un regard suppliant à Sanine, avec qui elle n'avait pas renoué l'entretien. De son côté, Sanine éprouvait bien plus de pitié pour elle

que de mécontentement contre M. Klüber; et même, sans se l'avouer tout à fait, il se réjouissait en secret de tout ce qui était arrivé ce jour-là, bien qu'il attendît un cartel pour le lendemain matin.

Cette pénible « partie de plaisir » finit cependant. En aidant Gemma à descendre de voiture devant la porte de la confiserie, Sanine, sans rien dire, lui mit dans la main la rose qu'il avait reprise. Elle rougit, lui serra la main et cacha immédiatement la fleur. Bien que la soirée commençât à peine, il n'éprouvait pas le désir d'entrer dans la maison; elle-même ne l'y invita pas. D'ailleurs, Pantaleone apparut sur le seuil et annonça que Frau Lénore dormait. Émile dit timidement adieu à Sanine : il avait presque peur de lui, tant celui-ci l'avait frappé d'admiration. Klüber ramena Sanine chez lui dans la voiture et le quitta avec un salut affecté. Malgré toute sa suffisance, cet Allemand organisé dans toutes les règles se sentait un peu gêné. Tous, d'ailleurs, étaient plus ou moins mal à l'aise.

Ce sentiment de malaise, il faut le dire, se dissipa vite chez Sanine et se changea en une disposition d'esprit assez vague, mais joyeuse et même triomphante. Il se mit à siffler en marchant de long en large dans sa chambre. Il était très-content de lui même

XVII

« J'attendrai les explications de M. l'officier jusqu'à dix heures, pensait-il en faisant sa toilette le lendemain matin; et ensuite, qu'il me cherche si cela lui plaît! » Mais les Allemands se lèvent tôt; avant que la pendule marquât neuf heures, le domestique vint annoncer à Sanine que M. le sous-lieutenant (*der Herr Seconde Lieutenant*) von Richter désirait le voir. Sanine passa une redingote à la hâte et dit de le faire entrer. Contrairement à ce qu'attendait Sanine, M. Richter était un tout jeune homme, presque un enfant. Il s'efforçait de donner un air d'importance à son visage imberbe, mais sans grand succès : il n'était même pas capable de déguiser son émotion, et, s'étant embarrassé les pieds dans son sabre, il faillit tomber en s'asseyant. Avec force hésitations et bégayements, il déclara à Sanine, en assez mauvais français, qu'il était porteur d'un message de la part de son ami le baron von Dönhof, que sa mission était d'exiger des excuses de M. von Sanine pour les expressions blessantes employées par lui la veille, et que, dans le cas où M. Sanine refuserait ce qui lui était demandé, le baron von Dönhof exigeait satisfaction.

Sanine répondit qu'il n'avait pas l'intention de faire des excuses et qu'il était prêt à donner satisfaction.

Alors, toujours bégayant, M. von Richter lui demanda avec qui, où et à quelle heure auraient lieu les pourparlers indispensables.

Sanine lui répondit qu'il pouvait revenir dans deux heures, et que d'ici-là lui, Sanine, tâcherait de trouver un témoin. « Qui diable prendrai-je pour témoin? » pensait-il, pendant ce temps-là.

M. von Richter se leva et salua pour prendre congé; mais arrivé sur le seuil de la porte, il s'arrêta comme saisi d'un remords de conscience, et, se tournant vers Sanine, il lui dit que son ami le baron Dönhof ne se dissimulait pas que jusqu'à un certain point il y avait de sa faute dans les événements de la veille, et que par conséquent il se contenterait de peu : « des exghises léchères » suffiraient.

Sanine répondit à cela que, ne se considérant comme coupable en rien, il n'était disposé à faire aucune espèce d'excuses, ni légères ni lourdes.

« En ce cas, répliqua M. von Richter en rougissant encore davantage, il faudra échanger des « goups de bisdolet à l'amiaple ! »

—Je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire, fit observer Sanine : il ne s'agit pas de tirer en l'air, je suppose?

— Oh! non, non pas, balbutia le sous-lieutenant complétement désorienté; mais je supposais que l'affaire se passant entre des hommes comme il faut...(Il s'interrompit.) Je causerai avec votre témoin, » dit-il en se retirant.

Dès qu'il fut sorti, Sanine se laissa tomber sur une chaise, les yeux fixés à terre.

« Drôle de chose que la vie, se dit-il, avec ses brusques tours de roues! Passé et avenir, voilà que tout disparaît comme par un coup de baguette, et ce qui reste de plus clair, c'est que je vais me battre à Francfort, avec un inconnu, à propos de je ne sais quoi! »

Il se rappela qu'il avait eu une vieille tante folle, qui dansait toujours en chantant ces paroles bizarres :

Sous-lieutenant, mon bon,
Mon petit cornichon,
Mon petit Cupidon,
Danse avec moi, mon petit pigeon!

Il éclata de rire et se mit à chanter aussi : *Sous-lieutenant, mon bon, danse avec moi, mon petit pigeon!*

« Mais il n'y a pas de temps à perdre, il faut se remuer, » s'écria-t-il tout haut en se levant, et il vit devant lui Pantaleone qui portait un billet à la main.

« J'ai frappé plusieurs fois, mais vous n'avez pas entendu. Je croyais que vous étiez sorti, dit le vieillard en lui donnant la lettre. De la part de la signorina Gemma... »

Sanine prit machinalement la lettre, la décacheta et la lut. Gemma lui écrivait qu'elle était très-inquiète au sujet de l'affaire en question, et qu'elle désirait le voir immédiatement.

« La signorina est inquiète, dit Pantaleone, qui connaissait, on le voit, le contenu de la lettre; elle

m'a dit de m'informer de ce que vous faites et de vous amener près d'elle. »

Sanine regarda le vieil Italien et devint rêveur : une idée soudaine lui passait par la tête. Au premier abord, elle lui parut étrange, impossible...

« Cependant, pourquoi pas? se dit-il à lui-même. Monsieur Pantaleone, » dit-il à haute voix.

Le vieillard tressaillit, enfonça son menton dans sa cravate et fixa les yeux sur Sanine.

« Vous savez ce qui s'est passé hier? » continua celui-ci.

Pantaleone secoua son énorme huppe en se mordant les lèvres.

« Je le sais, » dit-il.

A peine rentré, Émile lui avait tout raconté.

« Ah! vous savez! Eh bien, voici ce dont il s'agit. Un officier est venu tout à l'heure. Cet insolent d'hier me provoque en duel. J'ai accepté, mais je n'ai pas de témoin. Voulez-vous être mon témoin, vous? »

Pantaleone tressaillit et leva les sourcils si haut qu'ils disparurent sous ses mèches pendantes.

« Il faut absolument que vous vous battiez? dit-il enfin en italien ; jusqu'alors il avait parlé français.

— Il le faut. M'y refuser serait me couvrir de honte pour toujours.

— Hum! si je refuse de vous servir de témoin, vous en chercherez un autre?

— Certainement. »

Pantaleone baissa la tête.

« Mais permettez-moi de vous demander, signor

de Zanini, si ce duel ne jettera pas une ombre défavorable sur la réputation de certaine personne?

— Je suppose que non; mais, quand cela serait, il faudrait s'y résigner.

— Hum!... Pantaleone avait tout à fait disparu dans sa cravate. » Mais ce *ferroflucto Kluberio,* que fait-il là dedans? s'écria-t-il tout à coup en levant le nez en l'air.

— Lui? Rien.

— *Che!* » Pantaleone haussa les épaules d'un air mépris. « Dans tous les cas, dit-il d'une voix mal assurée, je dois vous remercier de ce que, dans mon abaissement actuel, vous avez su reconnaître en moi un homme comme il faut, un *galant' uomo!* Par là vous vous montrez *galant' uomo* vous-même. Mais il faut que je réfléchisse à votre proposition.

— Il n'y a pas de temps à perdre, cher monsieur Ci... Cippa...

— Tola, acheva le vieillard. Je ne vous demande qu'une heure pour réfléchir. Cette affaire touche les intérêts de la fille de mes bienfaiteurs... et voilà pourquoi c'est un devoir, c'est une obligation pour moi de réfléchir!... Dans une heure, dans trois quarts d'heure, vous connaîtrez ma résolution.

— Bien, j'attendrai.

— Et maintenant, quelle réponse porterai-je à la signorina Gemma? »

Sanine prit une feuille de papier et écrivit : « N'ayez aucune crainte, ma chère amie. Dans trois heures je viendrai vous voir, et tout s'expliquera. Je

vous remercie de toute mon âme de l'intérêt que vous me témoignez. » Et il confia ce billet à Pantaleone.

Celui-ci le mit soigneusement dans la poche de côté de son paletot, et, après avoir répété encore une fois : « Dans une heure ! » se dirigea vers la porte ; mais il revint brusquement sur ses pas, courut à Sanine, lui saisit la main et, la pressant sur son jabot, les yeux levés au ciel, il s'écria : « *Nobil giovinotto ! gran cuore !* permettez à un faible vieillard (*a un vecchiotto*) de serrer votre main valeureuse ! (*la vostra valorosa destra !*) » Faisant ensuite quelques pas à reculons, il agita les deux bras, et sortit.

Sanine le suivit du regard..., puis il prit un journal et se mit en devoir de lire. Mais ses yeux avaient beau parcourir les lignes, il ne comprenait rien à ce qu'il lisait.

XVIII

Au bout d'une heure, le garçon apporta à Sanine une vieille carte de visite, toute maculée, qui portait l'inscription suivante : « *Pantaleone Cippatola de Varese*, chanteur (*cantante di camera*) de Son Altesse Royale le duc de Modène ; » et Pantaleone en personne entra sur les pas du garçon. Il avait changé de costume de la tête aux pieds. Il portait un frac noir rougi aux coutures et un gilet de piqué blanc sur lequel une chaîne de cuivre doré dessinait des méandres. Un lourd cachet de cornaline descendait

sur ses pantalons collants, taillés à l'ancienne mode, « à pont ». Il tenait à la main droite un chapeau noir en poil de lapin, et à la main gauche deux gros gants en peau de daim. Sa cravate était encore plus large et plus haute que de coutume, et sur son jabot empesé brillait une épingle ornée d'un œil de chat. L'index de sa main droite portait une bague formée de deux mains enlacées autour d'un cœur enflammé. Toute la personne du vieillard exhalait une odeur de renfermé, une odeur de camphre et de musc; et la préoccupation, la solennité de son maintien eût frappé même un spectateur indifférent. Sanine se leva et alla au-devant de lui.

« Je serai votre témoin, » dit Pantaleone en français, et il inclina tout son corps en avant; après quoi il mit ses pieds à la première position, comme un maître de danse. » Je viens prendre vos instructions Désirez-vous vous battre sans quartier?

— Pourquoi sans quartier, mon cher monsieur Pantaleone? Pour rien au monde je ne retirerai les expressions que j'ai employées hier, mais je ne suis pas un buveur de sang! Du reste, attendez : le témoin de mon adversaire va venir tout à l'heure, et vous vous arrangerez avec lui. Soyez persuadé que je n'oublierai jamais ce service, pour lequel je vous remercie de tout mon cœur.

— L'honneur avant tout! répondit Pantaleone, et il s'installa dans un fauteuil sans attendre que Sanine le priât de s'asseoir. « Si ce *ferroflucto spiccebubbio*, ce calicot de Klüber ne sait pas comprendre

le premier de ses devoirs, ou s'il a peur, tant pis pour lui!. . Ame vile, voilà tout. Quant aux conditions du duel, je suis votre témoin et vos intérêts sont sacrés pour moi! Quand j'habitais Padoue, il y avait là un régiment de dragons blancs, et j'étais très-lié avec plusieurs officiers... Tout leur codex m'est familier; et j'ai souvent causé de ces questions avec votre *principe* Tarbusski... Ce témoin viendra-t-il bientôt?

— Je l'attends d'un moment à l'autre... et le voici qui vient, » ajouta Sanine en regardant par la fenêtre.

Pantaleone se leva, regarda l'heure à sa montre, arrangea sa huppe, et se hâta de fourrer dans son soulier un cordon qui pendait de dessous son pantalon. Le jeune sous-lieutenant entra, toujours aussi rouge et aussi troublé.

Sanine présenta les témoins l'un à l'autre : « M. Richter, sous-lieutenant! M. Zippatola, artiste! » Le sous-lieutenant éprouva quelque surprise à la vue du vieillard... Qu'eût-il dit si on lui avait chuchoté à l'oreille que « l'artiste » en question pratiquait aussi l'art culinaire!... Mais Pantaleone avait l'air si bien au fait, qu'un duel semblait être pour lui chose habituelle et ordinaire. En cette circonstance, les souvenirs de sa carrière théâtrale vinrent probablement à son secours, et il joua le rôle de témoin précisément comme un rôle. Le sous-lieutenant et lui gardèrent un moment le silence.

« Eh bien? commençons! » dit enfin Pantaleone en jouant négligemment avec son cachet de cornaline.

— Commençons, répondit le sous-lieutenant; mais... la présence d'un des adversaires...

— Je vous laisse, messieurs, s'écria Sanine. Il les salua, entra dans sa chambre à coucher et ferma la porte.

Il se jeta sur son lit et se mit à penser à Gemma... Mais la conversation des témoins arrivait à ses oreilles malgré la porte fermée. Ils employaient la langue française, et tous deux l'écorchaient impitoyablement, chacun à sa guise. Pantaleone parlait des dragons de Padoue et du *principe* Tarbusski ; le sous-lieutenant en était revenu aux *exghises léchères* et aux *goups te bisdolet à l'amiâple.* Mais le vieillard ne voulut entendre parler d'aucune espèce d'*exghises.* Au grand effroi de Sanine, il se mit tout à coup à parler d'une jeune demoiselle .. *oune zeune damigella innoucenta, qu'ella sola dans soun péti doa vale piu que toutt le zouffiissié del mondo!...* et il répéta plusieurs fois avec animation : *E ouna onta, ouna onta!* D'abord, le sous-lieutenant n'y fit aucune attention ; mais ensuite la voix du jeune homme, tremblante de colère, fit observer qu'il n'était pas venu pour entendre débiter des sentences morales...

« A votre âge, il est toujours utile d'entendre dire des choses justes ! » s'écria Pantaleone.

Le débat devint orageux à plusieurs reprises entre messieurs les témoins. Après plus d'une heure de discussion, ils s'arrêtèrent aux conditions suivantes : le baron von Dönhof et M. de Sanine se rencontreraient le lendemain à dix heures du matin dans un

petit bois près de Hanau ; on tirerait à vingt pas, et chacun aurait le droit de tirer deux fois, sur un signal donné par les témoins. On se servirait de pistolets ordinaires.

M. von Richter se retira. Pantaleone ouvrit la porte de la chambre à coucher et communiqua à Sanine le résultat de l'entrevue, en s'écriant : « Bravo Russo ! bravo giovinotto ! *tou* seras vainqueur ! »

Quelques instants après, ils s'acheminaient vers la confiserie Roselli. Sanine eut la précaution d'exiger de Pantaleone le secret le plus profond relativement au duel. En réponse, le vieillard leva un doigt, et répéta deux fois en clignant des yeux : *Segretezza !* Il avait visiblement rajeuni et marchait d'un pas plus alerte. Tous ces événements extraordinaires, bien que peu agréables, le reportaient vivement à l'époque où il envoyait et recevait lui-même des cartels, sur la scène, il est vrai. On sait que les barytons, dans leurs rôles, ont souvent l'occasion de monter sur leurs ergots.

XIX

Émile accourut au-devant de Sanine — il le guettait depuis plus d'une heure, — et lui chuchota bien vite à l'oreille que sa mère ignorait tous les désagréments de la veille et qu'il ne fallait pas en parler ; qu'on l'envoyait, lui, au magasin, mais qu'au lieu d'y aller,

il se cacherait n'importe où. Après avoir fait toutes ces communications en quelques secondes, il se jeta brusquement au cou de Sanine, l'embrassa avec effusion et disparut en courant. Sanine rencontra Gemma dans le magasin. Elle voulait lui dire quelque chose, mais elle ne put parler. Ses lèvres tremblaient légèrement et ses paupières palpitaient sur ses yeux incertains. Pour la tranquilliser, il se hâta de lui assurer que tout était fini..., que cette affaire n'était qu'un enfantillage.

« Personne n'est venu vous voir aujourd'hui ? demanda-t-elle.

— Il est venu un monsieur, nous nous sommes expliqués, et... nous sommes arrivés au résultat le plus satisfaisant. »

Gemma retourna derrière le comptoir.

« Elle ne me croit pas, » pensa-t-il... Cependant il passa dans la pièce voisine, où il trouva Frau Lénore.

Celle-ci n'avait plus sa migraine, mais elle se trouvait dans une disposition d'esprit mélancolique. Tout en lui souriant cordialement, elle le prévint qu'il s'ennuierait avec elle ce jour-là, car elle n'était pas capable de s'occuper de lui. En s'asseyant près d'elle, il remarqua qu'elle avait les paupières rouges et enflées.

« Qu'avez-vous, Frau Lénore? Auriez-vous pleuré?

— Chut!... fit-elle en indiquant d'un signe de

tête la pièce où était sa fille. Ne dites pas cela... tout haut!

— Mais pourquoi avez-vous pleuré?

— Ah! monsieur Sanine, je n'en sais rien moi-même!

— Personne ne vous a fait de chagrin?

— Oh! non... Je me suis sentie triste tout à coup. J'ai pensé à Giovan Battista... à ma jeunesse!.. Que tout cela a passé vite! Voilà que je me fais vieille, mon ami, et je ne peux pas me faire à cette idée. Il me semble que je suis toujours la même qu'auparavant..., et la vieillesse... la voilà qui arrive, la voilà! » De petites larmes vinrent aux yeux de Frau Lénore. « Vous me regardez avec étonnement, je le vois... Vous aussi, vous vieillirez, mon ami, et vous verrez combien c'est amer! »

Sanine s'efforça de la consoler en lui parlant de ses enfants, dans lesquels elle voyait revivre sa jeunesse. Il essaya même de la railler, et lui assura qu'elle voulait se faire faire des compliments; mais elle lui imposa silence d'un ton sérieux, et, pour la première fois, il acquit la conviction que rien ne peut consoler ni distraire le chagrin causé par les approches de la vieillesse: il faut attendre que ce chagrin s'apaise de lui-même. Sanine proposa à Frau Lénore de jouer avec elle au *tresette;* il n'eût rien pu imaginer de mieux. Elle y consentit tout de suite et son humeur parut s'éclaircir.

Sanine joua avec elle avant et après le dîner. Pantaleone prit aussi part au jeu. Jamais sa huppe n'était

tombée si bas sur son front, jamais son menton ne s'était enfoncé si profondément dans sa cravate! Ses mouvements respiraient tous une importance si concentrée, qu'en le regardant, on se demandait involontairement : « Quel peut être le secret que cet homme garde avec tant de fermeté ? »

Mais, *segretezza! segretezza!*

Pendant tout le cours de cette journée, il s'efforça de témoigner à Sanine la plus extrême considération : à table, il le servait le premier, avant les dames, d'un air solennel et résolu ; pendant la partie de cartes, il lui cédait son tour et ne se permettait pas de lui faire faire des remises; enfin il déclara de but en blanc que la nation russe était la plus magnanime, la plus brave et la plus hardie du monde.

« Vieux comédien, va! » dit Sanine en lui-même.

Si la disposition d'esprit de Mme Roselli l'étonnait, il n'était pas moins surpris de la manière d'être de Gemma vis-à-vis de lui. Non qu'elle l'évitât..., au contraire, elle ne s'asseyait jamais bien loin de lui ; elle l'écoutait parler en le regardant; mais elle ne voulait décidément pas nouer d'entretien avec lui, et, dès qu'il lui adressait la parole, elle se levait tout doucement et s'éloignait pour quelques instants; ensuite elle revenait et se plaçait dans quelque petit coin, où elle restait immobile comme quelqu'un qui réfléchit, qui doute, plutôt. A la fin, Frau Lénore elle-même remarqua l'étrangeté de ses manières, et lui demanda à deux reprises ce qu'elle avait.

« Ce n'est rien, répondit Gemma. Tu sais que je suis parfois comme cela.

— C'est vrai, » dit la mère.

Ainsi s'écoula cette longue journée, ni animée, ni languissante, ni gaie, ni triste. Si Gemma s'était conduite autrement, qui peut assurer que Sanine n'eût pas cédé à la tentation de poser un peu? Peut-être se serait il tout simplement abandonné à la tristesse, au moment d'une séparation qui pouvait être éternelle... Mais, faute de trouver la possibilité de causer avec Gemma, il dut se contenter, avant le café du soir, de frapper des accords mineurs pendant un quart d'heure sur le piano.

Émile revint tard et, pour éviter toute question relative à M. Klüber, se retira sur-le-champ. Le moment vint pour Sanine de s'en aller.

En disant adieu à Gemma, il se rappela la séparation de Lensky avec Olga, dans *Eugène Onéguine*. Il lui serra la main bien fort et essaya de voir son visage en face; mais elle se détourna légèrement et dégagea ses doigts.

XX

Le ciel était tout à fait étoilé quand Sanine sortit. Et que d'étoiles partout! grandes, petites, jaunes, bleues, rouges, blanches, qui scintillaient et rayonnaient en croisant leurs feux intermittents. Il n'y avait pas de lune au ciel, mais on n'en voyait pas

moins distinctement les objets, dans cette demi-obscurité transparente et sans ombres. Sanine alla jusqu'au bout de la rue... Il n'avait pas envie de rentrer chez lui sitôt; il éprouvait le besoin d'être à l'air. Il revint sur ses pas, et avant qu'il fût arrivé à la maison qu'occupait la confiserie Roselli, une des fenêtres du rez-de-chaussée qui donnait sur la rue s'ouvrit brusquement. Sur le rectangle obscur qu'elle dessinait (la chambre n'était pas éclairée) apparut une forme féminine, et il s'entendit appeler :

« Monsieur Dimitri! »

Il se précipita vers la fenêtre... C'était Gemma.

Elle s'accouda sur le bord de la croisée et se pencha en avant.

« Monsieur Dimitri, dit-elle à voix basse, pendant toute cette journée j'ai voulu vous donner quelque chose..., mais je n'ai pas osé. Maintenant, en vous revoyant d'une manière si inattendue, je me suis dit que probablement c'était écrit... »

Sans que sa volonté y fût pour rien, Gemma s'arrêta sur ce mot. Elle fut empêchée de continuer par quelque chose d'extraordinaire qui se passa en ce moment.

Au milieu d'une tranquillité profonde et sous un ciel complétement sans nuages, un coup de vent s'éleva tout à coup, si violent, que la terre elle-même trembla sous leurs pieds; la frêle clarté des étoiles frémit et ondula, l'atmosphère sembla rouler sur elle-même. Un tourbillon, non pas froid, mais chaud

et presque brûlant, se rua sur les arbres, sur le toit de la maison, se heurta aux murailles tout le long de la rue, enleva rapidement le chapeau de Sanine, tordit et mêla les boucles noires de la chevelure de Gemma. Sanine avait la tête au niveau de l'appui de la fenêtre; involontairement, il s'y cramponna, et Gemma, le saisissant des deux mains par les épaules, tomba la poitrine contre son visage. Tout ce désordre, ce vacarme et ce fracas durèrent une minute à peu près... Puis le tourbillon s'enfuit tumultueusement comme un vol d'oiseaux énormes... et la tranquillité la plus profonde se rétablit.

Sanine releva la tête et vit au-dessus de lui de grands yeux si magnifiques et si terribles, un visage si merveilleusement beau dans son expression de trouble et d'effroi, que le cœur lui défaillit : il pressa contre ses lèvres une fine boucle de cheveux qui avait roulé jusque sur sa poitrine, et ne put dire qu'un mot :

« O Gemma !

— Qu'est-ce qu'il y a eu? Un éclair? demanda-t-elle en ouvrant les yeux tout grands, et sans retirer ses bras nus de dessus les épaules de Sanine.

— Gemma ! » répéta-t-il.

Elle tressaillit, regarda derrière elle dans la chambre et, d'un geste rapide, tirant de son corsage une rose fanée, la jeta à Sanine.

« Je voulais vous donner cette fleur... »

Il reconnut la rose qu'il avait reconquise la veille... Mais la fenêtre s'était déjà refermée et aucune forme

blanche n'était visible derrière les vitres obscures

Sanine rentra chez lui sans son chapeau : il ne s'apercevait même pas qu'il l'avait perdu.

XXI

Il ne s'endormit qu'à l'aube. A cela rien de surprenant : sous le coup de ce chaud tourbillon qui avait si soudainement passé sur eux, il avait senti, soudainement aussi, non pas que Gemma était belle et qu'il l'admirait, car cela il le savait déjà, mais qu'il était presque... qu'il était amoureux. Cet amour l'avait enveloppé tout d'un coup, comme le tourbillon de la veille. Et maintenant ce duel stupide! De funèbres pressentiments l'assiégèrent. En supposant même qu'il ne fût pas tué, qu'est-ce qui pouvait advenir de son amour pour cette jeune fille, la fiancée d'un autre ? Cet « autre » était peu redoutable, — d'accord. Gemma pouvait aimer Sanine et l'aimait déjà peut-être... Mais encore à quoi pouvait aboutir tout cela? Qu'importe! Quand il s'agit d'une pareille beauté...

Il fit quelques tours dans la chambre, s'assit devant son bureau, prit une feuille de papier, écrivit quelques lignes et les biffa aussitôt. Il revoyait dans cette fenêtre obscure, sous la clarté des étoiles, la figure de Gemma tout ondoyante dans ce chaud tourbillon ; il revoyait ses bras de marbre, semblables à ceux des déesses de l'Olympe ; il sentait

leur poids vivant sur ses épaules... Il prit ensuite la rose qu'elle lui avait jetée, et se figura que ses pétales à demi flétris exhalaient un parfum plus subtil que celui des autres roses.

Et s'il allait être tué ou estropié ?

Il ne se mit pas au lit et s'endormit tout habillé sur le divan.

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule.

Il ouvrit les yeux et vit Pantaleone.

« Il dort comme Alexandre de Macédoine la veille de la bataille de Babylone ! s'écria le vieux bonhomme.

— Quelle heure est-il ? demanda Sanine.

— Sept heures moins un quart. Il y a deux heures de voiture jusqu'à Hanau, et il faut que nous soyons là les premiers : les Russes préviennent toujours leurs ennemis. J'ai loué la meilleure voiture de Francfort. »

Sanine commença sa toilette.

« Et les pistolets ?

— Ce *ferroflucto tedesco* les apportera. Il amènera aussi un chirurgien. »

Pantaleone faisait le bravache, comme la veille ; mais quand il se fut assis dans la voiture avec Sanine, quand le cocher fit claquer son fouet et que les chevaux partirent au galop, un changement soudain se produisit dans l'ex-chanteur ami des dragons de Padoue. Il se sentit troublé, la peur le prit ; on

eût dit que quelque chose s'écroulait en lui comme un mur mal bâti.

« Mais que faisons-nous, grand Dieu! *santissima Madonna!* s'écria-t-il tout à coup d'une voix larmoyante en se prenant aux cheveux. Qu'est-ce que je fais, moi, vieil imbécile que je suis, vieux fou, *frenetico!* »

Sanine, étonné d'abord, se mit à rire, et, prenant légèrement Pantaleone par la taille, il lui rappela le proverbe: *Quand le vin est tiré il faut le boire.*

« Oui, oui, répondit le vieillard, nous partagerons le calice; mais cela ne m'empêche pas d'être un insensé! Oui, un insensé! Tout était si tranquille, si agréable, et tout à coup, patatras! Tra-ta-ta!

— Comme dans un *tutti* d'orchestre, ajouta Sanine avec un sourire forcé. Mais ce n'est pas votre faute.

— Je sais bien que ce n'est pas ma faute! Il ne manquerait plus que cela! C'est ce... cet inqualifiable procédé. *Diavolo! Diavolo!* » répéta-t-il en soupirant et en secouant sa huppe.

Et la voiture roulait, roulait toujours.

La matinée était superbe. Les rues de Francfort, qui commençaient à peine à s'animer, avaient un air propre et hospitalier; les fenêtres des maisons brillaient et chatoyaient comme du papier doré; et à peine la voiture eut-elle dépassé la barrière, que du ciel encore pâle descendirent les roulades sonores des alouettes. Tout à coup, à un détour de la route, une

forme humaine apparut derrière un grand peuplier, fit quelques pas en avant et s'arrêta. Sanine regarda... Grand Dieu ! C'était Émile !

« Il savait donc quelque chose? demanda Sanine à Pantaleone.

— Quand je vous disais que j'étais un fou ! exclama désespérément et presque avec un cri de douleur l'infortuné Italien. Ce malencontreux garçon m'a tourmenté toute la nuit; et ce matin, à la fin, je lui ai tout dit!

— La voilà, sa *segretezza!* » pensa Sanine.

La voiture avait rejoint Émile: Sanine fit arrêter et appela le « malencontreux garçon ». Émile, tout pâle, aussi pâle que le jour de son évanouissement, s'approcha à pas incertains. Il se tenait à peine sur ses jambes.

« Que faites-vous ici? lui demanda sévèrement Sanine. Pourquoi n'êtes-vous pas à la maison?

— Permettez... permettez-moi d'aller avec vous, balbutia Émile d'une voix tremblante, en joignant ses mains. Ses dents claquaient comme pendant un accès de fièvre. Je ne vous gênerai pas, mais emmenez-moi, oh ! emmenez-moi !

— Si vous avez pour moi la moindre estime, le moindre attachement, répondit Sanine, vous allez tout de suite retourner chez vous ou au magasin de M. Klüber; vous ne direz rien à personne et vous attendrez mon retour.

— Votre retour..., dit Émile; sa voix se perdit dans un gémissement; mais si vous...

— Émile, interrompit Sanine en lui indiquant le cocher du regard, faites attention ! Émile, je vous en prie, retournez chez vous. Écoutez-moi, mon ami ! Vous dites que vous m'aimez, eh bien, partez, je vous en prie. »

Il lui tendit la main. Émile se précipita vers lui en sanglotant, pressa cette main sur ses lèvres, et, quittant la route, s'enfuit à travers champs dans la direction de Francfort.

« Un noble cœur aussi ! » murmura Pantaleone ; mais Sanine le regarda d'un air de reproche. Le vieillard se rencogna dans l'angle de la voiture. Il comprenait sa faute ; et puis, en outre, son étonnement croissait de minute en minute : était-ce vraiment bien lui qui était devenu témoin d'un duel, qui avait commandé les chevaux, pris tous les arrangements et quitté sa paisible demeure avant six heures du matin ? De plus, ses pieds goutteux commençaient à lui faire mal.

Sanine crut devoir le consoler, et trouva précisément ce qu'il fallait lui dire.

« Où donc est votre antique valeur, respectable signor Zippatola ? *L'antico valor ?* »

Signor Zippatola se redressa et se secoua.

« *L'antico valor ?* fit-il d'une voix de basse. *Non è ancora spento, l'antico valor !* »

Il prit un air de dignité, parla de sa carrière, de l'Opéra, de Garcia, et arriva à Hanau tout gaillard. Ce que c'est que de nous !.. Il n'y a rien sur la terre d'aussi fort..., ni d'aussi faible que la parole.

XXII

Le petit bois qui devait être le théâtre du duel se trouvait à un quart de mille de Hanau. Sanine et Pantaleone arrivèrent les premiers, comme l'avait dit celui-ci; ils laissèrent la voiture à la lisière du bois, et se dirigèrent plus loin, sous l'ombrage d'un fourré assez épais. Ils attendirent à peu près une heure.

Cette attente n'eut rien de pénible pour Sanine; il se promenait de long en large par le sentier en écoutant le chant des oiseaux, suivait de l'œil le vol des libellules, et, comme la plupart des Russes en semblable circonstance, s'efforçait de ne penser à rien du tout. Une fois seulement il fut saisi d'une triste réflexion, en apercevant sur son chemin un jeune tilleul cassé, probablement par la bourrasque de la veille. L'arbre était positivement en train de mourir; toutes ses feuilles pendaient, déjà flétries... « Qu'est-ce que cela signifie? Un présage? » Cette idée lui traversa l'esprit comme un éclair fugitif; mais il se mit à siffler un petit air, et, enjambant ce même tilleul, il continua son chemin. Pantaleone, lui, grognait, geignait, maudissait les Allemands et se frottait tantôt le dos, tantôt le genou. Il bâillait même d'agitation nerveuse, ce qui donnait la plus drôle d'expression à son petit visage ratatiné. Sanine, en le regardant, avait grand'peine à ne pas éclater de rire.

On entendit enfin un bruit de roues sur le chemin sablonneux.

« Les voilà, » dit Pantaleone. Il se redressa, non sans un rapide frisson nerveux qu'il se hâta de dissimuler. « Brr! fit-il, la matinée est passablement fraîche. »

Une rosée abondante inondait encore les herbes et les feuilles, mais la chaleur pénétrait déjà dans le bois.

Les deux officiers apparurent bientôt : ils étaient accompagnés d'un petit homme trapu, au visage flegmatique, presque endormi : c'était un chirurgien de l'armée. Il tenait à la main une cruche d'argile pleine d'eau qu'il avait apportée à tout événement ; un sac tout bourré d'instruments de chirurgie et de bandages pendait sur son épaule gauche. On voyait facilement qu'il avait la plus grande habitude de ces excursions, qui formaient une des sources de son revenu : chaque duel lui rapportait huit ducats, que les combattants payaient par moitié. M. von Richter portait la boîte aux pistolets, M. von Dönhof faisait tourner dans ses doigts une petite badine, probablement pour faire du « chic ».

« Pantaleone, chuchota Sanine au vieillard, si. . si je suis tué, tout est possible, prenez un papier dans ma poche de côté, à gauche. Ce papier contient une fleur. Donnez-là à la signora Gemma. Entendez-vous? Vous me le promettez? »

Le vieillard le regarda tristement et fit un signe

affirmatif de la tête. Mais Dieu sait s'il avait compris ce que lui disait Sanine.

Les adversaires et leurs témoins échangèrent le salut d'usage. Le docteur ne sourcilla pas, et s'assit sur le gazon en bâillant, comme s'il se disait : « Qu'ai-je besoin de déployer une courtoiserie chevaleresque ? » M. von Richter proposa à M. *Tschibadola* de choisir l'emplacement. M. *Tschibadola*, qui avait de la peine à remuer la langue, répondit : « Faites, monsieur, je contrôlerai... » On eût dit que « le mur » recommençait à s'écrouler en lui.

M. von Richter se mit à l'œuvre. Il trouva dans le bois une jolie petite pelouse toute semée de fleurs ; il compta les pas, indiqua les deux points extrêmes avec deux baguettes coupées à la hâte, tira les armes de leur étui, s'accroupit pour faire entrer les balles, en un mot, travailla de toutes ses forces, en essuyant sans cesse avec un petit mouchoir blanc son visage baigné de sueur. Pantaleone, qui ne le quittait pas, avait au contraire l'air de grelotter. Pendant le cours de ces préparatifs, les deux adversaires se tenaient éloignés l'un de l'autre, semblables à deux écoliers en pénitence, qui boudent leur maître d'étude.

Le moment décisif arriva... Comme dit le poëte russe :

Chacun prit son pistolet...,

mais ici M. von Richter fit remarquer à Pantaleone que, d'après les règles du duel, avant de prononcer le

fatal : « Un, deux, trois », il lui appartenait, comme au plus âgé des témoins, d'adresser aux combattants une dernière exhortation pour tâcher de les réconcilier; quoique cette proposition ne fût jamais suivie d'aucun effet et n'eût d'autre importance que celle d'une simple formalité, cependant M. Zippatola, en l'accomplissant, se déchargerait d'une certaine responsabilité. Du reste, continuait-il, prononcer cette allocution était le devoir d'un témoin désintéressé (*unpartheiischer zeuge*); mais comme on n'avait pas eu le temps de s'en procurer un, lui, M. von Richter, cédait avec plaisir ce privilége à son honorable collègue. Pantaleone, qui avait déjà réussi à se cacher derrière un buisson, de manière à ne pas voir du tout l'officier cause de tout le mal, commença par ne rien comprendre au discours de M. von Richter, d'autant plus que celui-ci parlait du nez; puis tout à coup il tressaillit, fit rapidement quelques pas en avant, et, frappant convulsivement sa poitrine avec le poing, il glapit d'une voix étranglée, dans son langage panaché : « A la la la... *Che bestialità ! Deux zeun' hommes comme ça qué si battono perchè? Che diavolo? Andate a casa !*

— Je ne consens à aucune réconciliation, se hâta de dire Sanine.

— Moi non plus, ajouta son adversaire.

— Alors, criez : une, deux, trois ! » dit von Richter à Pantaleone bouleversé.

Celui-ci se plongea précipitamment dans son buisson, et, au fond de ce refuge, le visage tout con-

tracté, les yeux fermés, détournant la tête, il cria de loin à pleine gorge : « *Una .. due... e tre!* »

Sanine tira le premier et manqua son coup; on entendit le choc de sa balle contre un arbre. Le baron Dõnhof tira immédiatement après, mais en l'air, et cela de propos délibéré.

Il y eut un pénible moment de silence. Personne ne bougeait. Pantaleone poussa un faible gémissement.

« Faut-il continuer? dit enfin Dönhof.

— Pourquoi avez-vous tiré en l'air? demanda Sanine.

— C'est mon affaire.

— Vous tirerez en l'air la seconde fois aussi? demanda Sanine.

— Peut-être, je n'en sais rien.

— Permettez, permettez, Messieurs, dit von Richter : les combattants n'ont pas le droit de parler entre eux, ceci est tout à fait contre les règles.

— Je renonce à mon second coup, dit Sanine en jetant son pistolet à terre.

— Je ne veux plus continuer le duel, s'écria Dönhof en jetant aussi son arme. Et maintenant, en outre, je suis prêt à convenir que j'ai eu tort avant-hier. »

Il fit un mouvement et tendit avec hésitation la main vers Sanine, qui s'approcha vivement et la serra. Les deux jeunes gens se regardèrent en souriant et leurs visages se colorèrent.

« Bravi! bravi! s'écria Pantaleone tout à coup

comme un fou, et, frappant des mains, sortit de son buisson comme un ouragan. Le docteur, qui était assis sur un tronc d'arbre renversé, se leva aussitôt, vida sa cruche d'eau sur le gazon, et se dirigea d'une allure paresseuse vers la lisière du bois.

« L'honneur est satisfait, le duel est terminé, dit pompeusement von Richter.

— Fuori ! » brailla Pantaleone, par un souvenir de son ancien métier.

En s'asseyant dans sa voiture après avoir échangé un salut avec MM. les officiers, Sanine, il faut l'avouer, ressentit dans tout son être, sinon de la satisfaction, au moins cette impression vague de soulagement qui succède à une opération bien supportée. Mais un autre sentiment se mêlait à celui-là, un sentiment voisin de la honte... Le duel dans lequel il venait de jouer un rôle lui faisait l'effet d'une farce d'étudiants, d'une plaisanterie de garnison, arrangée d'avance. Sanine se rappela le flegmatique docteur ; il se rappela de quelle façon il avait souri ou du moins froncé le nez en voyant les deux adversaires sortir du bois presque bras dessus bras dessous. Et plus tard, lorsque Pantaleone avait payé les quatre ducats à ce docteur !... Décidément il valait mieux ne pas y penser.

Oui, Sanine était un peu confus, un peu honteux... D'un autre côté, qu'aurait-il pu faire ? Il ne pouvait laisser impunie l'impertinence de ce jeune officier, c'eût été se ravaler au niveau de M. Klüber. Il avait protégé Gemma, il l'avait défendue... Soit,

mais malgré tout cela, il n'était pas satisfait, il se sentait confus et même honteux.

Pantaleone, en revanche, Pantaleone triomphait. Un immense orgueil l'avait soudainement envahi. Jamais général vainqueur, au retour d'une bataille gagnée, ne promena autour de lui des regards plus fiers et plus satisfaits! La conduite de Sanine pendant le duel l'avait rempli d'enthousiasme. Il faisait de lui un héros, sans vouloir entendre ses admonitions, ni même ses prières. Il le comparait à un monument de marbre ou de bronze, à la statue du commandeur de *Don Juan!* Quant à lui-même, il avouait avoir éprouvé quelque trouble. « Mais je suis un artiste, disait-il, je suis une nature nerveuse, tandis que vous, vous êtes le fils des neiges et des rochers de granit! »

Sanine ne savait plus comment calmer l'exaltation de l'artiste.

Presque au même endroit du chemin où, deux heures auparavant, ils avaient trouvé Émile, nos voyageurs le virent bondir de derrière un arbre, criant et sautant de joie, agitant sa casquette au-dessus de sa tête. Il courut vers la calèche, et, au risque de glisser sous les roues, sans attendre que les chevaux fussent arrêtés, il passa par-dessus la portière, tomba sur Sanine et s'accrocha à lui.

« Vous êtes vivant, vous n'êtes pas blessé? s'écria-t-il. Pardonnez-moi de ne pas vous avoir obéi et de n'être pas retourné à Francfort... Je ne pouvais pas! Je vous ai attendu ici. Racontez-moi ce qui s'est passé! L'avez-vous tué?

Pantaleone, rayonnant de satisfaction, lui raconta avec un flux de paroles tous les détails du duel, et n'eut garde de laisser échapper l'occasion de parler du monument de bronze et de la statue du commandeur. Il se leva même, et, les jambes écartées pour conserver son équilibre, il se croisa les bras sur la poitrine, regarda dédaigneusement par-dessus son épaule, et figura exactement Sanine commandeur.

Émile, ravi, écoutait, tantôt interrompant le récit par une exclamation, tantôt se levant brusquement et se jetant au cou de son héroïque ami pour l'embrasser.

Les roues de la voiture résonnèrent sur le pavé de Francfort et finirent par s'arrêter devant l'hôtel qu'habitait Sanine. Suivi de ses deux compagnons de route, il était arrivé au premier étage de l'escalier, lorsqu'il vit une femme voilée sortir vivement d'un petit corridor obscur; elle s'arrêta devant lui, sembla chanceler un instant, poussa un long soupir, descendit l'escalier en courant, et disparut dans la rue, au grand ébahissement du garçon, qui assura que « cette dame attendait depuis plus d'une heure le retour de monsieur l'étranger ».

Si courte qu'eût été l'apparition, Sanine avait eu le temps de reconnaître Gemma. Il avait reconnu ses yeux sous son voile épais de gaze brune.

« Fräulein Gemma savait donc, » dit-il en allemand et d'une voix grondeuse à Émile et à Pantaleone qui le suivaient pas à pas.

Émile rougit et se troubla.

« J'ai été forcé de tout lui dire, balbutia-t-il; elle avait deviné, et je n'ai pas pu... Mais maintenant cela ne fait plus rien, ajouta-t-il vivement : tout est fini pour le mieux et elle vous a vu sain et sauf. »

Sanine se détourna.

« Quels bavards vous faites! dit-il, avec mauvaise humeur, en entrant dans sa chambre et en s'asseyant.

— Ne vous fâchez pas, je vous en prie, dit Émile d'une voix suppliante.

— Eh bien, soit! je ne me fâcherai pas. (Sanine n'avait réellement pas envie de se fâcher, et au bout du compte pouvait-il désirer bien sincèrement que Gemma ne sût rien du tout?) Bien, finissez de m'embrasser. Allez, à présent. Je veux être seul. Je vais dormir : je suis fatigué.

— Excellente idée! s'écria Pantaleone. Vous avez besoin de repos. Vous l'avez bien mérité, noble signore! Allons, Emilio, sur la pointe des pieds; tout doucement. Chchchut! »

En disant qu'il avait envie de dormir, Sanine désirait simplement se débarrasser de ses compagnons; mais, resté seul, il éprouva réellement une grande lassitude dans tous les membres : il avait à peine fermé l'œil la nuit précédente. Aussi, dès qu'il se fut jeté sur son lit, s'endormit-il d'un profond sommeil.

XXIII

Il dormit plusieurs heures de suite sans se réveiller ; puis il se mit à rêver qu'il se battait encore en duel, que cette fois il avait devant lui M. Klüber comme adversaire, et que Pantaleone, perché sur un sapin sous la forme d'un perroquet, répétait en faisant claquer son bec : *Una .. due... e tre! Una... due... e tre!*

Une, deux, trois! entendit-il encore, mais si distinctement qu'il ouvrit les yeux et leva la tête... On frappait à la porte.

« Entrez ! »

C'était le garçon, qui lui annonça qu'une dame désirait instamment le voir.

« Gemma! » pensa-t-il rapidement...

La dame se trouva être non Gemma, mais sa mère Frau Lénore.

A peine entrée, elle se laissa tomber sur une chaise et se mit à pleurer.

« Qu'avez-vous, bonne et chère madame Roselli ? dit Sanine en s'asseyant auprès d'elle et en lui caressant doucement les mains. Qu'y a-t-il? Calmez-vous, je vous en prie.

— Ah! Herr Dimitri, je suis très, très-malheureuse.

— Malheureuse ? vous?

— Ah ! oui ! Pouvais-je m'y attendre? Tout à coup comme le tonnerre dans un ciel serein... »

Elle respirait à peine.

« Mais qu'y a-t-il? Expliquez-vous! Voulez-vous un verre d'eau?

— Non, merci. » Frau Lénore s'essuya les yeux avec son mouchoir et se prit à pleurer plus fort que jamais. « Je sais tout, tout!

— C'est-à-dire... comment, tout?

— Tout ce qui s'est passé aujourd'hui! Et la cause..., je la connais aussi! Vous vous êtes conduit comme un homme d'honneur; mais quel malheureux concours de circonstances! J'avais bien raison de ne pas voir de bon œil cette promenade à Soden!... bien raison! (Frau Lénore n'avait rien exprimé de semblable le jour de la promenade; mais maintenant, il lui semblait réellement qu'elle avait « tout » pressenti.) Je suis venue vous trouver parce que vous êtes un homme d'honneur, un ami, bien que je vous aie vu pour la première fois il y a cinq jours seulement.. ; mais je suis veuve, seule au monde! Ma fille. . »

Les larmes étouffèrent la voie de Frau Lénore. Sanine ne savait que penser.

« Votre fille? répéta-t-il.

— Ma fille Gemma... (Ces mots sortirent avec un gémissement de dessous le mouchoir imbibé de larmes.) Gemma m'a déclaré aujourd'hui qu'elle ne veut pas épouser M. Klüber, et qu'il faut que je le lui annonce. »

Sanine fit un léger soubresaut : il ne s'attendait pas à cela.

« Je ne parle pas de la honte, continua Frau Lé-

nore, car c'est une chose qui ne s'est jamais vue, qu'une fiancée refusât d'épouser son fiancé; mais pour nous c'est la ruine! Herr Dimitri!»

Frau Lénore fit soigneusement de son mouchoir un tout petit, tout petit tampon bien dur, comme si elle voulait y renfermer toute sa douleur.

« Nous ne pouvons plus vivre de ce que rapporte notre magasin, Herr Dimitri! M. Klüber est très-riche, il s'enrichira encore. Et pourquoi rompre avec lui? Parce qu'il n'a pas défendu sa fiancée? Admettons que ce ne soit pas tout à fait bien de sa part; mais, après tout, c'est un bourgeois, il n'a pas fait d'études à l'Université, et, en sa qualité de commerçant bien posé, il devait mépriser cette espièglerie sans conséquence d'un petit officier inconnu. Et quelle offense voyez-vous là, Herr Dimitri?

— Pardon, Frau Lénore, mais c'est moi que vous condamnez!...

— Je ne vous condamne pas du tout, pas du tout. Vous, c'est une tout autre affaire! Vous êtes un Russe, vous, un militaire...

— Pardon, je ne suis pas du tout...

— Vous êtes un étranger, un voyageur, et je vous suis très-reconnaissante, » continua Frau Lénore sans écouter Sanine.

Elle était toute haletante; elle ouvrait, fermait ses mains; puis elle déploya son mouchoir et se moucha; rien qu'à la façon d'exprimer sa douleur, on pouvait voir qu'elle n'était pas née sous le ciel du Nord.

« Comment M. Klüber, continua-t-elle, ferait-il

ses affaires à son magasin, s'il se battait avec ses acheteurs? On ne peut pas imaginer cela! Et maintenant il faut que je le congédie? Mais de quoi vivrons-nous? Autrefois, nous seuls faisions de la pâte de guimauve et du nougat aux pistaches, on venait beaucoup acheter chez nous; mais maintenant, tout le monde fait de la pâte de guimauve! Pensez donc, on parlera assez de votre duel dans la ville... Est-ce que ces choses-là peuvent se cacher? Et voilà que le mariage est rompu! C'est un esclandre, un véritable esclandre, un scandale! Gemma est une excellente fille, elle m'aime beaucoup; mais c'est une entêtée, une républicaine, elle brave l'opinion des autres. Vous seul pouvez la persuader. »

L'étonnement de Sanine augmenta.

« Moi, Frau Lénore?

— Oui, vous seul..., vous seul. C'est pour cela que je suis venue chez vous; je n'ai rien pu imaginer de mieux. Vous êtes si savant, vous êtes un si bon jeune homme! Vous avez pris sa défense, elle croira ce que vous lui direz. Elle « doit » le croire, puisque vous avez risqué votre vie pour elle. Persuadez-la, moi je ne peux plus! Vous lui prouverez qu'elle serait cause de notre perte à tous et de sa propre perte! Vous avez déjà sauvé mon fils, sauvez aussi ma fille! C'est Dieu qui vous a envoyé ici... Je suis prête à vous le demander à genoux... »

Frau Lénore était déjà à demi levée de sa chaise pour tomber aux pieds de Sanine. Il la retint.

« Frau Lénore! au nom du ciel, que faites-vous? »

Elle lui saisit convulsivement les mains.

« Vous me le promettez?

— Frau Lénore, songez donc, à quel propos iraisje...

— Vous me le promettez? Vous ne voulez pas que je meure à vos yeux, ici même? »

Sanine ne savait plus où il en était. C'était la première fois de sa vie qu'il lui arrivait d'avoir affaire à une nature italienne surexcitée.

« Je ferai tout ce que vous voudrez! s'écria-t-il. Je parlerai à Fräulein Gemma... »

Frau Lénore poussa un cri de joie.

« Mais vraiment je ne sais pas du tout quel résultat...

— Ah! ne refusez pas, ne refusez pas! dit Frau Lénore d'une voix suppliante : vous avez déjà promis! Il en résultera certainement quelque chose d'excellent. Dans tous les cas, moi je ne peux plus rien faire! Elle ne m'obéit pas!

— Vous a-t-elle déclaré d'une manière positive qu'elle refuse d'épouser M. Klüber, demanda Sanine après un court silence.

— Oh! elle a tranché la question comme avec un couteau. Elle est tout le portrait de son père! Elle n'est pas commode!

— Elle? demanda Sanine.

— Oui... oui... Mais avec cela, c'est un ange. Elle vous écoutera. Elle fera ce que vous lui direz. Vous allez venir? tout de suite? Oh! mon cher ami russe! (Frau Lénore se leva brusquement de sa

chaise et saisit non moins brusquement la tête de Sanine, assis devant elle.) Recevez la bénédiction d'une mère..., et donnez-moi un peu d'eau. »

Sanine présenta un verre d'eau à Mme Roselli et lui promit, sur l'honneur, de venir immédiatement. Il l'accompagna jusqu'à la rue, et, revenu dans sa chambre, joignit les mains en ouvrant de grands yeux.

« Eh bien, pensa-t-il, c'est à présent que ma vie a donné un nouveau tour de roue! Elle tourne si bien que j'en ai le vertige. »

Il n'essaya pas de lire au dedans de lui-même pour se rendre compte de ce qui s'y passait. C'était insensé, voilà tout. « Quelle journée! murmuraient involontairement ses lèvres. Elle n'est pas commode, dit sa mère... Et il faut que je lui donne des conseils, à elle? Lui conseiller quoi? »

La tête lui tournait, en effet. Mais au-dessus de ce tourbillon d'impressions diverses, de sentiments, de pensées inachevées, flottait l'image de Gemma, cette image qui s'était ineffaçablement gravée dans sa mémoire par cette nuit chaude, chargée d'électricité, dans cette fenêtre sombre, sous le rayonnement des innombrables étoiles.

XXIV

Sanine s'approcha à pas irrésolus de la maison de Mme Roselli. Son cœur palpitait fortement; il le sen-

tait distinctement battre contre ses côtes. Qu'allait-il dire à Gemma? De quelle façon lui parlerait-il? Il entra dans la maison, non par le magasin, mais par la porte dérobée. Il rencontra Frau Lénore dans la première petite pièce : elle fut contente de le voir et en même temps un peu inquiète.

« Je vous ai attendu, attendu, dit-elle à voix basse, en lui serrant la main tour à tour dans chacune des siennes. Elle est au jardin, allez-y. Faites bien attention, je compte sur vous. »

Sanine s'en alla dans le jardin.

Gemma était assise sur un banc, au bord d'une allée, et choisissait dans une corbeille les cerises les plus mûres pour les mettre sur une assiette. Le soleil était bas sur l'horizon; sept heures du soir approchaient, et dans les larges rayons obliques dont il inondait tout le petit jardin de Mme Roselli il y avait plus de pourpre que d'or. De temps en temps on entendait le chuchotement à peine perceptible et comme nonchalant des feuilles entre elles, le bref bourdonnement des abeilles attardées, se traînant de fleur en fleur, et le roucoulement monotone et infatigable de quelque tourterelle éloignée.

Gemma avait sur la tête le même chapeau que le jour de la promenade à Soden. Elle regarda Sanine par-dessous le bord incliné de cette coiffure, et se pencha de nouveau sur la corbeille.

Sanine s'approcha d'elle en ralentissant involontairement le pas, et... et ne trouva rien de mieux à lui dire que ceci :

« Pourquoi triez-vous ces cerises? »

Gemma ne se hâta pas de lui répondre.

« Celles-ci, les plus mûres, dit-elle enfin, feront des confitures, et celles-là des petits gâteaux, vous savez? ces petits gâteaux ronds avec du sucre que nous vendons. »

Pendant qu'elle disait ces mots, Gemma inclina la tête encore plus bas; et sa main droite, qui tenait deux cerises entre les doigts, s'était arrêtée en l'air, entre la corbeille et l'assiette.

« Puis-je m'asseoir auprès de vous? demanda Sanine.

— Oui. »

Gemma se rangea un peu pour lui faire place sur le banc. Sanine s'assit près d'elle. « Par quoi commencer? » pensait-il. Gemma le tira d'embarras.

« Vous vous êtes battu en duel aujourd'hui », dit-elle avec vivacité en tournant vers lui son beau visage tout couvert de rougeur, — et quelle profonde reconnaissance brillait dans ses yeux! « Et vous êtes si tranquille? Le danger n'existe donc pas pour vous?

— Pardon... Je n'ai couru aucun danger. Tout s'est passé très-heureusement et d'une manière tout à fait inoffensive. »

Gemma balança son doigt à droite et à gauche devant son visage. C'est encore un geste italien.

« Non, non, ne dites pas cela; vous ne me tromperez pas! Pantaleone m'a tout raconté.

— Voilà bien un témoin digne de confiance! M'a-t-il comparé à la statue du Commandeur?

— Les expressions qu'il emploie peuvent être comiques, mais ses sentiments, non, pas plus que ce que vous avez fait aujourd'hui. Et tout cela à propos de moi... pour moi... Je ne l'oublierai jamais.

— Je vous assure, Fräulein Gemma...

— Je ne l'oublierai pas, » répéta-t-elle après un petit intervalle en le regardant fixement; puis elle se détourna.

Il pouvait voir en ce moment son profil fin et pur, et il se dit que jamais il n'avait rien contemplé de semblable, ni éprouvé d'impression comparable à ce qu'il ressentait en ce moment. Il allait parler...

Un éclair lui traversa l'esprit. « Et ma promesse? »

« Fräulein Gemma .., dit-il après une courte hésitation.

— Quoi? »

Au lieu de se tourner vers lui, elle continua à éplucher ses cerises, soulevant soigneusement les feuilles et saisissant délicatement les fruits par leurs queues... Mais quelle affectueuse confiance respirait ce seul mot : Quoi?

« Votre mère ne vous a rien dit... à propos de...

— A propos de qui?

— De moi. »

Gemma rejeta brusquement dans la corbeille la cerise qu'elle tenait à la main.

« Elle vous a parlé? demanda-t-elle à son tour.

— Oui.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Elle m'a dit que vous... que vous avez subitement résolu de changer vos intentions premières. »

La tête de Gemma se pencha de nouveau. Elle disparut complétement sous son chapeau ; on ne voyait plus que son cou flexible comme la tige d'une grande fleur.

« Mes intentions ? lesquelles ?

— Vos intentions... relativement au futur arrangement de votre vie.

— C'est-à-dire... vous parlez de M. Klüber ?

— Oui.

— Maman vous a dit que je ne veux pas être la femme de M. Klüber ?

— Oui. »

Gemma fit un mouvement sur son banc. La corbeille glissa, tomba, et quelques cerises roulèrent sur le sentier. Une minute s'écoula, puis une autre...

« Pourquoi vous a-t elle parlé de cela ? » dit-elle enfin.

Comme l'instant d'avant, Sanine ne voyait plus que son cou. La poitrine de Gemma se soulevait et s'abaissait plus rapidement.

« Pourquoi ?... Comme, en si peu de temps, nous sommes devenus, on peut le dire, amis ; comme vous avez témoigné quelque confiance en moi, votre mère a pensé que je pourrais vous donner quelque utile conseil, et que vous pourriez le suivre. »

Les mains de Gemma glissèrent lentement sur

ses genoux... Elle se mit à arranger les plis de sa robe.

« Quel conseil me donnerez-vous, monsieur Dimitri ? » demanda-t-elle après un court silence

Sanine voyait les doigts de Gemma frémir sur ses genoux... Elle n'arrangeait les plis de sa robe que pour dissimuler cette agitation. Il posa doucement la main sur ces doigts tremblants.

« Gemma, dit-il, pourquoi ne me regardez-vous pas? »

Elle rejeta vivement son chapeau de paille derrière elle et fixa sur lui ses yeux pleins de gratitude et de confiance, comme auparavant. Elle attendait ce qu'il allait dire; mais Sanine fut troublé ou plutôt littéralement ébloui à l'aspect de ses traits : la chaude clarté du soleil couchant illuminait ce jeune visage, dont l'expression était plus lumineuse et plus resplendissante encore que cette lueur.

« Je vous écoute, monsieur Dimitri, dit-elle avec un sourire indécis, les sourcils un peu levés ; quel conseil allez-vous me donner?

— Quel conseil? répéta Sanine. Voyez-vous, votre mère pense que refuser M. Klüber uniquement parce qu'il n'a pas montré un grand courage avant-hier...

— Uniquement pour cela? interrompit Gemma... Elle se baissa, releva la corbeille et la plaça sur le banc, près d'elle.

— Non, à tous les points de vue... en général... le refuser serait de votre part une chose peu raison-

nable. Votre mère ajoute que c'est une démarche dont il faut soigneusement peser les conséquences; qu'enfin l'état même de vos affaires impose certaines obligations à chacun des membres de votre famille...

— Tout cela, ce sont les idées de maman, interrompit Gemma de nouveau; ce sont ses propres paroles. Je sais tout cela, mais vous, quel est votre avis?

— Moi ? »

Sanine se tut un moment. Il se sentait pris à la gorge par quelque chose qui lui coupait la respiration.

« Moi aussi, je pense, » dit-il avec effort...

Gemma se redressa.

« Vous... vous aussi?

— Oui... c'est-à-dire... »

Sanine ne pouvait positivement pas prononcer un mot de plus.

« Bien, dit Gemma. Si vous, en ami, vous me conseillez de renoncer à ma décision, c'est-à-dire de ne pas modifier ma première décision... j'y penserai. »

Sans s'en apercevoir, elle remettait dans la corbeille les cerises qui se trouvaient sur l'assiette.

« Maman, continua-t-elle, espère que je suivrai vos conseils... Pourquoi pas? il est possible que je les suive.

— Permettez, Fräulein Gemma, je voudrais savoir d'abord quelles raisons vous ont engagée...

— Je suivrai vos conseils, je vous obéirai, répéta Gemma, les sourcils froncés, les joues pâlissantes, et mordant sa lèvre inférieure. Vous avez tant fait pour moi que je suis forcée de faire ce que vous voudrez, forcée de me ranger à votre désir. Je dirai à maman... je réfléchirai. La voilà justement qui vient par ici. »

En effet, Frau Lénore apparut sur le seuil de la porte de la maison qui donnait dans le jardin. Dévorée d'impatience, elle ne pouvait tenir en place. D'après son calcul, Sanine devait avoir terminé depuis longtemps son entretien avec Gemma, bien que leur conversation n'eût pas duré plus d'un quart d'heure.

« Non, non, non, pour l'amour de Dieu! ne lui dites rien encore, dit Sanine précipitamment et presque avec effroi; attendez, je vous dirai... je vous écrirai...; jusque-là, ne prenez aucune résolution... attendez! »

Il pressa la main de Gemma, se leva du banc, et, à l'extrême surprise de Frau Lénore, il la croisa sans s'arrêter, se contentant de soulever son chapeau, balbutia quelques mots indistincts et disparut.

Frau Lénore s'approcha de sa fille.

« Gemma, dis-moi, je t'en prie... »

Celle-ci se leva brusquement, et, la prenant dans ses bras :

« Ma chère maman, pouvez-vous attendre un peu, un tout petit peu..., jusqu'à demain? Oui? et

jusqu'à demain ne pas me souffler mot de tout ceci?... Ah...! »

Tout à coup, sans qu'elle s'y attendît elle-même, un flot de larmes, légères comme des gouttes de rosée, jaillit de ses yeux. Frau Lénore en fut d'autant plus étonnée que le visage de la jeune fille, bien loin de sembler triste, rayonnait de joie.

« Qu'est-ce qui t'arrive? lui dit-elle. Toi qui ne pleures jamais, voilà que tout d'un coup...

— Ce n'est rien, maman, ce n'est rien. Attendez seulement. Il faut que nous attendions toutes deux. Ne me demandez rien jusqu'à demain, et, pendant que le soleil n'est pas encore couché, épluchons les cerises.

— Mais tu seras raisonnable?

— Oh! je suis très-raisonnable, fit Gemma en hochant la tête d'un air significatif. »

Elle se remit à faire de petits bouquets de cerises qu'elle élevait à la hauteur de sa figure rougissante. Elle n'essuya pas ses larmes..., elles se séchèrent toutes seules.

XXV

Sanine retourna chez lui presque au pas de course. Il sentait parfaitement qu'à moins de se trouver seul avec lui-même, il ne pourrait jamais débrouiller le chaos qui s'agitait en lui. En effet, à peine avait-il eu le temps d'entrer dans sa chambre, de s'asseoir

devant son bureau et de s'y accouder, le visage pressé dans ses deux mains, qu'il s'écria d'une voix sourde et douloureuse : « Je l'aime! je l'aime follement! » Et tout son être intérieur s'embrasa comme un charbon incandescent dont un souffle rapide disperse l'enveloppe de cendre morte.

Un seul instant s'écoula, et déjà il ne comprenait plus comment il avait pu rester assis près d'elle, près d'elle! et causer avec elle, et ne pas sentir qu'il adorait jusqu'à la frange de son vêtement, qu'il était prêt, comme disent les jeunes gens, « à mourir à ses pieds! » Cette dernière entrevue dans le jardin avait tout décidé. Désormais, en pensant à elle, il ne se la représentait plus avec ses boucles déroulées, sous la clarté sereine des étoiles; mais il la voyait, assise sur son banc, rejeter d'un geste rapide son chapeau en arrière et le regarder avec ses beaux yeux confiants... Cette image faisait courir dans ses veines le bouillonnement, la soif de la passion. Il se souvint de la rose qu'il avait conservée dans sa poche depuis l'avant-veille : il la saisit et la pressa contre ses lèvres avec une force si fiévreuse qu'il fit involontairement une légère grimace de douleur. Il songeait bien maintenant à raisonner et à réfléchir, à calculer et à prévoir! Se détachant du passé tout entier, il s'élançait à corps perdu vers l'avenir; du rivage triste et solitaire de sa vie de jeune homme, il plongeait dans ce torrent joyeux, écumant et impétueux, sans s'inquiéter de savoir où ce torrent l'emporterait, et s'il ne serait pas brisé contre quelque rocher! Ce n'étaient

plus les ondes paisibles de la romance d'Uhland, sur lesquelles il se berçait naguère... c'étaient des flots indomptés, irrésistibles, qui se précipitaient et bondissaient en avant, et l'emportaient avec eux !

Il prit une feuille de papier, et, sans ratures, presque d'un seul trait de plume, il écrivit :

« Chère Gemma,

« Vous savez quel conseil j'avais pris la responsabilité de vous donner ; vous savez ce que votre mère désire et ce qu'elle m'avait demandé ; mais ce que vous ne savez pas, ce que je dois vous dire maintenant, c'est que je vous aime, que je vous aime de toute la passion d'un cœur qui aime pour la première fois. Ce feu m'a embrasé tout d'un coup, mais avec une force telle que je ne trouve plus de paroles pour le dire ! Quand votre mère est venue me demander de vous parler, il couvait encore sous la cendre, sans quoi, en honnête homme, j'aurais refusé cette mission. L'aveu que je vous fais maintenant est aussi celui d'un honnête homme. Il faut que vous sachiez à qui vous avez affaire ; il ne doit pas exister de malentendu entre nous. Vous voyez que je ne peux vous donner aucun conseil. Je vous aime, je vous aime, et je n'ai que cela dans la tête et dans le cœur.

« Dm. Sanine. »

Après qu'il eut plié et cacheté ce billet, Sanine se disposa à sonner le garçon et à l'envoyer le porter...

Non, cela ne se pouvait pas!... Par l'intermédiaire d'Émile?... Mais aller le chercher à son magasin, parmi les autres commis, ce n'était pas possible non plus. D'ailleurs, la nuit était venue, et il aurait peut-être quitté le magasin. Tout en faisant ces réflexions, Sanine mit son chapeau et sortit; il tourna un coin, puis un autre, et, joie indicible! il aperçut Émile devant lui. Son sac sous le bras et un rouleau de papiers à la main, le jeune enthousiaste retournait chez lui d'un pas rapide.

« On a bien raison de dire que chaque amoureux a son étoile! » se dit Sanine. Et il appela Émile qui se retourna et lui sauta immédiatement au cou.

Sanine, sans lui laisser le temps de se réjouir, lui confia son billet et lui expliqua comment et à qui il fallait le remettre... Émile l'écoutait attentivement.

« Il faut que personne ne le voie? demanda-t-il en donnant à son visage une expression mystérieuse et significative, comme pour dire : Nous comprenons la chose!

— Oui, mon cher ami, répondit Sanine un peu confus, en lui donnant une petite tape d'amitié sur la joue... Et s'il y a une réponse... vous me l'apporterez, n'est-ce pas? Je reste chez moi.

— Ne vous inquiétez pas de cela, » murmura Émile d'un air joyeux en partant au pas de course; et, tout en courant, il lui fit encore un signe de tête.

Sanine revint chez lui, et, sans allumer de lumière, il se jeta sur le divan, croisa les mains derrière la

tête, et s'abandonna à ces impressions de l'amour nouvellement révélé, impressions qu'il est inutile de décrire : celui qui les a ressenties en connaît les angoisses et la douceur; celui qui ne les a pas éprouvées n'y comprendrait rien.

La porte s'ouvrit, et la tête d'Émile apparut...

« Je l'apporte, dit-il tout bas; la voilà, la réponse! »

Il montrait et agitait au-dessus de sa tête un petit papier plié.

Sanine bondit du divan et le lui arracha de la main. La passion parlait trop haut en lui; il ne songeait ni à la discrétion ni aux convenances, pas même devant cet enfant, son frère à elle. Il aurait voulu se contraindre, avoir honte d'agir ainsi devant lui; mais il ne le pouvait pas.

Il s'approcha de la fenêtre, et, à la lueur d'un réverbère qui était dans la rue devant la maison, il lut les lignes suivantes :

« Je vous prie, je vous supplie *de ne pas venir chez nous, de ne pas vous montrer pendant toute la journée de demain.* Il le faut, il le faut absolument, et alors tout se décidera. Je sais que vous ne refuserez pas, parce que...

« GEMMA. »

. .

Sanine lut deux fois cette lettre. Combien son écriture lui parut jolie et touchante! Il réfléchit un peu et se tourna vers Émile, qui, pour prouver qu'il

était un jeune homme réservé, se tenait la face tournée contre le mur, qu'il égratignait avec ses ongles, et l'appela tout haut.

Émile courut sur-le-champ à Sanine : « Que voulez-vous?

— Écoutez, mon cher ami...

— Monsieur Dimitri, interrompit Émile d'une voix plaintive, pourquoi ne me dites-vous pas *toi?* »

Sanine se mit à rire.

« Eh bien ! soit. Écoute, mon cher ami... (Émile fit un petit saut de joie); écoute, *là-bas*, tu comprends, tu diras *là-bas* que tout sera scrupuleusement accompli. (Émile pinça les lèvres et hocha la tête d'un petit air grave.) Et toi... que fais-tu demain?

— Moi, ce que je fais? Que désirez-vous que je fasse?

— Si tu peux, viens demain matin de bonne heure, et nous nous promènerons dans les environs de Francfort jusqu'au soir. Veux-tu? »

Émile fit un nouveau bond.

« Si je veux! Qu'y a-t-il de plus agréable au monde? Me promener avec vous, mais c'est charmant! Je viendrai certainement.

— Et si on ne te le permet pas?

— On me le permettra.

— Écoute..., ne dis pas *là-bas* que je t'ai prié de venir pour toute la journée.

— Pourquoi le dire? Je m'en irai sans permission. Grand malheur! »

Émile embrassa Sanine de toutes ses forces et s'en alla en courant.

Sanine se promena longtemps par la chambre et se coucha tard. Il s'abandonnait à ces impressions pénibles et douces, à cette anxiété joyeuse qui précède une ère nouvelle. En outre, Sanine était très-satisfait de son idée d'inviter Émile à passer avec lui la journée du lendemain ; il ressemblait à sa sœur. « Émile me fera songer à Gemma, » se dit-il.

Mais ce qui l'étonnait le plus, c'était de penser que la veille il n'était pas le même que ce jour-là ! Il lui semblait avoir aimé Gemma de toute éternité, et l'avoir aimée précisément comme il l'aimait aujourd'hui.

XXVI

Le lendemain, à huit heures du matin, Émile, tenant Tartaglia en laisse, se rendit chez Sanine. S'il eût été de pure race allemande, il n'eût pas été plus exact. A la maison, il avait bâti une histoire ; il avait dit qu'il irait se promener avec Sanine jusqu'à l'heure du déjeuner, et qu'ensuite il se présenterait au magasin.

Pendant que Sanine s'habillait, Émile essaya, non sans hésiter beaucoup, d'amener la conversation sur Gemma et sur sa rupture avec M. Klüber ; mais Sanine, pour toute réponse, garda un silence austère, et Émile, voulant montrer qu'il comprenait pour-

quoi on ne devait pas même effleurer ce grave sujet, n'y fit plus la moindre allusion ; il se borna à prendre de temps en temps un air concentré et même sévère.

Après avoir pris le café, les deux amis se dirigèrent, — à pied, naturellement, — vers Hausen, petit village peu éloigné de Francfort et entouré de forêts. Toute la chaîne du Taunus se déroulait de là comme si elle eût été à portée de la main. Le temps était superbe : le soleil brillait et répandait sa chaleur, mais sans brûler ; un vent frais bruissait allègrement dans le vert feuillage; les ombres de quelques nuages qui planaient haut dans le ciel couraient sur le sol en petites taches arrondies, avec un mouvement uniforme et rapide.

Les jeunes gens furent bientôt hors de la ville, et marchèrent d'un pas fier et joyeux sur la route soigneusement balayée

Entrés dans la forêt, ils y firent mille détours; puis ils déjeunèrent solidement dans une auberge de village. Ils gravirent ensuite la montagne en admirant le paysage; ils firent rouler des pierres sur la pente, et battirent des mains en les voyant bondir comme des lapins, avec des sauts étranges et comiques, jusqu'à ce qu'un passant, invisible pour eux sur la route d'en bas, leur adressât des injures d'une voix forte et sonore. Ils s'étendirent sur une mousse courte et sèche, d'un jaune violacé; ils burent de la bière dans une autre auberge, puis ils coururent et sautèrent à qui mieux mieux. Ils découvrirent un

écho et lui firent la conversation; ils chantèrent, crièrent, luttèrent, rompirent des branches d'arbres, ornèrent leurs chapeaux de guirlandes de fougère, et finirent même par danser.

Tartaglia prenait part à tous ces divertissements, autant qu'il était en son pouvoir et en son intelligence. Il ne jeta pas de pierres, à la vérité, mais il se précipitait en faisant la culbute après celles que jetaient les jeunes gens; il hurla pendant que ceux-ci chantaient, et même il but de la bière, quoique avec une répugnance visible. Cette dernière science lui avait été inculquée par un étudiant auquel il avait appartenu jadis. Au reste, il n'obéissait guère à Émile: — ce n'était plus son maître Pantaleone; – et quand le jeune garçon lui disait de « parler » ou « d'éternuer », il se contentait de remuer la queue et de tordre sa langue en cornet.

Les jeunes gens causèrent aussi entre eux. Au commencement de la promenade, Sanine, en sa qualité d'aîné, et par conséquent plus apte à raisonner, avait commencé un discours sur le *fatum*, sur la destinée de l'homme et ce qui la constitue; mais la conversation prit bientôt un tour moins sérieux. Émile se mit à questionner son ami et protecteur sur les destinées de la Russie; il lui demanda comment on se battait en duel dans ce pays-là, si les femmes étaient jolies, combien il faudrait de temps pour apprendre la langue russe, quelles impressions il avait ressenties quand l'officier l'avait visé. A son tour, Sanine questionna Émile sur son père, sa mère, sur les

affaires de sa famille, se gardant toujours bien de prononcer le nom de Gemma et ne pensant qu'à elle. A proprement parler, ce n'était pas à elle qu'il pensait, mais au lendemain, à ce lendemain mystérieux qui devait lui apporter un bonheur indicible, inouï! Il lui semblait voir flotter doucement devant son regard un rideau fin et léger, et derrière ce rideau il sentait la présence d'un jeune visage immobile, visage divin, aux lèvres tendrement souriantes, aux paupières sévèrement baissées, — sévérité feinte. Ce visage n'était pas celui de Gemma, c'était celui du bonheur même! Mais enfin son heure est venue; le rideau s'écarte, les lèvres s'entr'ouvrent, les paupières se relèvent; sa divinité l'a aperçu, et voici l'éblouissement et la clarté semblable à celle du soleil, et la félicité et l'ivresse sans bornes et sans fin! Il pensait à ce lendemain, et son âme expirait de joie, au milieu de l'angoisse croissante de l'attente.

Cette attente, cette impatience ne lui étaient en rien pénibles : elles accompagnaient tous ses mouvements, mais sans le gêner; elles ne l'empêchèrent pas de dîner parfaitement avec Émile dans une troisième auberge. De temps en temps, seulement, comme un éclair rapide, cette idée traversait son esprit : si quelqu'un le savait!!! Cela ne l'empêcha pas non plus de jouer au cheval fondu avec Émile après le dîner. La partie avait lieu sur une verte pelouse... Et quel fut l'étonnement, quelle fut la confusion de Sanine, lorsque, averti par les aboiements furieux de Tartaglia, au moment où, les

jambes gracieusement écartées, il passait comme un oiseau par-dessus le dos d'Émile plié en deux, il vit soudain devant lui, au bout de la pelouse, deux officiers qu'il reconnut pour son ennemi de la veille, M. von Dönhof, et son témoin, M. von Richter! Ils s'étaient mis chacun un petit carreau de verre dans l'œil et le regardaient en souriant...

Sanine, retombé sur ses pieds, se hâta de remettre son paletot qu'il avait ôté, dit vivement deux mots à Émile, qui passa bien vite sa veste, et ils s'éloignèrent rapidement.

Ils revinrent à Francfort sur le tard.

« On me grondera, dit Émile en prenant congé de Sanine; mais cela m'est égal... J'ai passé une si bonne, si bonne journée! »

En rentrant à l'hôtel, Sanine y trouva un billet de Gemma. Elle lui assignait un rendez-vous pour le lendemain, à sept heures du matin, dans un des jardins publics qui entourent Francfort de tous côtés.

Combien son cœur bondit! combien il s'applaudit de lui avoir obéi sans hésitation! Eh! grand Dieu! que lui promettait ce jour du lendemain, inouï, unique, impossible, inimaginable; ou plutôt que ne lui promettait-il pas?

Il dévorait des yeux le billet de Gemma. La longue boucle recourbée du G, la première lettre de son nom, au bas de la page, lui rappelait les jolis doigts, la main de la jeune fille... Il se dit que jamais encore il n'avait approché cette main de ses lèvres...

« Quoi qu'on en dise pensa-t-il, les Italiennes sont chastes et sévères... ; mais Gemma, c'est bien autre chose ! C'est une impératrice..., une déesse..., un marbre pur et virginal...

— Mais un jour viendra... et ce jour est proche... »

Cette nuit-là, il n'y eut pas dans tout Francfort un homme plus heureux que lui Il dormit, mais il eût pu dire, comme le poëte :

Je dors..., mais mon cœur veille...

Son cœur battait aussi légèrement que les ailes d'un papillon posé sur une fleur et baigné de soleil.

XXVII

Sanine fut debout à cinq heures du matin ; à six heures il était habillé, à six heures et demie il se promenait dans le jardin public, en face du petit pavillon dont Gemma lui parlait dans son billet.

La matinée était calme, tiède et humide. Par moments on aurait juré qu'il pleuvait; mais, en étendant la main, on s'apercevait de son erreur, et ce n'était qu'en regardant ses vêtements qu'on pouvait constater l'existence de fines gouttes, semblables à de menues perles de verre : encore cette humidité ne dura-t-elle pas longtemps. Du reste, pas plus de vent que s'il n'y en avait jamais eu au monde. Les

sons semblaient s'étendre dans tous les sens à la fois; une légère vapeur blanche flottait dans le lointain, et l'air était imprégné du parfum des résédas et des fleurs de l'acacia blanc.

Dans les rues, les boutiques n'étaient pas encore ouvertes; il y avait pourtant déjà des passants, et par intervalles on entendait le roulement d'une voiture isolée... Dans le parc, pas un seul promeneur; un jardinier ratissait nonchalamment un sentier, et une vieille décrépite traversait l'allée en boitant. Sanine ne pouvait pas un seul instant prendre cette affreuse vieille pour Gemma; pourtant le cœur lui battit, et il suivit attentivement des yeux cette forme noire qui s'éloignait.

Sept heures sonnèrent à l'horloge de la tour.

Sanine s'arrêta. « Si elle allait ne pas venir! » Il en eut comme un frisson. Le même frisson le reprit un instant après, mais cette fois pour une autre cause... Sanine entendait derrière lui un pas léger et le frôlement d'une robe... Il se retourna : c'était elle.

Gemma le suivait dans l'étroit sentier. Elle avait une mantille grise et un petit chapeau de couleur sombre. Elle regarda Sanine, détourna la tête et le dépassa rapidement.

« Gemma! » dit-il d'une voix à peine sensible.

Elle fit un imperceptible signe de tête et continua d'aller en avant. Il la suivit.

Il respirait par soubresauts, ses jambes lui refusaient leur service.

Gemma dépassa le pavillon, tourna à droite, longea un petit bassin dont un moineau qui se baignait faisait rejaillir l'eau peu profonde, et se laissa tomber sur un banc, derrière un massif de lilas. L'endroit était commode et à l'abri des regards. Sanine s'assit auprès d'elle.

Une minute s'écoula, et ni lui ni elle ne prononcèrent un seul mot. Elle ne le regardait pas, et lui, il regardait non son visage, mais ses deux mains jointes, qui tenaient une petite ombrelle. A quoi bon parler? quelles paroles auraient été aussi éloquentes que leur seule présence en ce lieu, ensemble, à une heure si matinale et si près l'un de l'autre?

« Vous ne m'en voulez pas? » dit enfin Sanine.

Il aurait difficilement pu dire quelque chose de plus maladroit... Il le sentait lui-même... mais au moins le silence était rompu.

« Moi? répondit-elle; non... De quoi vous en voudrais-je....

— Et vous me croyez? continua-t-il?

— Ce que vous m'avez écrit?

— Oui. »

Gemma baissa la tête et ne répondit pas. Sa petite ombrelle lui échappa des doigts; elle la rattrapa vivement, sans la laisser arriver à terre.

« Ah! croyez-moi, croyez à ce que je vous ai écrit! » s'écria Sanine.

Toute sa timidité avait disparu; il parlait avec chaleur.

« S'il y a au monde une vérité vraie, sacrée, au-

dessus de tout soupçon, c'est que je vous aime, Gemma, c'est que je vous aime passionnément. »

Elle lui jeta un regard furtif, et faillit encore une fois laisser tomber son ombrelle.

« Croyez-moi, ayez foi en moi, répétait-il en suppliant et les mains tendues vers elle sans oser la toucher; que voulez-vous que je fasse pour vous convaincre? »

Elle le regarda de nouveau.

« Dites-moi, *monsieur Dimitri*, dit-elle enfin, avant-hier, quand vous êtes venu m'exhorter, vous ne saviez pas encore évidemment..., vous ne sentiez pas...

— Je sentais, interrompit Sanine, mais je ne savais pas. Je vous aimais depuis le moment où je vous ai vue pour la première fois, mais je n'ai pas compris tout de suite ce que vous étiez pour moi! Et puis, je savais que vous étiez fiancée... Quant à la mission que votre mère m'avait confiée, d'abord, comment m'y refuser? Et puis, j'ai rempli cette mission de telle sorte que vous avez pu deviner... »

Des pas pesants se firent entendre. Un homme assez robuste, portant un sac de voyage en bandoulière, un étranger évidemment, déboucha de derrière les lilas, et, avec le sans-gêne d'un voyageur de passage, jeta un regard d'aplomb sur le couple, toussa bruyamment et poursuivit son chemin.

« Votre mère, reprit Sanine dès que le bruit des pas eut cessé, m'avait dit que votre refus causerait du scandale (Gemma fronça légèrement le sourcil),

que j'avais en partie fourni prétexte à des jugements défavorables, et que par conséquent j'étais, jusqu'à un certain point, obligé de vous exhorter à ne pas repousser votre prétendu, M. Klüber...

— *Monsieur Dimitri,* dit Gemma en passant lentement sa main sur ses cheveux du côté de Sanine, je vous en prie, n'appelez pas M. Klüber mon prétendu... Je ne serai jamais sa femme, je l'ai refusé.

— Vous l'avez refusé? Quand?

— Hier.

— Le lui avez-vous dit à lui-même?

— A lui-même, chez nous... Il était revenu.

— Gemma, alors vous m'aimez? »

Elle se tourna vers lui.

« Sans cela, serais-je ici? » murmura-t-elle; et ses deux mains ouvertes retombèrent sur le banc.

Sanine saisit ses deux mains inertes et les pressa sur ses yeux, sur ses lèvres... Le voile qu'il avait vu la veille dans ses rêveries se soulevait! c'était là le bonheur, c'était là sa face resplendissante! Il releva la tête et regarda Gemma dans les yeux, hardiment. Elle le regarda aussi, un peu de haut en bas. Ses yeux demi-fermés brillaient à peine, légèrement baignés de larmes de joie. Elle ne souriait pas..., elle riait d'un rire muet et énervé.

Il voulut l'attirer sur sa poitrine, mais elle se dégagea, sans interrompre son rire muet, en secouant la tête d'un geste négatif. « Attends, » semblaient dire ses yeux ravis.

« O Gemma! s'écria Sanine, pouvais-je penser que

tu... (son cœur vibra comme la corde d'une harpe quand ses lèvres prononcèrent ce « tu » pour la première fois) que tu m'aimerais?

— Je ne m'y attendais pas moi-même, dit Gemma à voix basse.

— Pouvais-je penser, continua Sanine, pouvais-je penser, en arrivant à Francfort, où je ne comptais rester que quelques heures, que j'y trouverais le bonheur de toute ma vie?

— De toute ta vie? vrai?

— De toute ma vie, jusqu'au dernier jour! » s'écria Sanine avec un nouvel élan.

A deux pas de leur banc, le bruit de la pelle du jardinier se fit entendre tout à coup.

« Rentrons à la maison, murmura Gemma; rentrons ensemble. Veux-tu? »

Si elle lui eût dit en ce moment-là : « Jette-toi à la mer, *veux-tu?* » il se serait lancé la tête la première dans l'abîme avant qu'elle eût achevé le dernier mot.

Ils sortirent ensemble du jardin et se dirigèrent vers la maison, en passant non par les rues de la ville, mais par les faubourgs.

XXVIII

Sanine marchait tantôt à côté de Gemma, tantôt un peu en arrière, la regardant toujours sans cesser

de sourire. Gemma semblait à la fois se hâter et se retenir. A vrai dire, tous les deux, lui tout pâle, elle toute rose d'émotion, marchaient comme dans un brouillard. Cet échange de leurs âmes, qu'ils avaient fait un instant auparavant, produisait sur eux une impression si nouvelle et si forte, qu'elle en était presque pénible; tout avait si brusquement changé de face dans leurs deux existences, qu'ils ne pouvaient retrouver l'équilibre : ils ne sentaient qu'une chose, c'est qu'ils étaient enveloppés par un tourbillon semblable à cet autre tourbillon nocturne qui les avait presque jetés dans les bras l'un de l'autre. Sanine, tout en la suivant, sentait qu'il regardait Gemma avec d'autres yeux; en un moment, il remarqua dans la démarche et les mouvements de Gemma plusieurs particularités jusqu'alors inaperçues. Combien toutes ces petites choses lui paraissaient adorables et charmantes! Et elle, de son côté, sentait que Sanine la regardait ainsi.

Ils aimaient tous les deux pour la première fois : toutes les merveilles du premier amour s'accomplissaient en eux. Un premier amour ressemble à une révolution. L'ordre régulier et monotone de la vie est rompu et détruit en un moment; la jeunesse monte sur la barricade, fait flotter dans les airs son étendard resplendissant, et, quoi que lui réserve l'avenir, la mort ou une vie nouvelle, elle jette à tout et à tous son appel passionné.

« Tiens, on dirait que c'est Pantaleone, » dit Sanine en montrant du doigt une figure encapuchonnée

qui se glissa rapidement dans une ruelle, comme pour éviter d'être remarquée.

Dans l'excès de son bonheur, Sanine éprouvait le besoin de parler à Gemma, non pas de son amour, car c'était chose conclue, consacrée, mais de choses indifférentes.

« Oui, c'est Pantaleone, répondit Gemma, d'un ton gai et heureux. Il est probablement sorti pour me guetter; hier, toute la journée, il a suivi tous mes pas... Il se doute de quelque chose.

— Il se doute de quelque chose! » répéta Sanine avec ravissement. Du reste, il aurait répété avec le même ravissement toute autre parole de Gemma

Puis il la pria de lui raconter en détail tout ce qui s'était passé la veille.

Elle commença aussitôt, à la hâte, un récit un peu embrouillé, entremêlé de sourires et de petits soupirs, pendant que ses yeux limpides échangeaient avec Sanine des regards furtifs et radieux. Elle lui raconta comment sa mère, après un entretien de trois heures, avait voulu obtenir d'elle quelque chose de positif; comment elle s'était enfin séparée de Frau Lénore avec la promesse de lui faire connaître sa décision avant la fin du jour; combien elle avait eu de peine à obtenir ce délai; comment Klüber, d'une façon tout à fait inattendue, était arrivé plus plein de morgue et plus empesé que jamais; comment il avait exprimé son mécontentement contre cet étranger inconnu dont la conduite était impardonnable, digne

d'un enfant et même profondément blessante (ainsi s'exprimait-il) pour lui, Klüber.

« Il faisait allusion à *ton* duel, remarqua Gemma, et il exigeait qu'on te fermât sur-le-champ la porte de la maison : « car, disait-il (et ici Gemma contrefit « quelque peu la voix et les manières du négo- « ciant), cela jette une ombre sur mon honneur, « comme si je n'étais pas capable aussi bien qu'un « autre de défendre ma fiancée, si je le trouvais « nécessaire ou seulement utile! Tout Francfort « saura demain qu'un étranger s'est battu avec « un officier pour ma fiancée. Comment cela peut- « il s'interpréter? Cela souille mon honneur! » Maman était de son avis, imagine-toi! Mais moi, je lui déclarai brusquement qu'il avait tort d'avoir des inquiétudes pour son honneur et sa personne, et de s'offenser de ce qu'on dirait sur sa fiancée, attendu que je n'étais plus sa fiancée et ne serais jamais sa femme! A dire vrai, je voulais d'abord causer avec vous... avec toi, avant de le refuser définitivement; mais il est venu... et je n'ai pas pu me retenir. Maman a poussé des cris d'effroi; moi, je suis allée dans l'autre pièce prendre son anneau (tu n'as pas remarqué que depuis deux jours je l'avais ôté?) et je le lui ai rendu. Il s'est terriblement offensé; mais comme il est aussi terriblement pétri d'amour-propre et de présomption, il est parti sans longs discours. Naturellement, j'ai eu à supporter beaucoup de reproches de maman; je souffrais bien de la voir si affligée, et je me disais que j'avais été trop vite;

mais j'avais ta lettre, et du reste je savais déjà auparavant...

— Que je t'aime?

— Oui, que tu m'aimais déjà! »

Ainsi parlait Gemma, confuse et souriante, baissant la voix, ou même se taisant tout à fait quand quelqu'un passait près d'eux. Sanine écoutait avec extase et admirait le son de sa voix, comme la veille il avait admiré son écriture.

« Maman est bien affligée, reprit Gemma (et les paroles se pressaient sur ses lèvres); elle ne veut pas comprendre que M. Klüber m'était odieux; que je l'avais accepté non pas parce que je l'aimais, mais à cause de ses supplications à elle... Elle vous... elle te soupçonne ou plutôt, pour ne pas mentir, elle est persuadée que je t'aimais; et cela la contrarie d'autant plus qu'avant-hier encore aucune idée de ce genre ne lui était entrée dans la tête, et que c'était justement toi qu'elle avait chargé de me faire des remontrances... C'était une singulière commission, n'est-ce pas? Maintenant, elle te... elle vous traite d'homme rusé et malicieux; elle dit que vous avez trompé sa confiance, et me prédit que vous tromperez la mienne...

— Mais, Gemma, s'écria-t-il, est-ce que tu ne lui as pas dit...

— Je ne lui ai rien dit. Avais-je le droit de parler avant de vous avoir vu? »

Sanine frappa ses mains l'une contre l'autre.

« Gemma, j'espère au moins que maintenant tu vas lui dire tout et me conduire vers elle... Je veux lui prouver que je ne suis pas un trompeur ! »

Pendant qu'il disait ces mots, sa poitrine se gonflait, débordante de sentiments nobles et généreux.

Gemma le regarda de tous ses yeux.

« Vous voulez vraiment venir avec moi chez ma mère, chez ma mère, qui prétend que... que tout ce qui serait bien... est impossible entre nous et ne pourrait jamais se réaliser ? »

Il y avait un mot que Gemma ne pouvait se décider à dire, bien qu'il lui brûlât les lèvres. Sanine n'en fut que plus empressé à le prononcer.

« Je veux me marier avec toi, Gemma ; je veux être ton mari. Je ne connais pas au monde un plus grand bonheur que celui-là. »

Il ne voyait plus de bornes à son amour, aux nobles élans de son âme, à l'énergie de ses résolutions.

En entendant ces paroles, Gemma, qui avait un instant ralenti sa marche, l'accéléra encore davantage... On eût dit qu'elle essayait de fuir ce bonheur, trop grand et trop inattendu.

Mais tout à coup les jambes lui manquèrent : M. Klüber, orné d'un chapeau et d'un paletot tout battant neufs, roide comme un pieu et frisé comme un caniche, venait d'apparaître au détour d'une ruelle, à cinq ou six pas de là. Il reconnut Gemma, il reconnut Sanine. Renâclant pour ainsi dire inté-

rieurement et redressant sa taille flexible, il s'avança à leur rencontre en se dandinant d'un air crâne.

Sanine hésita une seconde, mais il jeta un regard sur le visage de M. Klüber, qui affectait un air d'étonnement dédaigneux et même de pitié; il regarda cette figure rougeaude et vulgaire : un flot de colère lui monta au cœur, et il fit un pas en avant.

Gemma lui saisit vivement la main. Calme et résolue, elle se mit à son bras en regardant fixement au visage son ancien fiancé. Les yeux de celui-ci clignotèrent indécis, ses traits se contractèrent. Il se rangea de côté en marmottant entre ses dents : « C'est ainsi que finit toujours la chanson! » (*Das alte Ende vom Liede!*) et s'éloigna du même pas prétentieux et sautillant.

« Qu'a-t-il dit, le sot? » demanda Sanine. Il voulait courir après Klüber, mais Gemma le retint et continua sa marche sans retirer la main qu'elle avait passée sous son bras.

La confiserie Roselli se montra devant eux. Gemma s'arrêta une dernière fois.

« Dimitri, monsieur Dimitri, dit-elle, nous ne sommes pas encore entrés, nous n'avons pas encore vu maman... Si vous voulez encore réfléchir, si... Vous êtes encore libre, Dimitri. »

Pour toute réponse, Sanine pressa fortement le bras de Gemma contre sa poitrine, et l'entraîna en avant.

« Maman, dit-elle en entrant avec Sanine dans

la pièce où se tenait Frau Lenore, je t'amène le vrai fiancé! »

XXIX

Si Gemma eût annoncé qu'elle avait amené le choléra ou la mort en personne, Frau Lénore, il faut le croire, n'eût pas accueilli cette nouvelle avec un plus grand désespoir. Elle s'assit immédiatement dans un coin, le visage tourné du côté du mur, et fondit en larmes, criant presque, exactement comme une paysanne russe sur le cercueil de son fils ou de son mari. Au premier moment, Gemma fut si troublée qu'elle n'osa approcher de sa mère, et resta immobile au milieu de la pièce, comme une statue. Sanine, tout bouleversé, était sur le point de pleurer aussi. Cette douleur inconsolable dura une heure, une heure entière! Pantaleone jugea plus prudent de fermer la porte extérieure de la confiserie, de peur que quelqu'un n'entrât; heureusement l'heure était encore très-matinale. Le vieillard était méfiant, et, dans tous les cas, peu satisfait de la précipitation avec laquelle Sanine et Gemma avaient agi; du reste, il ne prit point sur lui de les blâmer, et se sentait disposé à leur prêter aide et protection en cas de besoin : il détestait si cordialement Klüber! Émile se regardait comme l'intermédiaire entre sa sœur et son ami; peu s'en fallait qu'il ne s'enorgueillît en voyant que tout avait si bien réussi! Incapable de com-

prendre pourquoi sa maman se désolait, il était fort tenté de décider, dans son for intérieur, que toutes les femmes, même les meilleures, manquent, au fond, de bon sens. Sanine fut de tous le plus éprouvé. Dès qu'il s'approchait d'elle, Frau Lénore poussait des cris de paon et agitait les bras pour l'écarter. Il essaya vainement à plusieurs reprises de dire à haute voix, tout en se tenant à une distance respectueuse : « Je vous demande la main de votre fille ! » Frau Lénore ne pouvait se consoler spécialement « d'avoir été assez aveugle pour ne rien voir ».

« Si mon Giovanni Battista vivait encore, disait-elle à travers ses larmes, rien de tout cela ne serait arrivé !

— Mon Dieu ! se disait Sanine, qu'est-ce que tout cela ? C'est absurde, à la fin ! »

Il n'osait regarder Gemma, qui, de son côté, ne pouvait se décider à lever les yeux sur lui. Elle se contentait de caresser patiemment sa mère, qui avait commencé par la repousser aussi...

Enfin peu à peu l'orage s'apaisa. Frau Lénore cessa de pleurer, permit à Gemma de la retirer du coin où elle s'était réfugiée, de l'installer dans un fauteuil près de la fenêtre et de lui faire boire de l'eau avec de la fleur d'oranger ; elle permit à Sanine, non de s'approcher, — oh ! non, — mais au moins de rester dans l'appartement (précédemment elle ne cessait d'exiger qu'il s'en allât), et ne l'interrompit plus quand il parlait. Sanine profita immédiatement de

ces symptômes d'apaisement, et déploya une éloquence surprenante : il n'eût pas su exprimer ses intentions et ses sentiments à Gemma elle-même avec une chaleur plus convaincante. Ses sentiments étaient les plus sincères, ses intentions les plus pures, comme celles d'Almaviva dans *le Barbier de Séville.* Il ne déguisa pas plus à Frau Lénore qu'à lui-même le côté désavantageux de ces intentions; mais ces désavantages, ajouta-t-il, n'existaient qu'en apparence... Il était étranger, on le connaissait depuis peu de temps, on ne savait rien de positif au sujet de sa personne ni de ses ressources : tout cela était vrai; mais il était prêt à fournir toutes les preuves nécessaires pour établir qu'il était de bonne famille et possesseur de quelque fortune; il se procurerait à cet effet les attestations les plus probantes de la part de ses compatriotes. Il espérait que Gemma serait heureuse avec lui, et il s'efforcerait d'adoucir pour elle le chagrin d'être séparée de sa famille.

L'idée de la séparation, le mot « séparation » seul, faillit gâter toute l'affaire. Frau Lénore manifesta une extrême agitation. Sanine se hâta d'ajouter que cette séparation ne serait que temporaire, et qu'enfin, peut-être, elle n'aurait pas lieu du tout.

L'éloquence de Sanine ne fut pas perdue. Frau Lénore commença à le regarder d'un air de tristesse et d'amertume, mais non plus avec la répulsion et la colère précédentes; puis elle lui permit de s'approcher et de s'asseoir auprès d'elle (Gemma était assise de l'autre côté); puis elle se mit à lui faire des

reproches, non-seulement par ses regards, mais en paroles, ce qui prouvait que son cœur se laissait quelque peu fléchir. Elle commença par se plaindre, mais ses plaintes se calmèrent et s'adoucirent graduellement; elles firent place à des questions adressées tantôt à sa fille, tantôt à Sanine; puis elle lui permit de prendre sa main, qu'elle ne retira pas sur-le-champ...; puis elle recommença à pleurer, mais ces larmes étaient bien différentes des premières...; puis elle sourit tristement et regretta l'absence de Giovanni Battista, mais dans un tout autre sentiment qu'auparavant... Un instant encore, et les deux coupables, Sanine et Gemma, étaient à genoux devant elle, et elle leur posait tour à tour les mains sur la tête; un autre instant, et ils l'embrassaient à l'envi; et Émile, le visage rayonnant d'enthousiasme, accourait dans la chambre et se jetait au milieu de ce groupe étroitement serré.

Pantaleone lança un coup d'œil sur cette scène, sourit et se renfrogna d'un seul mouvement, et, traversant le magasin, alla ouvrir la porte extérieure.

XXX

Le passage du désespoir à la tristesse et de la tristesse à une douce résignation n'avait pas été très-long chez Frau Lénore; mais cette douce résignation elle-même ne tarda pas à se transformer en une joie

secrète, qu'elle chercha néanmoins à dissimuler et à contenir pour sauver les apparences. Dès le premier jour, Sanine avait été sympathique à Frau Lénore : une fois accoutumée à l'idée de l'avoir pour gendre, elle n'y trouva rien de particulièrement désagréable, bien qu'elle considérât comme un devoir de conserver à son visage une expression offensée... ou plutôt soucieuse. Avec cela, tout ce qui s'était passé pendant ces derniers jours avait été si extraordinaire!... Que de choses coup sur coup! En sa qualité de femme pratique et de mère, Frau Lénore crut de son devoir de soumettre Sanine à divers interrogatoires, et Sanine, qui le matin, en allant à son rendez-vous avec Gemma, n'avait pas la moindre idée de l'épouser (à dire vrai, il ne pensait à rien alors et se laissait entraîner par sa passion); Sanine entra résolûment dans son rôle de fiancé : il répondit à toutes les questions de bonne grâce et d'une manière ponctuelle et détaillée. Ayant appris à n'en pas douter qu'il était de bonne noblesse héréditaire, et même quelque peu étonnée qu'il ne fût pas prince, Frau Lénore prit un air sérieux et « le prévint d'avance » qu'elle serait avec lui d'une franchise brutale, parce que le devoir sacré d'une mère l'y contraignait! A quoi Sanine répondit qu'il ne lui demandait que cela, et qu'il la suppliait instamment de ne pas l'épargner.

Alors Frau Lénore lui fit observer que M. Klüber (en prononçant ce nom, elle soupira légèrement, pinça les lèvres et hésita un peu), M. Klüber, l'*ancien*

fiancé de Gemma, était déjà possesseur de huit mille florins de rente ; que cette somme s'accroîtrait rapidement d'année en année... Et lui, M. Sanine, quels étaient ses revenus?

« Huit mille florins... répéta lentement Sanine, en monnaie russe, cela fait à peu près quinze mille roubles en assignats... Mes revenus sont beaucoup moindres. Je possède un petit domaine dans le gouvernement de Toula... Sous une bonne administration, il peut donner, il doit donner cinq ou six mille roubles... Et si j'entre au service de l'État, je puis facilement obtenir des appointements de deux mille roubles.

— Au service de la Russie? s'écria Frau Lénore. Il faudrait me séparer de Gemma!

— Je pourrais entrer dans la diplomatie, reprit Sanine; j'ai quelques bonnes relations... Alors, on a des emplois à l'étranger. Mais voici encore ce qu'on pourrait faire, et c'est ce qu'il y aurait de mieux : il faut vendre ma terre et employer le capital que produira cette vente à quelque entreprise de bon rapport, par exemple à l'agrandissement de votre confiserie. »

Sanine sentait bien qu'il disait une absurdité, mais il était possédé d'une audace incompréhensible! Il regardait Gemma, qui, depuis le commencement de cet entretien pratique, se levait à tout propos, faisait quelques pas dans l'appartement, puis se rasseyait. Il la regardait et ne connaissait plus d'obstacles; il était prêt à tout arranger à la minute, de la

façon la plus accommodante, pourvu qu'elle n'éprouvât pas d'inquiétude.

« M. Klüber avait aussi l'intention de me donner une petite somme pour réparer la confiserie, dit Frau Lénore après une légère hésitation.

— Ma mère, pour l'amour de Dieu! ma mère! s'écria Gemma en italien.

— Il faut parler de ces choses-là d'avance, ma fille, lui répondit Frau Lénore dans la même langue. »

Elle reprit son entretien avec Sanine, et lui demanda quelles sont, en Russie, les lois relatives au mariage; s'il n'y avait rien qui s'opposât à son union avec une catholique, comme en Prusse? (dans ce temps-là, en 1840, toute l'Allemagne se rappelait encore la querelle du gouvernement prussien avec l'archevêque de Cologne, au sujet des mariages mixtes). Quand Frau Lénore apprit que sa fille acquerrait la noblesse elle-même par son mariage avec un noble russe, elle exprima quelque satisfaction.

« Mais il faut d'abord, dit-elle, que vous alliez en Russie?

— Pourquoi?

— Pourquoi?... pour obtenir la permission de votre empereur. »

Sanine lui expliqua que c'était complétement inutile..., mais qu'il serait peut-être obligé d'aller en effet, pour un temps très-court, en Russie avant le

mariage (pendant qu'il disait ces mots, son cœur se serra douloureusement, et Gemma, qui le regardait, comprit son angoisse; elle rougit et devint pensive), et qu'il profiterait de ce séjour dans sa patrie pour vendre sa terre. En tout cas, il rapporterait l'argent nécessaire.

« Alors, je vous aurais prié de me rapporter une jolie fourrure d'astrakhan pour me faire une mantille, dit Frau Lénore; on dit que là-bas ces fourrures sont étonnamment jolies et à bon marché.

— Certainement, je vous en rapporterai une avec le plus grand plaisir, et à Gemma aussi! s'écria Sanine.

— Et à moi un bonnet de maroquin brodé en argent, dit Émile en passant la tête par la porte de la pièce voisine.

— Bien, je t'en apporterai un... et des pantoufles pour Pantaleone.

— Mais à quoi bon cela? pourquoi? fit observer Frau Lénore; nous parlons maintenant de choses sérieuses. Mais voici encore, ajouta cette dame pratique : vous dites : « Je vendrai mon bien. » Comment ferez-vous? Vous vendrez les paysans aussi? »

Sanine tressaillit comme si on lui avait donné un coup de poing dans les côtes. Il se rappela qu'en causant avec Mme Roselli et sa fille, il avait exprimé ses opinions sur le servage, qui, disait-il, excitait en lui une profonde indignation, et il leur avait assuré à maintes reprises que jamais, sous aucun prétexte,

il ne vendrait ses paysans, car il considérait cet acte comme une chose immorale.

« Je m'efforcerai de vendre ma terre à un homme dont les mérites me seront connus, dit-il, non sans hésiter, ou peut-être mes paysans voudront-ils se racheter eux-mêmes.

— C'est ce qu'il y aura de mieux, se hâta de conclure Frau Lénore; car vendre des hommes vivants...

— *Barbari!* » grogna Pantaleone qui s'était montré dans la porte, derrière Émile.

Il secoua son toupet et disparut.

« Diable, diable! se dit Sanine en regardant Gemma à la dérobée (elle avait l'air de ne pas avoir entendu ses dernières paroles)... Bah! cela ne fait rien!» se dit-il alors.

La conversation pratique se prolongea ainsi presque jusqu'au dîner. Vers la fin, Frau Lénore, complétement radoucie, appelait Sanine Dmitri et le menaçait amicalement du doigt, en lui promettant de se venger du tour qu'il lui avait joué. Elle se fit donner beaucoup de détails sur sa parenté, parce que, disait-elle, « c'est aussi très-important » ; elle voulut encore qu'il lui décrivît la cérémonie du mariage telle qu'elle s'accomplit d'après les rites de l'Église russe, et s'extasia d'avance à l'idée de voir Gemma en robe blanche, avec une couronne d'or sur la tête.

« Elle est belle comme une reine, ma fille, dit-elle avec un sentiment de fierté maternelle, et il n'y a même pas au monde de reine aussi belle.

— Il n'y a pas d'autre Gemma au monde! ajouta Sanine.

— Oui : aussi c'est pour cela qu'elle est Gemma (on sait qu'en italien *gemma* signifie : pierre précieuse). »

Gemma se jeta au cou de sa mère. A partir de cet instant seulement elle eut l'air de respirer à l'aise, et le fardeau qui oppressait son âme sembla tomber.

Sanine, lui, se sentit tout à coup extrêmement heureux; une joie enfantine remplit son cœur... Elles se réalisaient pourtant, elles se réalisaient les rêveries auxquelles il s'était livré naguère dans ce même appartement! Son allégresse était telle, qu'il s'en alla sur-le-champ dans le magasin; il aurait voulu, à tout prix, vendre n'importe quoi derrière le comptoir, comme quelques jours auparavant... « J'en ai bien le droit, maintenant! je suis de la maison, à présent! »

Il s'installa véritablement derrière le comptoir, et véritablement il vendit quelque chose, c'est-à-dire que deux jeunes filles vinrent lui acheter une livre de bonbons, pour laquelle il en donna au moins deux, tout en ne leur prenant que la moitié du prix.

Au dîner, il occupa près de Gemma la place officielle de fiancé. Frau Lénore continua ses considérations pratiques. Émile riait à tout propos, et insistait près de Sanine pour qu'il l'emmenât en Russie. Il fut convenu que Sanine partirait au bout de quinze jours. Seul, Pantaleone fit une mine ren-

frognée, si bien que Frau Lénore elle-même lui en fit le reproche :

« Lui qui a été témoin ! »

Pantaleone la regarda de travers.

Gemma gardait presque toujours le silence, mais jamais son visage n'avait été plus resplendissant et plus beau. Après le dîner, elle appela Sanine dans le jardin pour une minute, et, s'arrêtant près du banc où l'avant-veille elle avait épluché les cerises, elle lui dit :

« Dimitri, ne te fâche pas contre moi ; mais je veux te dire encore une fois que tu ne dois te considérer comme lié en rien... »

Il ne la laissa pas achever.

Gemma détourna son visage.

« Et quant à ce que maman a dit, tu sais, relativement à la religion, tiens !... (elle saisit une petite croix de grenats attachée à son cou par un mince cordon ; elle tira fortement sur le cordon, qui se rompit, et donna la croix à Sanine.) Puisque je t'appartiens, ta foi sera ma foi. »

Les yeux de Sanine étaient encore humides quand il revint avec Gemma.

Pendant la soirée, tout rentra dans l'ornière accoutumée, et même on joua au *tresette*.

XXXI

Le lendemain, Sanine s'éveilla de grand matin. Il se trouvait au pinacle de la joie humaine, mais ce n'est pas ce qui l'empêchait de dormir ; ce qui troublait son repos, c'était la question fatale, la question vitale! Comment vendre sa terre le plus vite et le plus cher possible? Les plans les plus divers se croisaient dans sa tête, mais rien ne se décidait encore nettement. Il sortit de chez lui pour prendre l'air et se rafraîchir; il ne voulait se présenter devant Gemma qu'avec un projet tout prêt.

Quel est ce personnage raisonnablement lourd sur ses grosses jambes, correctement vêtu, d'ailleurs, qui marche devant Sanine avec un mouvement de roulis? Où a-t-il vu cette nuque couverte de blond filasse, cette tête posée à plat sur les épaules, ce dos gras et mou, ces mains pendantes et bouffies? Est il possible que ce soit Polozoff, son ancien camarade de pension, qu'il a perdu de vue depuis cinq ans? Sanine dépassa bientôt le personnage qui marchait devant lui, et se retourna... Ce large visage jaune, ces petits yeux de pourceau ornés de cils et de sourcils blanchâtres, ce nez court et plat, ces grosses lèvres pour ainsi dire collées l'une à l'autre, ce menton glabre, imberbe, et toute l'expression de ce visage à la fois

aigre, paresseuse et méfiante, c'est bien lui, c'est Hippolyte Polozoff.

Une idée subite traversa l'esprit de Sanine : « N'est-ce pas mon étoile qui l'amène? » se dit-il.

« Polozoff! Hippolyte Sidorovitch! c'est toi? »

Le personnage s'arrêta, leva ses tout petits yeux, hésita un instant, et, décollant enfin ses lèvres, dit d'une voix de fausset :

« Dimitri Sanine?

— Lui-même! s'écria Sanine en serrant une des mains de Polozoff revêtues d'étroits gants gris clair (elles pendaient inertes, comme auparavant, le long de ses cuisses enflées); y a-t-il longtemps que tu es ici? D'où viens-tu? où t'es-tu arrêté?

— Je suis arrivé hier de Wiesbaden, répondit Polozoff sans se presser, afin de faire des emplettes pour ma femme, et je retourne à Wiesbaden aujourd'hui même.

— Ah! oui! c'est vrai, tu es marié, et avec une bien jolie femme, dit-on. »

Polozoff fit rouler ses yeux.

« Oui, on le dit. »

Sanine se mit à rire.

« Je vois que tu es toujours le même, aussi flegmatique que tu l'étais à la pension.

— Pourquoi changerais-je?

— Et on dit, ajouta Sanine en appuyant particulièrement sur le mot « on dit », que ta femme est très-riche.

— On dit cela aussi.

— Mais toi, Hippolyte Sidorovitch, est-ce que tu n'en sais rien?

— Moi, mon bon ami Dmitri... Pavlovitch?... oui, Pavlovitch, je ne me mêle pas des affaires de ma femme.

— Tu ne t'en mêles pas? d'aucune affaire? »

Polozoff roula encore les yeux.

« D'aucune, mon ami... Elle va de son côté... et moi, je vais du mien.

— Et maintenant où vas-tu? demanda Sanine.

— Maintenant, je ne vais nulle part; je reste au milieu de la rue, et je cause avec toi; et quand nous aurons fini, j'irai dans mon appartement, à l'hôtel, et je déjeunerai.

— Veux-tu de moi pour compagnon?

— Pour quelle affaire? pour le déjeuner?

— Oui.

— Très-bien, manger à deux est beaucoup plus agréable. Tu n'es pas bavard, n'est-ce pas?

- Je ne crois pas.

— Très-bien alors. »

Polozoff poussa en avant. Sanine se mit en marche à côté de lui. Il pensait (les lèvres de Polozoff s'étaient recollées; il reniflait et se dandinait en silence), Sanine pensait : Comment diable a fait ce butor pour attraper une femme riche et belle? Il n'est ni riche, ni instruit, ni spirituel; à la pension on le considérait comme un garçon mou et bête, dormeur et gourmand, et il portait le surnom de « baveux ». C'est bien extraordinaire!

« Mais puisque sa femme est si riche (on dit qu'elle est la fille d'un fermier d'eaux-de-vie), pourquoi n'achèterait-elle pas ma terre? Il a beau dire qu'il ne se mêle en rien des affaires de sa femme, ce n'est pas croyable!... Alors, je demanderai un prix raisonnable, un bon prix! Pourquoi ne pas essayer? C'est peut-être encore mon étoile... C'est dit, j'essayerai. »

Polozoff conduisit Sanine dans un des meilleurs hôtels de Francfort, où, cela va sans dire, il avait pris le meilleur appartement. Les tables et les chaises étaient encombrées de cartons, de boîtes, de paquets...

« Tout cela, mon ami, ce sont des emplettes pour Marie Nicolaevna (c'est ainsi que se nommait la femme d'Hippolyte Sidorovitch). »

Polozoff se laissa aller dans un fauteuil, gémit : « Quelle chaleur! » et dénoua sa cravate; puis il sonna le premier garçon et lui commanda minutieusement un déjeuner des plus plantureux.

« Que la voiture soit prête à une heure! entendez-vous? à une heure précise! »

Le premier garçon salua obséquieusement et disparut, comme un esclave de conte de fées.

Polozoff déboutonna son gilet. Rien qu'à la manière dont il levait les sourcils et fronçait le nez, on pouvait juger que parler serait pour lui chose très-pénible, et qu'il attendait, non sans quelque anxiété, pour voir si Sanine le forcerait à remuer la

langue, ou s'il prendrait sur lui la peine de soutenir la conversation.

Sanine comprit dans quelle disposition se trouvait son ami, et se garda bien de l'accabler de questions; il se contenta des renseignements les plus nécessaires Il apprit que Polozoff avait été deux ans au service militaire dans un régiment de lanciers (il devait être joli avec le petit veston court d'uniforme!); il s'était marié trois ans auparavant; depuis deux ans il voyageait à l'étranger avec sa femme, qui était en train de faire une cure à Wiesbaden pour Dieu sait quoi, et il se proposait ensuite d'aller à Paris. De son côté, Sanine lui parla très-peu de sa vie passée et de ses plans d'avenir; il alla droit au plus important, c'est-à-dire qu'il lui fit part de son intention de vendre sa terre.

Polozoff l'écoutait en silence, et regardait de temps en temps la porte par laquelle devait arriver le déjeuner... Le déjeuner arriva enfin. Le premier garçon, accompagné de deux autres domestiques, apporta plusieurs plats couverts de cloches d'argent.

« C'est ta terre du gouvernement de Toula? dit Polozoff en se mettant à table et en passant le coin de sa serviette dans le col de sa chemise.

— Oui.

— Canton d'Ephremoff..., je sais.

— Tu connais mon Alesiévka? demanda Sanine en s'asseyant aussi.

— Certainement, je la connais (Polozoff se fourra dans la bouche un morceau d'omelette aux truffes).

Marie Nicolaevna, ma femme, a un bien dans le voisinage... Garçon! débouchez cette bouteille!... La terre n'y est pas mauvaise, mais les paysans ont abattu ton bois. Pourquoi veux-tu la vendre?

— J'ai besoin d'argent. Je ne la vendrai pas cher. Si tu l'achetais, toi? cela se trouverait bien. »

Polozoff avala un verre de vin, s'essuya avec sa serviette et se remit à mâcher lentement et avec bruit.

— Mmm... oui... dit-il enfin; je n'achète pas de terres, je n'ai pas d'argent... Passe-moi le beurre... Ma femme l'achètera peut-être. Parle-lui-en. Si tu n'en demandes pas cher... Du reste elle ne s'arrête pas à cela... Mais quels ânes que ces Allemands! ils ne savent pas seulement faire cuire un poisson! Quoi de plus simple, pourtant? Et ils ont l'aplomb de parler de l'unification de leur *Vaterland!*... Garçon, enlevez cette saleté!

— Est-ce que vraiment ta femme s'occupe elle-même de l'administration de ses biens? demanda Sanine.

— Oui, elle-même... Voilà de bonnes côtelettes, au moins. Je te les recommande... Je t'ai dit, Dmitri Pavlovitch, que je ne me mêle en rien des affaires de ma femme, et je le répète encore. »

Polozoff continua à manger en faisant claquer ses lèvres.

« Hum!... Mais comment pourrais-je lui parler, Hippolyte Sidorovitch?

— Mais... c'est tout simple, Dmitri Pavlovitch. Va

à Wiesbaden. Ce n'est pas loin d'ici... Garçon, avez-vous de la moutarde anglaise? Non? Quelles brutes!.. Seulement, ne perds pas de temps : nous partons après-demain... Permets que je te verse un verre de ce vin. Ce n'est pas de la piquette, il a du bouquet. »

Le visage de Polozoff rougit et s'anima; il ne s'animait que lorsqu'il était en train de manger... ou de boire.

« En vérité, je ne sais comment m'y prendre, murmura Sanine.

— Mais qu'est-ce qui te presse tant?

— C'est que je suis pressé, justement, mon cher.

— Il te faut une somme considérable?

— Oui, je... comment te dire? j'ai l'intention de me marier. »

Polozoff reposa sur la table le verre qu'il allait porter à ses lèvres.

« Te marier? dit-il d'une voix rauque d'étonnement (et il croisa ses mains bouffies sur son estomac). Si prématurément?

— Oui, bientôt.

— Ta fiancée est en Russie, je suppose?

— Non, pas en Russie.

— Où donc, alors?

— Ici, à Francfort.

— Qui est-elle?

— C'est une Allemande, c'est-à-dire non, c'est une Italienne. Elle est fixée ici.

— Avec une dot?

— Sans dot.

— Alors, il faut que ce soit un amour très-violent?

— Que tu es drôle!... Oui, très-violent.

— Et tu as besoin d'argent pour cela?

— Mais oui... oui... oui! »

Polozoff avala son vin, se rinça la bouche, se lava les mains, les essuya consciencieusement à sa serviette, prit un cigare et l'alluma. Sanine le regardait faire en silence.

« Je ne vois qu'un moyen, dit enfin Polozoff en renversant la tête en arrière, et laissant échapper entre ses lèvres un mince filet de fumée; va voir ma femme... Si elle le veut, de sa blanche main, elle réparera tout le mal.

— Mais comment faire pour la voir? Tu dis que vous partez après-demain? »

Polozoff ferma les yeux.

« Écoute, dit-il en roulant son cigare entre ses lèvres et en soufflant; va-t'en chez toi, habille-toi le plus vite possible, et reviens ici. Je pars à une heure; j'ai une voiture bien large, je t'emmène. C'est ce qu'il y a de mieux. Et maintenant, je vais faire un somme. Quand je mange, mon cher, il faut nécessairement que je dorme après. Mon tempérament l'exige, et je ne m'y oppose pas. Ne me dérange pas, s'il te plaît. »

Sanine réfléchit, réfléchit... et leva soudain la tête. Il s'était décidé.

« Bien, j'y consens, et je te remercie. A midi et demi je serai ici, et nous irons ensemble à Wiesbaden. J'espère que ta femme ne m'en voudra pas... »

Mais Polozoff ronflait déjà. Il balbutia : « Ne me

dérange pas! » agita les jambes et s'endormit comme un nouveau-né.

Sanine jeta encore un regard sur sa pesante personne, sur sa tête, son cou, son menton en l'air, rond comme une pomme; il sortit de l'hôtel et se dirigea à grands pas vers la confiserie Roselli. Il fallait prévenir Gemma.

XXXII

Il la trouva dans le magasin avec sa mère. Frau Lénore, penchée en avant, mesurait la distance entre les fenêtres avec un mètre pliant. En apercevant Sanine, elle se redressa et le salua gaiement, avec une nuance d'embarras cependant.

« Depuis ce que vous m'avez dit hier, dit-elle, je ne fais que retourner dans ma tête les moyens d'embellir notre magasin. Je crois qu'il faudrait mettre ici deux petites armoires avec des rayons en verre de glace. Vous savez, c'est à la mode, à présent. Et puis encore...

— Très-bien, très-bien, interrompit Sanine; il faudra réfléchir à tout cela... Mais venez ici, j'ai quelque chose à vous dire. »

Il prit le bras aux deux dames et les emmena dans la pièce voisine. Frau Lénore, inquiète, laissa tomber la mesure qu'elle tenait à la main. Gemma n'était pas loin de s'alarmer non plus, mais elle se tranquillisa en regardant Sanine avec plus d'atten-

tion. Son visage, préoccupé, il est vrai, exprimait la résolution et une sorte de hardiesse joyeuse. Il pria les deux femmes de s'asseoir et resta debout devant elles. Avec de grands gestes, les cheveux ébouriffés, il leur raconta tout : sa rencontre avec Polozoff, son voyage projeté à Wiesbaden, la possibilité de vendre sa terre.

« Imaginez-vous mon bonheur ! s'écria-t-il enfin; l'affaire a pris une tournure telle que peut-être je n'aurai pas même besoin d'aller en Russie, et nous pourrons célébrer la noce beaucoup plus tôt que je ne le supposais.

— Quand faut-il que vous partiez? demanda Gemma.

— Aujourd'hui, dans une heure; mon ami a une voiture, il m'emmène avec lui.

— Vous nous écrirez?

— Sur-le-champ... Dès que j'aurai causé avec cette dame, je prendrai la plume.

— Cette dame est riche, dites-vous? demanda Frau Lénore, toujours pratique.

— Extrêmement... Son père était millionnaire, et il lui a tout laissé.

— Tout? à elle toute seule? Allons, vous avez de la chance. Seulement, faites attention, ne vendez pas votre terre trop bon marché; soyez raisonnable et ferme. Ne vous laissez pas entraîner! Je comprends votre désir d'être le mari de Gemma aussitôt que possible, mais la prudence avant tout! Ne l'oubliez pas: plus cher vous vendrez votre terre,

plus il vous restera à vous deux et... et à vos enfants. »

Gemma détourna la tête avec embarras, et Sanine recommença ses gestes.

« Vous pouvez vous reposer sur ma prudence, Frau Lénore ! Du reste, je ne marchanderai pas. Je lui dirai le juste prix : si elle le donne, très-bien ; sinon, que le bon Dieu la bénisse !

— Vous la connaissez, cette dame ? demanda Gemma.

— Je ne l'ai vue de ma vie.

— Et quand reviendrez-vous ?

— Si notre affaire ne s'arrange pas, je reviendrai après-demain ; mais si tout va bien, peut-être me faudra-t-il rester un ou deux jours de plus. Dans tous les cas, je ne perdrai pas une minute. Je laisse mon âme ici, vous le savez bien !... Mais je m'attarde à causer avec vous, et il faut encore que je passe chez moi avant de partir. Donnez-moi la main pour me porter bonheur, Frau Lénore : c'est notre habitude en Russie.

— La droite ou la gauche ?

— La gauche, la main du cœur. Je reviens après-demain... avec mon bouclier ou sur mon bouclier ! Quelque chose me dit que je reviendrai vainqueur. Adieu, mes bonnes, mes chères amies... »

Il embrassa Frau Lénore, et il pria Gemma de passer avec lui dans sa chambre pour une minute, car il avait à lui communiquer quelque chose de très-important. Il voulait tout bonnement lui faire ses adieux seul à seul. Frau Lénore le comprit et

n'eut pas la curiosité de demander quelle était cette affaire si importante ..

Sanine n'était jamais entré dans la chambre de Gemma. Tout l'enchantement de l'amour, toute son ardeur, son enthousiasme, son doux effroi, tout cela jaillit et fit irruption dans son âme dès qu'il eut franchi ce seuil sacré... Il jeta autour de lui un regard attendri, tomba aux pieds de la charmante fille et se cacha le visage dans les plis de sa robe...

« Tu es à moi? murmura-t-elle; tu reviendras bientôt?

— Je suis à toi, je reviendrai..., répéta-t-il tout palpitant.

— Je t'attendrai, mon bien-aimé. »

Quelques instants après, Sanine courait le long de la rue pour rentrer chez lui. Il ne remarqua même pas que Pantaleone, plus ébouriffé que jamais, s'était précipité à sa suite sur le seuil de la confiserie, lui criait quelque chose et semblait le menacer de son bras levé.

Juste à une heure moins le quart, Sanine entra chez Polozoff. Sa voiture, attelée de quatre chevaux, était déjà à la porte de l'hôtel. En voyant Sanine, Polozoff se contenta de dire : « Ah! tu t'es décidé? » Il mit ensuite son chapeau, son manteau et ses galoches, se fourra de la ouate dans les oreilles, bien qu'on fût en plein été, et se rendit sur le perron. Obéissant à ses ordres, les garçons d'hôtel disposèrent ses nombreuses emplettes à l'intérieur de la

voiture, entourèrent de petits coussins, de petits sacs et de paquets la place qu'il devait occuper, placèrent sous les pieds une corbeille pleine de provisions, et attachèrent une valise au siége du cocher. Polozoff les paya largement, et, soutenu par derrière, mais respectueusement, par l'officieux concierge, il entra enfin dans la voiture en geignant, s'assit, foula, tassa bien commodément tout ce qui l'entourait, choisit et alluma un cigare. Alors seulement il fit un signe du doigt à Sanine : « Allons, monte, toi aussi! » Sanine se plaça auprès de lui. Par l'intermédiaire du concierge, Polozoff ordonna au postillon d'aller bien, s'il tenait à avoir un pourboire; le marchepied retentit en se repliant, la portière se referma avec fracas, et la voiture se mit à rouler.

XXXIII

De nos jours, entre Francfort et Wiesbaden, il n'y a pas une heure de chemin de fer; mais, dans ce temps-là, la malle-poste restait trois heures en route; on changeait cinq fois de chevaux. Polozoff, à moitié assoupi, se balançait doucement, un cigare aux lèvres; il parlait très-peu et ne regarda pas une seule fois par la portière : les points de vue pittoresques n'avaient rien d'intéressant pour lui, et même il déclara que « la nature l'ennuyait à périr »! Sanine non plus ne disait rien et n'admirait pas le paysage : il avait autre chose en tête. Il était tout

absorbé dans ses pensées, ses souvenirs. A chaque station, Polozoff réglait ses comptes, vérifiait le temps écoulé et récompensait les postillons, peu ou beaucoup, suivant leur zèle. A mi-chemin, il tira deux oranges de la corbeille aux provisions, choisit la meilleure et offrit l'autre à Sanine. Celui-ci regarda fixement son compagnon de route et partit tout à coup d'un éclat de rire.

« De quoi ris-tu? lui demanda Polozoff en épluchant soigneusement son orange à l'aide de ses ongles blancs et courts.

— De quoi? répéta Sanine; de ce voyage que nous faisons ensemble.

— Eh bien! après? insista Polozoff en mettant un quartier d'orange dans sa bouche.

— Ce voyage n'est-il pas singulier! Hier, je l'avoue, je ne pensais pas plus à toi qu'à l'empereur de Chine; aujourd'hui, voilà que je vais avec toi vendre ma terre à ta femme, que je ne connais pas le moins du monde.

— Tout arrive dans la vie, répondit Polozoff; en prenant de l'âge, tu en verras bien d'autres. Par exemple, me vois-tu d'ici en ordonnance? Et pourtant je l'étais; j'étais à cheval, et voilà que le grand duc Michel Pavlovitch commande : « Au trot, au trot, ce gros cornette! allongez le trot! »

Sanine se grattait l'oreille.

« Dis-moi, s'il te plaît, Hippolyte Sidorovitch, quelle personne est-elle, ta femme? quelles sont ses idées? C'est qu'il faut que je le sache...

— Cela ne lui coûtait rien, à lui, de commander : « Au trot! » continua Polozoff avec une explosion subite; mais à moi! à moi!... Je me dis alors : « Reprenez vos grades et vos épaulettes... Au diable tout cela! » Oui... tu me parlais de ma femme? Eh bien! ma femme, c'est une femme comme toutes les autres. Tu sais le proverbe : « Ne lui fourre pas les doigts dans la bouche. » L'essentiel, c'est que tu parles beaucoup... pour qu'il y ait au moins de quoi rire un brin. Raconte-lui tes amours, quoi!... mais d'une façon un peu drôle, tu sais?

— Comment, un peu drôle?

— Eh oui! Ne m'as-tu pas dit que tu es amoureux et que tu veux te marier? Eh bien! raconte-lui cela. »

Sanine se sentit blessé.

« Que trouves-tu là de drôle? »

Polozoff tourna un peu les yeux pour toute réponse; le jus de l'orange découlait de son menton.

« C'est ta femme qui t'a envoyé à Francfort pour faire des emplettes? dit Sanine après un instant de silence.

— En personne.

— Quel genre d'emplettes?

— Parbleu! des joujoux.

— Des joujoux? est-ce que tu as des enfants? »

Polozoff se recula tout étonné.

« Voilà une idée! A quel propos aurais-je des enfants?... Des colifichets de femme... des parures, des objets de toilette.

— Est-ce que tu t'y entends !

— Certainement.

— Mais tu m'as dit que tu ne te méles en rien des affaires de ta femme ?

— Je ne me mêle pas de ses autres affaires; mais cela... cela va tout seul. Quand on n'a rien à faire, pourquoi pas? Et ma femme se fie à mon goût; et puis je sais marchander comme il faut. »

Polozoff commençait à parler par saccades : il était déjà fatigué.

« Et ta femme est très-riche?

— Pour riche, elle l'est; mais c'est surtout pour elle-même.

— Cependant il me semble que tu n'as pas à te plaindre?

— Ne suis-je pas son mari? Il ne manquerait plus que de ne pas en profiter! Et je lui suis très-utile; elle a tout profit avec moi : je suis bien commode! »

Polozoff s'essuya le visage avec un foulard et souffla péniblement. « Fais-moi grâce, semblait-il dire; ne me force pas à prononcer un mot de plus. Tu vois la peine que cela me coûte » !

Sanine le laissa en repos et se replongea dans ses réflexions.

L'hôtel devant lequel s'arrêta la voiture, à Wiesbaden, était un vrai palais. Sur-le-champ des sonnettes se mirent à carillonner à l'intérieur. Tout fut en émoi et en mouvement; d'élégants messieurs en

frac noir se précipitèrent vers l'entrée principale ; un suisse cousu d'or ouvrit toute grande la porte de la voiture. Polozoff en descendit comme un triomphateur, et se mit en devoir de monter l'escalier parfumé, couvert de tapis. Un domestique tout aussi irréprochablement vêtu, mais à la physionomie russe, son valet de chambre, s'élança au-devant de lui. Polozoff lui annonça que dorénavant il l'emmènerait toujours, car la veille, à Francfort, on avait négligé de lui apporter de l'eau chaude pour la nuit! Le visage du valet de chambre exprima une consternation profonde, et il se hâta de se baisser pour retirer les galoches à son maître.

« Marie Nicolaïevna est-elle à la maison? demanda Polozoff.

— Oui, monsieur... Madame s'habille... Madame dîne chez la comtesse Lassounska.

— Ah! chez celle-là!... Attends... Il y a des paquets dans la voiture; retire-les et apporte-les toi-même... Et toi, Dmitri Pavlovitch, ajouta Polozoff, prends une chambre et reviens dans trois quarts d'heure... Nous dînerons ensemble. »

Polozoff continua majestueusement son chemin. Sanine se fit donner une chambre modeste, et, après avoir réparé le désordre de sa toilette et s'être reposé un peu, il se dirigea vers l'immense appartement qu'occupait Son Altesse (Durchlaucht) le prince von Polozoff.

Il trouva ce « prince » étalé sur le plus luxueux des fauteuils en velours, au milieu d'un salon splen-

dide. Le flegmatique ami de Sanine avait eu le temps de prendre un bain et de revêtir une somptueuse robe de chambre en satin; un fez groseille recouvrait sa tête. Sanine s'approcha de lui et l'examina pendant quelque temps. Polozoff restait immobile, comme une idole; il ne tourna même pas le visage de son côté; il ne sourcilla pas, ne fit pas entendre un son : c'était véritablement un spectacle plein de solennité. Après l'avoir admiré pendant deux minutes à peu près, Sanine allait parler, rompre ce silence fatidique, quand tout à coup la porte de la pièce voisine s'ouvrit, et sur le seuil parut une dame jeune et jolie, en robe de soie blanche ornée de dentelles noires, des diamants au bras et au cou : c'était Marie Nicolaïevna, en personne. Ses épais cheveux châtains tombaient des deux côtés de sa tête, tressés, mais non relevés.

XXXIV

« Ah! fit-elle avec un sourire demi-confus, demi-railleur, en saisissant vivement le bout d'une de ses tresses et en fixant sur Sanine ses grands yeux d'un gris lumineux; pardon! je ne savais pas que vous fussiez déjà là.

— Sanine, Dmitri Pavlovitch, mon ami d'enfance, dit Polozoff sans se lever, en continuant à ne pas regarder Sanine, qu'il se borna à indiquer du doigt.

— Oui... je sais... tu m'avais déjà parlé de mon-

sieur. Charmée de faire votre connaissance... Mais écoute, Hippolyte Sidorovitch, je voulais te prier... Ma femme de chambre est d'une maladresse...

— Tu veux que je te coiffe?

— Oui, oui, je t'en prie... Pardon », répéta-t-elle avec le même sourire, en adressant à Sanine un léger signe de tête.

Elle tourna vivement sur elle-même et disparut, laissant après elle l'impression harmonieuse et fugitive d'un cou charmant, d'admirables épaules et d'une taille ravissante.

Polozoff se leva et sortit par la même porte de son pas lourd et balancé.

Sanine ne douta pas une minute que la dame ne fût parfaitement informée de sa présence dans le salon du « prince Polozoff ». Ce petit manége n'avait eu qu'un but, celui d'exhiber ses cheveux, qu'elle avait très-beaux en effet. Sanine se réjouit même intérieurement de cette sortie de Mme Polozoff : « On a voulu me frapper, m'éblouir... Qui sait? peut-être aussi sera-t-on de bonne composition pour le prix de ma terre. » Son âme était si bien remplie de Gemma que les autres femmes n'avaient plus aucun intérêt pour lui ; il s'apercevait à peine de leur existence. Pour cette fois, il se contenta de penser en lui-même : « On ne m'avait pas trompé sur le compte de cette dame; elle n'est pas mal du tout! »

S'il n'avait pas été dans une disposition d'esprit si exceptionnelle, sa remarque aurait pris sans doute une autre forme : Marie Nicolaïevna Polozoff, née

Kalychkine, était réellement une personne très-digne d'exciter l'attention. Ce n'est pas qu'elle fût d'une beauté achevée : les traces peu équivoques de son origine plébéienne se laissaient assez voir. Elle avait le front bas, le nez un peu charnu et retroussé; elle ne pouvait vanter ni la finesse de sa peau, ni l'élégance de ses extrémités; mais qu'importait cela? Tout homme en la rencontrant se serait arrêté, non devant « la majesté sacrée de la beauté », pour parler comme Pouchkine, mais devant la force et la grâce d'un corps de femme épanoui dans sa fleur, au type moitié russe et moitié bohémien ; et cet hommage d'admiration n'eût pas été « involontaire ».

Mais l'image de Gemma protégeait Sanine comme le « triple airain » d'Horace.

Au bout de dix minutes, Marie Nicolaïevna reparut accompagnée de son mari. Elle s'avança vers Sanine avec cette démarche dont le charme avait suffi pour faire perdre la tête à plusieurs originaux de ce temps-là, si lointain, hélas! aujourd'hui. « Quand cette femme s'avance vers vous, on dirait qu'elle vous apporte tout le bonheur de votre vie, » prétendait l'un d'eux. Elle s'avança vers Sanine en lui tendant la main, et lui dit en russe d'une voix caressante et contenue en même temps :

« Vous m'attendrez, n'est-il pas vrai? Je reviendrai bientôt. »

Sanine s'inclina respectueusement; mais déjà Marie Nicolaïevna disparaissait derrière la portière. Elle tourna encore une fois la tête par-dessus son

épaule avec un rapide sourire, et disparut, laissant après elle la même impression d'harmonie.

Quand elle souriait, ce n'était pas une fossette ni deux, mais trois fossettes, qui se creusaient sur chacune de ses joues, et ses yeux souriaient plus encore que ses lèvres, ses lèvres vermeilles, pleines et savoureuses, que rehaussaient au coin gauche deux grains de beauté.

Polozoff traversa pesamment le salon et se laissa retomber dans son fauteuil. Il resta silencieux comme auparavant, mais une moue étrange venait de temps en temps bouffir ses joues décolorées et sillonnées de rides précoces.

Il avait l'air vieillot, bien qu'il n'eût guère que trois ans de plus que Sanine.

Le dîner qu'il offrit à son hôte, et qui aurait, cela va sans dire, satisfait le gourmet le plus difficile, parut à Sanine d'une longueur insupportable. Polozoff mangeait lentement, avec réflexion et connaissance de cause; il se penchait d'un air attentif sur son assiette, et flairait pour ainsi dire chaque morceau. Quand il buvait, il se rinçait la bouche avec le vin avant de l'avaler; puis il faisait claquer ses lèvres... Après le rôti, il entama soudain un long discours; mais sur quel sujet! sur les mérinos, dont il comptait faire venir un troupeau entier; et il en parla avec des détails infinis, en employant les diminutifs les plus tendres. Il absorba son café brûlant, non sans répéter plusieurs fois au garçon, d'une voix irritée et larmoyante, que la veille on lui avait servi du café froid,

froid comme la glace! Puis, de ses dents jaunes et mal rangées, il mordit le bout d'un cigare de la Havane et s'endormit selon sa coutume, à la grande joie de Sanine, qui se mit à se promener d'un pas silencieux sur le moelleux tapis, en rêvant au genre de vie qu'il mènerait avec Gemma et aux nouvelles qu'il lui apporterait. Polozoff s'éveilla cependant, comme il le fit remarquer lui-même, plus tôt que d'habitude : il n'avait pas dormi plus d'une petite heure et demie. Il but un verre d'eau de Seltz à la glace et avala sept ou huit bonnes cuillerées de confitures, de confitures russes, que son valet de chambre lui apporta dans un véritable bocal de Kiev, en verre vert foncé, et sans lesquelles, disait-il, il n'aurait pas pu vivre; après quoi, il fixa ses petits yeux gonflés sur Sanine et lui demanda s'il ne voulait pas jouer avec lui au *douraki*. Sanine y consentit volontiers; il avait peur que Polozoff ne se reprît à parler des petits agneaux et des petites brebis, et des petites queues graisseuses de trente livres.

L'amphitryon et son hôte retournèrent ensemble dans le salon; un domestique leur apporta des cartes, et la partie commença, sans enjeu naturellement.

En revenant de chez la comtesse Lassounska, Mme Polozoff les trouva livrés à cette innocente distraction.

Dès son entrée, en apercevant les cartes, elle éclata d'un rire bruyant.

Sanine se leva vivement; mais elle lui dit ·

« Restez et jouez! Je ne fais que changer de toilette et je reviens. »

Puis elle disparut, tout en ôtant ses gants, et se retira avec un frou-frou soyeux.

Elle revint, en effet, presque sur-le-champ. Sa toilette élégante avait fait place à une ample robe de chambre en soie lilas aux manches ouvertes et flottantes; une grosse cordelière tordue lui serrait la taille. Elle s'assit près de son mari, et attendit qu'il eût perdu la partie pour lui dire :

« Allons, mon gros boulot, en voilà assez (à cette expression de « boulot », Sanine la regarda avec étonnement, et elle lui rendit regard pour regard avec un gai sourire, qui fit apparaître toutes ses fossettes); c'est assez, continua-t-elle, je vois que tu as envie de dormir; baise-moi la main et va-t'en; nous allons causer, M. Sanine et moi.

— Je n'ai pas envie de dormir, dit Polozoff en se soulevant péniblement de son fauteuil; mais quant à m'en aller et à te baiser la main, je ne dis pas non. »

Elle lui présenta la paume de la main, sans cesser de sourire et de regarder Sanine.

Polozoff aussi le regarda et sortit sans lui dire bonsoir.

« Maintenant, parlez, racontez-moi, » dit Mme Polozoff avec vivacité en posant à la fois sur la table ses deux coudes nus, et heurtant ses ongles les uns contre les autres d'un air d'impatience, « est-ce vrai? on dit que vous vous mariez? »

Après cette question, Marie Nicolaïevna inclina

la tête un peu de côté pour plonger dans les yeux de Sanine un regard plus fixe et plus pénétrant.

XXXV

La désinvolture des manières de Mme Polozoff aurait probablement troublé Sanine au premier abord, bien qu'il ne fût pas tout à fait novice et qu'il se fût déjà un peu frotté au monde, s'il n'avait pas cru voir dans cette aisance et cette familiarité un heureux augure pour la réussite de ses projets. « Flattons les caprices de cette millionnaire, » se dit-il résolûment; et, avec le même air dégagé dont elle avait fait la question, il répondit :

« Oui, je me marie.

— Avec qui? avec une étrangère?

— Oui, madame.

— Vous la connaissez depuis peu? Elle habite Francfort?

— Justement.

— Et qui est-elle? Peut-on le savoir?

— Sans doute... C'est la fille d'un confiseur. »

Mme Polozoff releva les sourcils en faisant de grands yeux.

« Mais c'est charmant! dit-elle lentement, c'est admirable! Moi qui croyais qu'on ne trouvait plus de jeunes gens comme vous sur la terre! La fille d'un confiseur?

— Cela vous étonne, je le vois, dit Sanine d'un air digne; mais, d'abord, je n'ai pas ces préjugés...

— D'abord, interrompit Mme Polozoff, cela ne m'étonne nullement, et je n'ai pas les moindres préjugés... Je suis moi-même la fille d'un paysan. Ah! que direz-vous à cela? Ce qui m'étonne et m'enchante, c'est de voir un homme qui ne craint pas d'aimer; car vous l'aimez, n'est-ce pas?

— Oui.

— Elle est très-jolie, sans doute? »

Cette dernière question embarrassa un peu Sanine; mais il n'était plus temps de reculer.

« Mon Dieu, madame, chacun, vous le savez, préfère à tous les autres le visage de celle qu'il aime; mais ma fiancée est véritablement très belle.

— Vraiment? Quel est son type? italien? antique?

— Oui, elle a les traits d'une régularité parfaite.

— Vous n'avez pas son portrait?

— Non. »

A cette époque il n'était pas encore question de photographie; le daguerréotype commençait à peine à se répandre.

« Quel est son prénom?

— Gemma.

— Et le vôtre?

— Dmitri.

— Et puis?

— Pavlovitch.

— Savez-vous une chose? dit Mme Polozoff toujours avec la même lenteur, vous me plaisez beaucoup,

Dmitri Pavlovitch. Vous devez être un galant homme. Donnez-moi votre main. Soyons amis. »

Ses jolis doigts, blancs et robustes, étreignirent vigoureusement les doigts de Sanine. Sa main n'était pas beaucoup plus petite que celle du jeune homme, mais elle était plus tiède, plus souple et pour ainsi dire plus vivante.

« Savez-vous, dit-elle, l'idée qui me passe par la tête ?

— Quoi donc?

— Vous ne vous fâcherez pas? Non? Elle est votre fiancée, dites-vous? Mais est-ce que... est-ce que cela était absolument nécessaire? »

Sanine fronça le sourcil.

« Je ne vous comprends pas, madame. »

Marie Nicolaïevna se mit à rire tout doucement et rejeta en arrière, d'un mouvement de tête, ses cheveux qui lui tombaient sur les joues. « Décidément, il est charmant, dit-elle d'un air à la fois rêveur et distrait. Un vrai chevalier! Allez croire après cela aux gens qui vous soutiennent qu'il n'y a plus d'idéalistes! »

Mme Polozoff parlait russe avec une pureté parfaite, le véritable russe de Moscou, la langue du peuple, et non celle des salons.

« Je suis sûre que vous avez été élevé à la maison, dans une famille pieuse et patriarcale. De quel gouvernement êtes-vous?

— De celui de Toula.

— Ah! en ce cas, nous sommes pays. Mon père... Vous savez, n'est-ce pas, ce qu'était mon père?

— Oui, je le sais.

— Il était né à Toula.... C'était un *Touliak*. Allons, bien. (Elle prononça tout à fait à la façon du peuple, et cela avec intention, le mot russe qui signifie : bien.) Et maintenant, mettons-nous à l'œuvre!

— A l'œuvre!... Que dois-je entendre par ce mot? »

Mme Polozof ferma les yeux à demi.

« Mais qu'êtes-vous venu faire ici? »

Quand elle fermait ainsi les yeux à demi, leur expression devenait très-caressante, avec une légère nuance de raillerie; quand elle les ouvrait tout grands, leur éclat lumineux, presque froid, laissait percer je ne sais quoi de mauvais, de menaçant. Ce qui donnait à ses yeux une beauté particulière, c'étaient des sourcils épais, un peu proéminents et doux comme la fourrure de la marte zibeline.

« Vous voulez, continua-t-elle, que je vous achète votre bien? Il vous faut de l'argent pour votre mariage? N'est-il pas vrai?

— En effet.

— Vous en faut-il beaucoup?

— Quelques milliers de francs pour les dépenses premières. Votre mari connaît mes intentions. Vous pourriez vous consulter avec lui... Je demanderais un prix très-modéré. »

Mme Polozoff fit de la tête un geste négatif. « *Da-*

bord, commença-t-elle avec une petite pause, en frappant du bout des doigts sur la manche de Sanine, je n'ai pas l'habitude de me consulter avec mon mari, si ce n'est pour ma toilette, — là-dessus il est passé maître; — ensuite, pourquoi me dites-vous que vous me demanderez un prix très-modéré? Je ne veux pas profiter de ce que maintenant vous êtes amoureux et disposé à tous les sacrifices... Je n'accepte aucun sacrifice de vous. Quoi! au lieu de vous encourager dans... comment pourrais-je bien dire cela?... dans vos nobles sentiments, j'irais vous dépouiller comme on ôte l'écorce à un tilleul pour faire des laptis? Ce n'est pas dans mes habitudes. Il m'arrive, à l'occasion, de ne pas épargner les gens, mais ce n'est pas de cette façon-là. »

Sanine ne pouvait deviner si elle raillait ou parlait sérieusement; mais il disait en lui-même : « Oh! c'est ici qu'il faut dresser l'oreille! »

Un domestique entra, apportant sur un grand plateau un samovar russe, un service à thé, de la crème, des biscuits, etc., posa tout cela sur la table, entre Sanine et Mme Polozoff, et se retira.

Mme Polozoff versa à son hôte une tasse de thé. « Cela ne vous fait rien? dit-elle en lui mettant du sucre avec les doigts... et cependant les pinces à sucre étaient sur la table.

— Comment donc! d'une si belle main... »

Il n'acheva pas sa phrase et faillit s'étouffer avec une gorgée de thé. Elle le tenait sous son regard clair et attentif.

« Si je vous ai parlé de bon marché, continua-t-il, c'est que, comme vous êtes en ce moment à l'étranger, je ne puis supposer que vous ayez beaucoup d'argent disponible; et puis je sens bien que la vente... ou l'achat d'un domaine, dans de telles conditions, est quelque chose d'anormal, et que je dois prendre cela en considération. »

Sanine s'embrouillait et s'empêtrait dans ses phrases, pendant que Mme Polozoff, qui s'était doucement renversée sur le dos du fauteuil, le regardait, les mains croisées, de ce même regard attentif et clair. Il finit par s'arrêter.

« Allez, allez toujours, dit-elle comme pour venir à son aide, je vous écoute, j'ai du plaisir à vous écouter; continuez. »

Sanine se mit à décrire sa propriété, en indiqua la superficie, la position géographique, les dépendances; il calcula le revenu qu'on pouvait en tirer... Il parla même de la situation pittoresque de la maison, et Mme Polozoff tenait toujours fixé sur lui son regard de plus en plus clair et pénétrant, et ses lèvres avaient de légers frémissements, mais sans sourire : elle les mordait. Sanine finit par se sentir mal à l'aise et s'interrompit une seconde fois.

« Dmitri Pavlovitch, » dit Mme Polozoff, elle réfléchit un instant... « Dmitri Pavlovitch, répéta-t elle... savez-vous une chose? Je suis persuadée que l'achat de votre terre sera pour moi une affaire très-avantageuse et que nous nous entendrons; mais il faut que vous m'accordiez... deux jours, oui, deux jours de ré-

flexion. Voyons, vous êtes bien capable de rester deux jours séparé de votre fiancée? Je ne vous retiendrai pas plus longtemps si vous ne désirez pas rester, je vous en donne ma parole. Mais s'il vous faut de l'argent aujourd'hui même, cinq ou six mille francs, je vous les prêterai avec grand plaisir; et nous compterons plus tard. »

Sanine se leva. « Je ne saurais assez vous remercier, Marie Nicolaïevna, pour la cordiale bienveillance que vous me témoignez, à moi qui suis presque un inconnu pour vous... Néanmoins, si vous le désirez absolument, j'aime mieux attendre votre décision au sujet de mon bien, et je resterai ici deux jours.

— Oui, je le désire, Dmitri Pavlovitch. Et cela vous coûtera beaucoup? Beaucoup, dites?

— J'aime ma fiancée, et je vous avoue que la séparation me sera un peu dure.

— Ah! vous êtes un homme comme il n'y en a pas, dit Mme Polozoff avec un soupir. Je vous promets de ne pas trop vous faire languir. Vous partez?

— Il est déjà tard, fit observer Sanine.

— Et vous avez besoin de repos après ce voyage, après cette partie de cartes avec mon mari. Dites-moi, est-ce que vous êtes très-lié avec Hippolyte Sidorovitch, mon mari?

— Nous avons été élevés dans la même pension.

— Était-il déjà comme ça à la pension?

— Comment, comme ça? »

Mme Polozoff se mit à rire si fort que tout son visage devint vermeil; elle porta son mouchoir à ses lèvres,

puis elle se leva de son fauteuil, s'avança vers Sanine en chancelant un peu, comme une personne fatiguée, et lui tendit la main.

Sanine prit congé d'elle et se dirigea vers la porte.

« Tâchez de venir demain de bonne heure, entendez-vous ? » lui cria-t-elle au moment où il franchissait le seuil. Il jeta un coup d'œil en arrière, et la vit étendue dans son fauteuil, les deux mains jetées derrière la tête. Les larges manches de sa robe avaient glissé jusqu'à la naissance des épaules, et il était impossible de ne pas se dire que la pose de ces bras, que tout cet ensemble était d'une admirable beauté.

XXXVI

Longtemps après minuit, la lampe brûlait encore dans la chambre de Sanine. Assis devant son bureau, il écrivait à Gemma. Il lui raconta tout; il lui décrivit les Polozoff, mari et femme; décrivit surtout, cela va sans dire, ses propres sentiments, et finit en disant : Au revoir dans trois jours !!! (avec trois points d'exclamation). Le lendemain matin, de bonne heure, il porta la lettre à la poste et alla se promener dans le jardin du Kursaal, où l'orchestre jouait déjà. Il y avait encore peu de monde. Il s'arrêta devant le pavillon où se tenait l'orchestre, écouta un potpourri de *Robert le Diable* en prenant son café, puis

chercha une allée solitaire et se mit à rêver, assis sur un banc.

Le manche d'une ombrelle frappa vivement, et même assez fort, sur son épaule. Il tressaillit...

Vêtue d'une robe de barége, d'un gris tirant sur le vert, coiffée d'un chapeau de tulle blanc, les mains serrées dans des gants de Suède, fraîche et rose comme une matinée d'été et offrant encore, dans ses mouvements et dans ses regards, les vestiges d'un sommeil calme et raffraîchissant, Mme Polozoff était devant lui.

« Bonjour, dit-elle. Je vous ai envoyé chercher aujourd'hui, mais vous étiez déjà sorti. Je viens de boire mon second verre.... Figurez-vous qu'on m'ordonne de prendre les eaux... Dieu sait pourquoi! Ai-je l'air d'une malade? Et il faut que je me promène pendant une heure entière. Voulez-vous être mon compagnon? Nous prendrons ensemble le café.

— Je l'ai déjà pris, dit Sanine en se levant, mais je serais enchanté de faire une promenade avec vous.

— Alors, donnez-moi le bras... Ne craignez rien, votre fiancée n'est pas ici, elle ne vous verra pas. »

Sanine répondit par un sourire contraint. Il éprouvait une impression désagréable toutes les fois que Mme Polozoff lui parlait de sa fiancée. Cependant il s'inclina d'un air soumis... Le bras de Marie Nicolaïevna se posa mollement, lentement sur le sien. Il y glissa et sembla s'y coller.

« Allons par ici, lui dit-elle en jetant son ombrelle

ouverte sur son épaule. Je suis comme chez moi dans ce parc; je vais vous en montrer les beaux endroits. Et, savez-vous une chose (elle employait souvent cette expression)... nous ne parlerons pas de votre affaire à présent; nous nous en occuperons comme il faut après le déjeuner; pour le moment, vous allez me parler de vous..., afin que je sache à qui j'ai affaire. Et puis, si vous voulez, je vous parlerai de moi. Voulez-vous?

— Mais, Marie Nicolaïevna, que peut-il y avoir d'intéressant.....

— Attendez, attendez. Vous ne m'avez pas bien comprise. Ne croyez pas que je veuille faire la coquette avec vous. » Mme Polozoff haussa les épaules. « Voilà un homme dont la fiancée est une véritable statue antique, et je ferais la coquette avec lui? Mais vous vendez; moi, j'achète. Et je veux connaître votre marchandise. Eh bien, faites-la voir! Je veux savoir non-seulement ce que j'achète, mais encore de qui je l'achète. C'était la règle de conduite de mon père. Voyons, commencez..... ne remontons pas à votre e ance; mais, par exemple, y a-t-il longtemps que vous êtes à l'étranger? Où avez-vous été jusqu'à présent? Seulement, ne marchez pas si vite, nous ne sommes pas pressés.

— J'arrive d'Italie, où j'ai passé quelques mois.

— Vous avez un goût particulier pour tout ce qui est italien, à ce que je vois? Il est singulier que vous n'ayez pas trouvé là-bas l'objet de vos

vœux. Vous aimez les arts? les tableaux? ou préférez-vous la musique?

— J'aime l'art en général. J'aime tout ce qui est beau.

— Et la musique?

— La musique aussi.

— Moi, je ne l'aime pas du tout. Je n'aime que les chansons russes, — et encore à la campagne, — et au printemps seulement, quand on danse, vous savez..... Les coiffures en perles de verre, les chemises rouges, l'herbe jeunette dans la prairie, la bonne petite odeur de fumée qui vient des izbas... C'est délicieux! Mais il ne s'agit pas de moi. Parlez donc! racontez! »

Mme Polozoff, tout en marchant, regardait constamment Sanine. Elle était grande de taille, et son visage arrivait presque à la hauteur de celui de son cavalier.

Il se mit à raconter d'abord tant bien que mal et presque à regret, puis il s'abandonna et finit par en dire très-long. Mme Polozoff lui prêtait une oreille intelligente... et puis elle avait un tel air de franchise qu'elle forçait la franchise chez les autres. Elle possédait ce « terrible don de la familiarité » dont parle le cardinal de Retz. Sanine parla de ses voyages, de sa vie à Pétersbourg, de sa jeunesse..... Si Marie Nicolaïevna eût été une femme du monde, aux manières raffinées, il ne se serait jamais livré ainsi; mais elle s'était posée elle-même vis-à-vis de lui comme un bon garçon ennemi de toute cérémonie. Cependant ce

« bon garçon » marchait à côté de lui avec une allure féline, pesant légèrement sur son bras et étudiant à la dérobée l'expression de son visage; il marchait à côté de lui sous la figure d'une jeune femme qui respirait cet attrait brûlant et doux, plein de langueur et d'ivresse, que possèdent — pour notre perte, à nous autres pauvres pécheurs — certaines natures slaves, certaines natures seulement, et encore après un croisement de races convenable.

Cette causerie se prolongea pendant plus d'une heure. Ils ne s'arrêtèrent pas un instant : ils allaient, allaient toujours dans les interminables allées du parc, tantôt gravissant la montagne et admirant le paysage, tantôt redescendant et se cachant dans l'ombre impénétrable de la vallée, — et toujours se donnant le bras. Sanine en avait même des accès de dépit : il ne s'était jamais promené si longtemps avec Gemma, avec son adorée Gemma..... Et voilà que cette femme l'avait accaparé ! « N'êtes-vous pas fatiguée ? lui demanda-t-il plus d'une fois. — Je ne suis jamais fatiguée, » répondait-elle. Ils croisèrent quelques rares promeneurs; presque tous la saluaient, les uns avec respect, les autres avec un air obséquieux. A l'un d'eux, jeune homme brun, très-joli garçon et élégamment vêtu, elle cria de loin avec le plus pur accent parisien : « Comte, vous savez, il ne faut pas venir me voir, — ni aujourd'hui, ni demain. » Le comte ôta silencieusement son chapeau et fit un profond salut.

— Qui est-ce? demanda Sanine, cédant à cette

mauvaise habitude de curiosité questionneuse propre à tous les Russes.

— Ça ? C'est un petit Français... Il y en a beaucoup qui papillonnent par ici... Il me fait la cour, lui aussi. Mais voici l'heure de prendre le café. Rentrons à la maison, l'appétit a eu le temps de vous venir, je pense. A l'heure qu'il est, mon féal époux doit avoir ouvert ses lucarnes.

— Mon féal époux ! ses lucarnes ! répéta Sanine en lui-même... Et dire qu'elle parle si élégamment le français !... Quelle drôle de femme ! »

Mme Polozoff avait raison. Quand ils arrivèrent, elle et Sanine, à l'hôtel, « son féal époux, » autrement dit « son boulot, » était déjà installé devant une table servie, avec son immuable fez groseille sur la tête.

« Je ne t'attendais plus ! s'écria-t-il en grimaçant d'un air aigre. J'étais décidé à prendre mon café sans toi.

— Ça ne fait rien, ça ne fait rien, dit-elle gaiement. Tu t'es mis en colère ? C'est excellent pour ta santé. Sans cela tu courrais risque de te figer complétement. Tu vois, je t'ai amené un hôte. Sonne vite ! Allons, prenons du café, du café et du meilleur, dans des tasses de porcelaine de Saxe, et sur nappe blanche comme la neige ! » Elle ôta son chapeau, ses gants et frappa ses mains l'une contre l'autre.

Polozoff la regardait du coin de l'œil.

« Que diable avez-vous à tant vous remuer aujourd'hui, Marie Nicolaïevna ? dit-il à demi-voix.

— Ça ne vous regarde pas, Hippolyte Sidorovitch ! Sonne ! Asseyez-vous, Dmitri Pavlovitch, et prenez une seconde tasse de café. Ah ! comme c'est amusant d'ordonner ! Je ne connais pas de plus grand plaisir au monde !

— Quand on vous obéit ! grommela le mari.

— Justement, quand on obéit ! C'est précisément cela qui m'amuse. Surtout avec toi, n'est-ce pas, boulot ? Ah ! voilà le café. »

Il y avait une affiche de théâtre sur l'énorme plateau qu'apportait le domestique. Mme Polozoff s'en empara aussitôt.

« Un drame ! lut-elle d'un air mécontent, un drame allemand ! Enfin, c'est toujours moins mauvais qu'une comédie allemande. Faites-moi prendre une loge, dit-elle au domestique, une baignoire, ou plutôt, non... la loge des étrangers, la *Fremden-Loge*.

— Mais si la *Fremden-Loge* est déjà retenue par Son Excellence (*Seine Excellenz der Herr Stadt-Director*) Monsieur le gouverneur de la ville ? hasarda le domestique.

— Donnez dix thalers à Son Excellence, mais il faut la loge. Entendez-vous ? »

Le domestique baissa la tête d'un air soumis.

— Dmitri Pavlovitch, vous viendrez avec moi au théâtre. Les acteurs allemands sont détestables, — mais vous viendrez ?... oui ? Oui ! Que vous êtes aimable ! Et toi, boulot, tu ne viendras pas ?

— Comme tu voudras, répondit Polozoff en parlant dans sa tasse qu'il avait portée à sa bouche.

— Sais-tu une chose? Ne viens pas. Tu ne fais que dormir au théâtre; et puis, tu n'entends pas grand'-chose à l'allemand. Voici plutôt ce que tu devrais faire: écris à l'intendant, tu sais, à propos de notre moulin, à propos de la mouture des paysans. — Dis-lui que je ne veux pas, que je ne veux pas, et que je ne veux pas! Voilà de l'occupation pour toute ta soirée...

— Bon, bon, répondit Polozoff.

— Allons, c'est parfait, tu es bien gentil. Et maintenant, messieurs, puisque nous avons parlé d'intendant, occupons-nous de notre grande affaire! Dmitri Pavlovitch, dès que le garçon aura desservi, vous nous direz tout ce qui concerne votre bien, en quoi il consiste, quel prix vous en demandez, combien vous voulez d'arrhes, — en un mot, tout, tout. (Enfin, pensa Sanine, Dieu merci!) Vous m'en avez déjà touché un mot, je me le rappelle; vous m'avez admirablement décrit votre jardin; mais « boulot » n'était pas là... Qu'il écoute: il dira toujours bien quelque chose! Il m'est très-agréable de penser que je puis faciliter votre mariage... Je vous avais promis de m'occuper de vous après le déjeuner, et je tiens toujours mes promesses. — N'est-ce pas, Hippolyte Sidorovitch? »

Polozoff se frotta le visage de la paume de la main. « Ce qui est vrai est vrai, dit-il; vous ne trompez personne.

— Jamais! et je ne tromperai jamais personne. Allons, Dmitri Pavlovitch, exposez votre affaire, comme nous disons au sénat.

Sanine se mit à exposer son affaire, c'est-à-dire à faire une nouvelle description de sa propriété; mais cette fois, il ne parla plus de la beauté du paysage et se borna à citer « des faits et des chiffres », en invoquant de temps en temps le témoignage de Polozoff pour confirmer son dire. Mais Polozoff ne répondait que par des grognements et des signes de tête. Approuvait-il ou désapprouvait-il? le diable lui-même n'y eût rien débrouillé. Mme Polozoff, du reste, se passait fort bien de l'aide de son mari. Elle fit preuve de telles aptitudes commerciales et administratives qu'il y avait de quoi en être ébahi! Tous les secrets de la gestion d'un domaine lui étaient parfaitement familiers; elle s'informait soigneusement de tout, entrait dans tous les détails; chacune de ses questions allait droit au but et mettait un point sur les i. Sanine ne s'attendait pas à un semblable examen : il ne s'y était pas préparé. Et cet examen dura une heure et demie. Sanine éprouva toutes les émotions d'un accusé assis sur une étroite sellette, devant un juge sévère et perspicace. « Mais c'est un interrogatoire! » se disait-il avec angoisse. Tout en le questionnant, Mme Polozoff riait, comme pour dire que c'était un jeu; mais Sanine n'était pas plus à son aise pour cela, et la sueur lui perlait au front, quand, dans le cours de cet interrogatoire, il était forcé de laisser voir qu'il comprenait assez vague-

ment les termes techniques russes qui signifient « partage à nouveau » ou « terrain de labour ».

« Très-bien! dit enfin Mme Polozoff. Maintenant je connais votre propriété... tout aussi bien que vous. Combien demandez-vous par âme? (A cette époque, comme on le sait, la valeur d'une propriété se basait sur le nombre de paysans qu'elle renfermait.)

— Mais... je pense... qu'on ne peut pas demander moins de 500 roubles, » dit Sanine avec effort. (O Pantaleone! Pantaleone! où étais-tu? C'eût été là le vrai moment de t'écrier : *Barbari!*)

Marie Nicolaïevna leva les yeux au ciel pour réfléchir.

« Ma foi, dit-elle enfin, le prix ne me paraît pas exagéré. Mais je me suis donné deux jours de délai, et il faudra que vous attendiez jusqu'à demain. Je crois que nous nous entendrons, — et alors vous me direz combien vous voulez d'arrhes. Et maintenant, *basta cosi!* dit-elle vivement en voyant que Sanine allait parler. C'est assez s'occuper du vil métal. A demain les affaires! Savez-vous : maintenant je vous laisse aller... (Elle regarda l'heure à une petite montre émaillée qui était passée dans sa ceinture)... jusqu'à trois heures. Il faut bien vous donner le temps de respirer. Allez jouer à la roulette.

— Je ne joue à aucun jeu de hasard, fit observer Sanine.

— Pas possible! Mais vous êtes décidément une perfection! Du reste, je ne joue pas non plus. Je

trouve absurde qu'on aille perdre son argent à coup sûr. Mais allez dans la salle de jeu et regardez les physionomies. On en voit de tout à fait réjouissantes : il y a là une vieille, ornée d'une féronnière et d'une paire de moustaches ; — elle est magnifique. Il y a aussi un prince de chez nous, — qui n'est pas mal non plus. Il a une tête majestueuse, un nez d'aigle, et, quand il pose un thaler, il fait à la dérobée un signe de croix sous son gilet. Lisez les journaux, promenez-vous, en un mot, faites ce que vous voudrez... Et à trois heures, je vous attends... *de pied ferme*. Il faudra que nous dînions de meilleure heure. Chez ces drôles d'Allemands, les théâtres s'ouvrent à six heures et demie. — Elle lui tendit les deux mains : *Sans rancune, n'est-ce pas?*

— Oh ! Marie Nicolaïevna, de quoi vous en voudrais-je ?

— De ce que je vous ai martyrisé. Attendez, vous en verrez bien d'autres, ajouta-t-elle en fermant les yeux à demi, et toutes ses fossettes parurent à la fois sur ses joues devenues vermeilles. Au revoir ! »

Sanine s'inclina et sortit. Un rire joyeux retentit derrière lui, et voici la scène qu'il vit reflétée dans une glace devant laquelle il passait en ce moment : Mme Polozoff avait enfoncé le fez groseille sur les yeux de son mari, qui résistait en battant l'air faiblement de ses deux mains.

XXXVII

Oh! quel profond soupir de joie Sanine poussa en se retrouvant dans sa chambre! Oui, Marie Nicolaïevna avait dit vrai : il avait besoin de respirer, de se reposer de toutes ces nouvelles connaissances, de ces rencontres, de ces conversations, de cette vapeur étrange qui lui montait au cerveau et au cœur, — de cette demi-intimité avec une femme qui lui était complétement étrangère! Et à quel moment cela se passait-il? Presque au lendemain du jour où Gemma lui avait fait l'aveu de son amour, où il était devenu son fiancé! Mais c'était un sacrilége! Au fond de son âme, il demanda mille fois pardon à sa chaste et pure colombe, bien qu'il ne pût formuler contre lui-même aucune accusation précise; mille fois il baisa la petite croix qu'elle lui avait donnée. S'il n'avait eu l'espérance de terminer promptement et heureusement l'affaire pour laquelle il était venu à Wiesbaden, il se serait enfui à toutes jambes vers son doux Francfort, vers cette chère maison qui était devenue la sienne, vers sa Gemma, pour se jeter à ses pieds adorés... Mais que faire? Il fallait boire le calice jusqu'à la lie, faire toilette, aller dîner, et puis de là aller au théâtre... Pourvu que le lendemain il pût être libre de bonne heure!

Une chose encore le troublait et l'irritait : il pen-

sait avec amour, avec attendrissement, avec des transports de reconnaissance à sa chère Gemma, à leur existence à deux, au bonheur qui l'attendait dans l'avenir; et pendant tout ce temps-là cette étrange femme, cette Mme Polozoff se dressait sans relâche... que dis-je, se dressait! — se fourrait (c'est ainsi que s'exprimait Sanine dans son dépit, dans sa colère), — se fourrait incessamment devant ses yeux; et il ne pouvait se débarrasser de son image, ni cesser d'entendre sa voix et ses discours, ni même chasser l'impression du parfum qui s'exhalait de ses vêtements, parfum tout particulier, frais, subtil et pénétrant comme l'odeur de l'iris. Cette femme, évidemment, vise à le mystifier, à se moquer de lui... Mais dans quel but? Que voulait-elle? Était-ce un simple caprice d'enfant gâté, de femme riche... et peut-être dépravée? Et ce mari, quelle espèce d'homme était-ce? Dans quels termes était-il avec sa femme? Et à propos de quoi ces questions lui venaient-elles dans la tête, à lui, Sanine, qui n'avait nulle raison de s'intéresser à M. Polozoff ni à sa femme? Et pourquoi ne pouvait-il pas parvenir à chasser cette image importune, même dans les moments où il dirigeait toutes les aspirations de son âme vers une autre image lumineuse et pure comme la clarté du jour? A travers ses traits divins, comment ceux de cette femme osaient-ils paraître, et non-seulement paraître, mais encore sourire d'un air insolent? Ces yeux hardis, aux prunelles grises, ces fossettes sur les joues, ces tresses

serpentines, — est-ce que vraiment tout cela s'était si bien attaché à lui qu'il n'avait plus la force de le secouer, de le jeter au loin?

« Sottises! se dit-il. Tout cela disparaîtra sans laisser de traces... Mais me laissera-t-elle partir demain? »

Pendant qu'il se posait toutes ces questions, trois heures approchaient. Il endossa son habit noir et, après un tour de promenade dans le parc, se dirigea vers l'appartement des Polozoff.

Il trouva dans leur salon un secrétaire d'ambassade allemand, long comme une asperge, blond, à profil de cheval, orné d'une raie derrière la tête (ce qui était encore une nouveauté dans ce temps-là), et... ô surprise!... son Dönhof, l'officier avec lequel il s'était battu quelques jours auparavant. Il ne s'attendait guère à le rencontrer justement dans ce salon; toutefois, réprimant un trouble involontaire, il échangea un salut avec lui.

« Vous vous connaissez? demanda Mme Polozoff, à qui le trouble de Sanine n'avait pas échappé.

— Oui, j'ai déjà eu l'honneur... dit Dönhof. Et, se penchant légèrement vers Marie Nicolaïevna, il ajouta à demi-voix avec un sourire: C'est lui-même... votre compatriote... le Russe dont je vous ai parlé...

— Pas possible! » dit-elle du même ton en le menaçant du doigt; et aussitôt elle se mit en devoir de le congédier, ainsi que le long secrétaire, qui, selon toutes les apparences, était amoureux d'elle à

en mourir, car il ouvrait la bouche toute grande chaque fois qu'il la regardait. Dönhof se retira incontinent avec l'aimable soumission d'un ami de la maison qui comprend à demi-mot ce qu'on veut de lui. Quant au secrétaire, il avait envie de faire le rétif; mais Marie Nicolaïevna l'expédia sans la moindre cérémonie.

« Allez-vous-en chez votre souveraine, lui dit-elle (il y avait en ce moment-là à Wiesbaden une certaine « principessa di Monaco » qui ressemblait prodigieusement à une lorette de bas étage) : qu'avez-vous à rester chez une plébéienne comme moi?

— Permettez, madame, répliqua le malencontreux secrétaire, toutes les princesses du monde... »

Mais Mme Polozoff fut sans pitié. Le secrétaire s'en alla, et sa raie avec lui.

Marie Nicolaïevna était mise ce jour-là tout à fait « à son avantage », comme disaient nos grand'mères. Elle avait une robe en taffetas rose glacé, avec des manches *à la Fontanges*, et un gros brillant à chaque oreille. Ses yeux ne brillaient pas moins que ses diamants; elle semblait être de bonne humeur et dans un jour de chance.

Elle fit asseoir Sanine auprès d'elle et se mit à lui parler de Paris, où elle irait dans quelques jours; des Allemands, qui l'ennuyaient, et qui, disait-elle, sont bêtes quand ils veulent avoir de l'esprit, et ont de l'esprit à contre-temps quand ils veulent être bêtes. Puis tout à coup elle lui demanda à brûle-pourpoint : « Est-il vrai que vous vous soyez battu

dernièrement pour une dame avec cet officier qui était là tout à l'heure?

— Comment le savez-vous? demanda Sanine stupéfait.

— Il n'est chose qu'on ne sache, Dmitri Pavlovitch; mais je sais aussi que vous aviez raison, mille fois raison, et que vous vous êtes conduit comme un vrai chevalier. Dites-moi, cette dame, c'est votre fiancée? »

Sanine fronça légèrement le sourcil.

« Je ne dis plus rien, je ne dis plus rien, se hâta d'ajouter Mme Polozoff. Cela vous est désagréable, pardonnez-moi, je ne le ferai plus! Ne vous fâchez pas! »

En ce moment, Polozoff sortit de la pièce voisine, tenant un journal à la main. « Qu'est-ce qui te prend? Est-ce que le dîner est prêt?

— On va servir de suite; mais regarde ce que je viens de lire dans l'*Abeille du Nord*... Le prince Gromoboï est mort. »

Mme Polozoff leva la tête.

« Ah! que Dieu ait son âme! Tous les ans, continua-t-elle en se tournant vers Sanine, au mois de février, à l'anniversaire de ma naissance, il remplissait de camélias tous mes appartements. Mais cela ne suffirait pas pour me faire passer l'hiver à Pétersbourg. Quel âge avait-il? Soixante-dix ans passés, je crois? dit-elle à son mari.

— Oui! On décrit son enterrement dans le jour-

nal. Toute la cour y était. Et voilà des vers que le prince Kovrichkine a faits à cette occasion.

— Ah ! très-bien.

— Veux-tu que je te les lise ? Le prince l'appelle homme de bon conseil.

— Non, je ne veux pas. Homme de bon conseil ! Il était tout bonnement l'homme de Tatiana Jouriévna. (Mme Polozoff jouait sur le mot russe qui signifie à la fois homme et mari.) Allons dîner. Les vivants doivent penser à vivre. Dmitri Pavlovitch, votre bras. »

Le dîner fut splendide, comme la veille, et très-animé. Mme Polozoff savait bien raconter, don rare chez les femmes, chez les femmes russes surtout. Elle ne se gênait pas pour exprimer sa pensée ; ses compatriotes surtout furent peu ménagés. Plus d'un mot hardi et bien lancé provoqua le rire de Sanine. Ce qu'elle détestait par-dessus tout, c'était l'hypocrisie, les grandes phrases et le mensonge... Et elle en trouvait presque partout. Elle retrouva dans ses souvenirs d'enfance d'assez étranges anecdotes sur ses parents. Elle faisait parade et tirait vanité de l'humble milieu où sa vie avait commencé ; elle disait : « J'ai porté des souliers d'écorce, » tout comme Nathalie Kirilovna Narychkine, la mère de Pierre le Grand. » Sanine put constater qu'elle avait déjà passé par bien plus d'épreuves que la plupart des femmes de son âge.

Polozoff, lui, mangeait avec réflexion, buvait avec

attention et se contentait de lever de temps en temps sur Sanine et sur sa femme un regard de ses prunelles blanchâtres, en apparence aveugles et en réalité fort perçantes. « Que tu es gentil ! s'écria Mme Polozoff en se tournant vers lui, que tu as bien fait toutes mes commissions à Francfort ! Je t'aurais embrassé au front en récompense ; — mais tu n'y tiens pas, hein !

— Je n'y tiens pas, » répondit Polozoff en coupant un ananas avec un couteau d'argent.

Marie Nicolaïevna le regarda en tambourinant du bout des doigts sur la table.

« Alors notre pari tient ? dit-elle d'un air significatif.

— Il tient.

— Parfait. Tu perdras. »

Polozof avança la mâchoire inférieure. « Hum ! pour cette fois, tu as beau compter sur tes ressources, Marie Nicolaïevna, je me figure que c'est toi qui perdras.

— A quel propos, ce pari ? Peut-on savoir ? demanda Sanine.

— Non..., pas encore, » répondit Mme Polozoff en éclatant de rire.

Sept heures sonnèrent. Le domestique annonça que la voiture était avancée. Polozoff fit quelques pas pour reconduire sa femme et retourna immédiatement dans son fauteuil.

« Prends garde, n'oublie pas la lettre à l'intendant ! lui cria Mme Polozoff de l'antichambre.

— J'écrirai, sois tranquille. Je suis un homme d'ordre. »

XXXVIII

En 1840, le théâtre de Wiesbaden était d'assez piètre apparence, et la troupe, dans sa misérable et pompeuse médiocrité, dans sa routine trivialement consciencieuse, ne dépassait pas de l'épaisseur d'un cheveu le niveau normal de tous les théâtres allemands actuels, niveau dont la troupe de Carlsruhe, sous « l'illustre direction de M. Devrient », donnait dans ces derniers temps la plus exacte mesure.

En arrière de la loge louée par « son altesse Mme von Polozoff » (Dieu sait comment le domestique s'y était pris pour l'obtenir; il ne l'avait pourtant pas pu acheter au Stadt Director!), en arrière de cette loge il y avait une petite pièce entourée de canapés. Avant d'y entrer, Mme Polozoff pria Sanine de relever les écrans qui séparaient la loge du théâtre.

« Je ne veux pas qu'on me voie, dit-elle, sans cela ils vont arriver tous. »

Elle le fit placer près d'elle en tournant le dos à la salle, de manière à ce que la loge semblât vide.

L'orchestre joua l'ouverture des *Noces de Figaro*. Le rideau se leva, la pièce commença.

C'était une de ces innombrables élucubrations dramatiques, où des auteurs érudits, mais sans talent, développaient avec application, mais avec

maladresse, dans une langue châtiée, mais privée de vie, quelque idée « profonde » ou « palpitante d'intérêt », et où, en présentant ce qu'ils appelaient un conflit tragique, ils produisaient un ennui..... qu'on nommerait volontiers asiatique, — comme il y a un choléra de ce nom. Mme Polozoff écouta patiemment la moitié de l'acte; mais quand le jeune premier, ayant appris la trahison de sa bien-aimée (il portait une redingote cannelle à manches bouffantes et à col en peluche, un gilet rayé à boutons de nacre, des pantalons verts avec des sous-pieds de cuir verni et des gants en peau de daim), quand le jeune premier, posant ses deux mains sur sa poitrine, avançant ses coudes en angle aigu, se mit à hurler exactement comme un chien, Mme Polozoff n'y tint plus.

« Le dernier acteur français dans la dernière des petites villes de province joue mieux et plus naturellement que la première des célébrités allemandes, » s'écria-t-elle d'un air indigné, et elle se retira dans l'arrière-loge. « Venez vous asseoir ici, dit-elle à Sanine, en frappant de la main la place vide à côté d'elle sur le canapé. Bavardons un peu. »

Sanine obéit.

Mme Polozoff le regarda en dessous : « Vous êtes docile, à ce que je vois; votre femme vous trouvera facile à vivre. Ce forcené, continua-t-elle en montrant de son éventail l'acteur qui hurlait toujours (il jouait un rôle de précepteur), me rappelle ma jeunesse. Moi aussi, j'ai été amoureuse d'un précepteur. C'était ma première, non, ma seconde passion. La première fois,

j'ai aimé un frère servant du monastère de Donskoï J'avais dix ans, je ne le voyais que le dimanche. Il portait une soutanelle en velours, se parfumait d'eau de lavande, et quand il traversait la foule un encensoir à la main, il disait en français aux dames : « *pardonn, exkiousez;* » il ne levait jamais les yeux et il avait des cils, tenez, longs comme ça! Madame Polozoff mesura avec l'ongle du pouce la moitié de son petit doigt. Mon précepteur s'appelait *Monsieur Gaston!* Il vous faut dire que c'était un homme terriblement savant et très-sévère, un Suisse; et quelle tête énergique! Des favoris noirs comme l'ébène, un profil grec, et des lèvres qui semblaient être en fer ciselé! J'avais une peur de lui! C'est le seul homme dont j'aie eu peur dans ma vie. Il était précepteur de mon frère, qui est mort depuis... noyé! Une bohémienne m'a aussi prédit que je mourrais de mort violente, mais ce sont des bêtises. Je ne crois pas à ces choses-là. Vous figurez-vous Hippolyte Sidorovitch un poignard à la main!...

— On peut mourir autrement que par le poignard, hasarda Sanine.

— Ce sont des bêtises. Vous êtes superstitieux? Moi, pas du tout. Et puis, on n'évite pas ce qui doit arriver. *Monsieur Gaston* demeurait chez nous, au-dessus de ma chambre. Il m'arrivait de m'éveiller pendant la nuit et d'entendre ses pas, — il se couchait très-tard — et mon cœur se pâmait de vénération... ou de tout autre sentiment. Mon père savait à peine lire et écrire, mais il nous faisait donner une

bonne éducation. Savez-vous bien que je comprends le latin ?

— Vous ? le latin ?

— Oui... moi, M. Gaston me l'a appris, j'ai lu l'*Énéide* en entier avec lui. C'est fort ennuyeux, mais il y a de jolis passages. Vous souvenez-vous quand Didon et Énée, dans le bois...

— Oui, oui, je m'en souviens, » dit bien vite Sanine. Il avait depuis longtemps oublié son latin et l'*Énéide* ne lui était guère familière.

Mme Polozoff le regarda, selon son habitude, un peu de côté et de bas en haut. « N'allez pas pourtant vous imaginer que je sois très-savante. Oh ! mon Dieu, non. Je ne suis pas savante, et je ne possède aucun talent. Je sais à peine écrire. Vrai ! Je ne sais pas lire à haute voix ; je ne sais ni jouer du piano, ni dessiner, ni coudre, — rien ! Maintenant, vous me connaissez. Voilà ! » fit-elle en écartant les bras.

« Je vous raconte tout cela, d'abord pour ne pas entendre ces butors, continua-t-elle en montrant la scène où l'acteur avait cédé la place à une actrice qui hurlait de même, les coudes de même en avant, et ensuite parce que j'étais en reste avec vous : ne m'avez-vous pas parlé de vous hier matin !

— Vous aviez bien voulu me le demander, » fit observer Sanine.

Marie Nicolaïevna se tourna brusquement vers lui.

« Et vous ne tenez pas à savoir quelle femme je suis? Du reste, cela ne m'étonne pas, ajouta-t-elle en se laissant retomber sur les coussins du canapé.

Un homme qui va se marier, et par amour encore, et après un duel, comment aurait-il le temps de penser à autre chose! »

Mme Polozoff, d'un air pensif, se mit à mordre le manche de son éventail avec ses dents un peu grandes, mais régulières et blanches comme du lait; et Sanine sentait encore lui monter au cerveau cette vapeur dont il se savait enveloppé depuis la veille. La conversation avec Mme Polozoff se faisait à demi-voix, presque en chuchotant, et cela le troublait et l'agitait encore davantage...

Quand tout cela finirait-il?

Les caractères faibles ne finissent jamais rien eux-mêmes, ils attendent toujours que la fin vienne toute seule.

En ce moment, quelqu'un éternua sur la scène : c'était l'auteur lui-même qui avait introduit cet éternument dans sa pièce, en guise « d'élément ou de moment comique ». Il va sans dire que c'était là le seul élément comique de la pièce; et les spectateurs, que « ce moment » contentait, se mirent à rire.

Ce rire, lui aussi, exaspéra Sanine.

A certains moments, il ne savait positivement pas s'il était joyeux ou furieux, s'il s'ennuyait ou s'il s'amusait. Ah! si Gemma l'avait vu!

« Vraiment, c'est très-étrange! dit tout à coup Marie Nicolaïevna. Un homme vous dit le plus tranquillement du monde : « J'ai l'intention de me marier », et personne ne vous dit tranquillement :

« J'ai l'intention de me jeter à l'eau ». Et pourtant, quelle différence y a-t-il? C'est étrange, vraiment! »

Sanine eut un mouvement d'impatience.

« Mais, madame, la différence est grande! Il y a des gens qui ne craignent pas du tout de se jeter à l'eau : ceux qui savent nager. Et quant à l'étrangeté de certains mariages..., puisque nous en sommes venus à parler de cela... »

Il s'arrêta et se mordit la langue.

Mme Polozoff frappa de son éventail dans la paume de sa main.

« Continuez, Dmitri Pavlovitch, continuez. Je sais ce que vous vouliez dire : « Puisque nous en « sommes venus à parler de cela, madame, vouliez- « vous me dire, on ne peut rien imaginer de plus « étrange que *votre* mariage, car je connais votre « mari depuis son enfance. » Voilà ce que vous vouliez me dire, vous qui savez nager.

— Permettez...

— Eh quoi! n'est-ce pas cela? N'est-ce pas cela? répéta-t-elle avec insistance. Voyons, regardez-moi en face, et dites-moi que je me suis trompée. »

Sanine ne savait plus où fourrer ses yeux. « Eh bien, oui! dit-il enfin. C'est vrai, puisque vous l'exigez absolument. »

Marie Nicolaïevna hocha la tête. « Oui... oui .. Et vous ne vous demandez pas, vous qui savez si bien nager, quel a pu être le motif d'une aussi étrange... action de la part d'une femme qui n'est ni pauvre... ni sotte... ni laide? Cela ne vous intéresse

peut-être pas; n'importe. Je vous dirai ce motif, pas maintenant, mais tout à l'heure, dès que l'entr'-acte sera fini. J'ai toujours peur que quelqu'un n'entre... »

En effet, Mme Polozoff avait à peine achevé sa phrase que la porte extérieure s'entr'ouvrit, — et ils virent se glisser dans la loge une figure rouge et luisante, encore jeune, mais déjà édentée, au nez pendant, aux longs cheveux plats, aux oreilles énormes comme celles d'une chauve-souris; cette figure abritait ses petits yeux myopes et curieux derrière des lunettes d'or, avec un pince-nez par-dessus ses lunettes. Elle jeta un regard circulaire dans la loge, aperçut Mme Polozoff, prit une expression obséquieuse, s'inclina. Un cou sillonné de grosses veines saillantes s'allongea à sa suite...

Mme Polozoff agita vivement son mouchoir comme pour chasser un insecte importun. « Je n'y suis pas! *Ich bin nicht zu Hause... Kch!... Kch!...* »

La figure sourit d'un air étonné et contraint, dit: « *Sehr gut! Sehr gut!* » (fort bien! fort bien!) avec un hoquet dans la voix, à l'imitation de Lizt, aux pieds duquel elle s'était traînée, et disparut.

« Quel est ce personnage? demanda Sanine.

— Ça? c'est le critique de Wiesbaden. *Litterat* ou domestique de place, à votre choix. Il est pour le moment à la solde du directeur, et, par conséquent, le voilà forcé de tout vanter et de s'extasier à propos de tout; mais au fond il est tout pétri d'une affreuse bile qu'il n'ose même pas épancher. Je ne suis pas

tranquille. Horriblement cancanier comme il est, il va courir partout pour raconter que je suis au théâtre. Bah! tant pis! »

L'orchestre joua une valse, le rideau se releva... Les contorsions et les hurlements recommencèrent de plus belle sur la scène.

« Allons, dit Mme Polozoff en se laissant aller de nouveau sur les coussins du canapé, — puisque vous êtes pris et que vous devez me tenir compagnie au lieu de jouir de la société de votre fiancée..., ne roulez pas ainsi les yeux et ne vous mettez pas en colère; — je vous comprends, et je vous ai déjà promis de vous rendre votre liberté pleine et entière; — mais pour le moment écoutez ma confession. Voulez-vous savoir ce que j'aime par-dessus tout?

— La liberté! »

A cette réponse, Mme Polozoff posa sa main sur la main de Sanine.

« Oui, Dmitri Pavlovitch, dit-elle avec un accent particulier et d'une voix grave empreinte d'une évidente franchise, — la liberté, par-dessus tout et avant tout. Et ne pensez pas que je m'en vante, — il n'y a pas de quoi se vanter; — seulement c'est ainsi, et il en sera toujours ainsi pour moi jusqu'au jour de ma mort. Dans mon enfance j'ai vu la servitude de trop près, et j'en ai trop souffert. C'est M. Gaston, mon précepteur, qui m'a ouvert les yeux. Maintenant, vous comprenez peut-être pourquoi j'ai épousé Hippolyte Sidorovitch : avec lui je suis libre, complétement libre, comme l'air, comme

le vent!... Et je savais cela avant le mariage; je savais qu'avec lui je serais libre comme un franc Cosaque! »

Mme Polozoff garda un instant le silence et jeta de côté son éventail.

« Je vous dirai encore une chose : je ne déteste pas de réfléchir..., c'est amusant, et puis c'est pour cela que l'esprit nous a été donné; mais quant à réfléchir aux suites de mes actions, je ne le fais jamais; et je ne m'épargne pas moi-même, pas un brin; et je ne me plains pas : à quoi bon? J'ai un proverbe à mon usage : « Cela ne tire pas à conséquence. » — Je ne sais pas comment traduire cela en russe. Et, en vérité, qu'est-ce qui « tire à conséquence »? On ne me demandera pas compte de mes actions ici, sur cette terre; et là-haut — (elle leva un doigt), là-haut, — qu'on s'arrange comme on voudra. Quand on me jugera, là-haut, — je ne serai plus *moi!* M'écoutez-vous? Cela ne vous ennuie pas? »

Sanine écoutait incliné. Il releva la tête. « Cela ne m'ennuie pas du tout, Marie Nicolaïevna, et je vous écoute avec curiosité. Seulement, je... je l'avoue..., je me demande pourquoi vous me dites tout cela? »

Mme Polozoff se rapprocha imperceptiblement... « Vous vous demandez... Êtes-vous si peu clairvoyant... ou si modeste? »

Sanine releva encore un peu la tête.

« Je vous dis tout cela, continua Marie Nicolaïevna d'un ton calme, qui ne s'accordait pas tout à fait avec l'expression de son visage, — parce que

vous me plaisez beaucoup : oui, ne vous étonnez pas, ce n'est pas une plaisanterie; parce que, après vous avoir rencontré, il me serait désagréable de penser que vous conservez de moi une impression défavorable...; pas même défavorable, cela me serait égal, — mais fausse. Voilà pourquoi je vous ai amené ici, voilà pourquoi je reste en tête-à-tête avec vous et je vous parle si franchement... Oui, oui, franchement. Je ne mens pas. Et remarquez bien, Dmitri Pavlovitch, je sais que vous êtes amoureux d'une autre, que vous allez l'épouser... Rendez donc justice à mon désintéressement! Et, tenez, voilà une belle occasion de dire à votre tour : Cela ne tire pas à conséquence! »

Elle se mit à rire, mais son rire s'arrêta court, — et elle resta immobile comme saisie de ses propres paroles; ses yeux, ordinairement si joyeux et si hardis, eurent, pour un moment, une expression comme de timidité, même de tristesse.

« Serpent! Ah! quel serpent! se dit Sanine; mais, quel joli serpent!

— Donnez-moi ma lorgnette, dit tout à coup Mme Polozoff. J'ai envie de voir si cette jeune première est réellement si laide. Vraiment, c'est à croire que le gouvernement l'a choisie dans un but de moralité, afin de modérer les entraînements des jeunes gens. »

Sanine lui donna la lorgnette. En la prenant, elle enveloppa de ses deux mains les doigts du jeune homme avec une pression fugitive et presque insensible

« N'ayez pas l'air si sérieux, murmura-t-elle avec un sourire. — Écoutez, on ne peut pas m'imposer de chaînes, mais aussi je ne veux pas en charger les autres. J'aime la liberté et je repousse les liens, — mais pas pour moi seule. Et maintenant, écartez-vous un peu, et écoutons la pièce. »

Mme Polozoff braqua sa lorgnette sur la scène, et Sanine fit de même, assis auprès d'elle dans la pénombre de la loge, aspirant involontairement le tiède parfum de ce corps charmant, et retournant tout aussi involontairement dans sa tête tout ce que cette femme lui avait dit dans le courant de la soirée, dans les dernières minutes surtout.

XXXIX

La pièce continua encore pendant plus d'une heure, mais Sanine et Mme Polozoff ne tardèrent pas à détourner les yeux de la scène. La conversation se renoua entre eux, toujours sur le même sujet; mais, cette fois, Sanine fut moins silencieux. Intérieurement, il se sentait vexé contre lui-même et contre Mme Polozoff; il s'efforçait de lui prouver le peu de solidité de sa « théorie », comme si elle s'était souciée de théories! Il se mit à discuter avec elle, ce qui la réjouit intérieurement : quand on discute, on fait des concessions, ou l'on en va faire. Il ne s'éloignait plus de l'appât, il s'apprivoisait, ou du moins il n'était

plus aussi farouche. Elle faisait des objections, riait, cédait, se mettait à rêver, attaquait de nouveau..., et, pendant ce temps, ils rapprochaient par degrés leurs visages, et Sanine ne détournait plus les yeux quand elle le regardait. Les yeux de Mme Polozoff semblaient errer lentement sur tous les traits de son visage, et, en réponse, il lui souriait — poliment, à la vérité, mais il lui souriait. Elle l'avait déjà amené à se lancer dans les thèmes abstraits, à raisonner sur la sincérité dans les relations, sur les devoirs sacrés de l'amour et du mariage..... Ces thèmes abstraits sont une excellente chose dans les commencements... comme point de départ...

Ceux qui connaissaient bien Mme Polozoff disaient que quand sa ferme et puissante nature semblait tout à coup s'empreindre d'une sorte de tendresse réservée et presque d'une pudeur virginale, — où la prenait-elle, on n'en savait rien, — alors... oh! alors, l'affaire prenait une tournure dangereuse.

C'était évidemment le cas, ce soir-là, avec Sanine... Comme il se serait méprisé s'il avait pu faire un retour sur lui-même! Mais il n'avait le temps ni de faire un retour sur lui-même, ni de se mépriser.

Elle, de son côté, ne perdait pas une seconde. Et tout cela, uniquement parce que Sanine était très-joli garçon! On est bien forcé quelquefois de se dire : « A quoi tient la perte ou le salut? »

La pièce finit. Mme Polozoff pria Sanine de lui mettre son châle, et resta immobile pendant qu'il en-

tourait du moelleux tissu ses épaules véritablement royales. Puis elle lui prit le bras, sortit dans le corridor, et faillit pousser un cri : à la porte même de la loge, Dönhof surgit comme un fantôme, et derrière lui la chétive personne du critique wiesbadois. La figure huileuse du *Litterat* rayonnait d'une satisfaction maligne.

« Ne désirez-vous pas, madame, que je fasse approcher votre voiture? dit le jeune officier avec un tremblement de rage mal contenue dans la voix.

— Non, je vous remercie, répondit-elle... mon domestique s'en occupe. Laissez-moi ! » ajouta-t-elle à voix basse d'un ton impérieux, — et elle s'éloigna vivement en entraînant Sanine.

« Allez-vous-en au diable! Pourquoi êtes-vous toujours à mes trousses? vociféra tout à coup Dönhof en s'adressant au *Litterat*. Il lui fallait bien décharger sa colère sur quelqu'un !

— *Sehr gut! Sehr gut!* » marmotta le *Litterat* en s'éclipsant.

Le valet de pied qui attendait dans le vestibule fit avancer la voiture en un clin d'œil; Mme Polozoff y monta rapidement et Sanine s'élança après elle. La portière se referma avec bruit et Marie Nicolaïevna éclata de rire.

« De quoi riez-vous?

— Ah! pardonnez-moi, je vous en prie... mais l'idée m'est venue que si Dönhof se battait une seconde fois avec vous, et à cause de moi... ce serait bien drôle, n'est-ce pas?

— Êtes-vous très-liée avec lui? demanda Sanine.

— Avec lui? avec ce gamin? C'est mon saute-ruisseau. Soyez tranquille...

— Mais je suis parfaitement tranquille! »

Mme Polozoff poussa un soupir. « Oui, je sais que vous êtes tranquille. Mais je vais vous dire une chose... Vous si gentil, vous ne pouvez pas repousser ma dernière prière. N'oubliez pas que je pars dans trois jours pour Paris et que vous retournez à Francfort. Qui sait quand nous nous reverrons!

— Quelle demande voulez-vous me faire?

— Vous savez certainement monter à cheval?

— Oui.

— Eh bien, voici. Demain matin je vous emmène et nous allons faire une promenade hors de la ville. Nous aurons des chevaux excellents. Puis nous reviendrons, nous terminerons l'affaire et.... *Amen!* Ne vous récriez pas, ne me dites pas que c'est un caprice, que je suis folle. Tout cela est peut-être vrai, mais dites seulement : J'y consens. »

Mme Polozoff avait tourné vers lui son visage. L'intérieur de la voiture était sombre, mais ses yeux brillaient dans cette obscurité même.

« Eh bien, j'y consens, dit Sanine avec un soupir.

— Ah! vous avez soupiré! dit Mme Polozoff en le contrefaisant. Ce soupir veut dire : le vin est tiré, il faut le boire. Mais non, non... Vous êtes gentil, vous êtes charmant, et moi je tiendrai ma promesse. Voici ma main dégantée, la main droite, la main qui signe. Prenez-la et croyez à son étreinte. Quelle

femme je suis, je n'en sais rien ; mais je suis un honnête homme, et on peut faire affaire avec moi. »

Sans se rendre un compte bien exact de ce qu'il faisait, Sanine porta cette main à ses lèvres. Mme Polozoff la retira tout doucement, et ne dit plus rien jusqu'à ce que la voiture s'arrêtât.

Elle se leva pour descendre... Mais quoi! fut-ce une hallucination de Sanine, ou bien un attouchement rapide et brûlant qui effleura sa joue?...

« A demain ! » murmura Marie Nicolaïevna déjà sur l'escalier, tout illuminé par les quatre bougies d'un candélabre qu'un suisse tout chamarré d'or avait saisi à son arrivée. Elle tenait ses yeux baissés. « A demain ! »

Rentré dans sa chambre, Sanine trouva sur la table une lettre de Gemma. Il eut un mouvement d'effroi, aussitôt suivi d'un mouvement de joie, à l'aide duquel il se cacha à lui-même l'effroi qu'il venait d'éprouver. La lettre ne contenait que quelques lignes. Gemma se félicitait de voir l'affaire si bien commencée, lui conseillait la patience, en ajoutant que tout le monde se portait bien et se réjouissait d'avance à l'idée de son retour. Sanine trouva cette lettre un peu sèche ; pourtant il prit une plume et du papier... qu'il repoussa aussitôt. — « A quoi bon écrire? Je m'en retourne demain... Il est temps! Il est temps! »

Il se mit au lit sans plus tarder et fit tous ses efforts pour s'endormir bien vite. S'il fût resté debout et éveillé, il aurait certainement pensé à Gemma, — et il éprouvait à penser à elle, à évoquer son image,

une sorte de honte. Sa conscience était inquiète. Mais il se tranquillisait en se disant que tout serait complétement fini le lendemain, qu'il s'éloignerait pour toujours de cette fantasque personne, et qu'il oublierait toutes ces stupidités.

Les gens faibles, quand ils causent avec eux-mêmes, se plaisent à employer des expressions énergiques.

Et puis... « cela ne tire pas à conséquence ! »

XL

Voilà ce que pensait Sanine à l'heure du coucher. Mais les réflexions qu'il fit le lendemain, quand Mme Polozoff, frappant à sa porte quelques petits coups impatients avec la poignée en corail de sa cravache, apparut sur le seuil de la chambre, la queue de son amazone, en drap bleu foncé, relevée sur son bras, un petit chapeau d'homme posé sur les grosses boucles de sa chevelure, son voile rejeté en arrière, et les lèvres, les yeux et tout le visage éclairés par un sourire provocant, — les réflexions qu'il fit alors, l'histoire n'en dit absolument rien.

« Eh bien! êtes-vous prêt? » dit-elle d'une voix joyeuse.

Sanine, pour toute réponse, boutonna sa redingote et prit son chapeau. Mme Polozoff lui jeta un regard

clair et vif, fit un signe de tête et descendit rapidement l'escalier. Il s'élança après elle.

Les chevaux attendaient déjà devant le perron. Il y en avait trois : l'un, alezan doré, jument pur sang, à la tête sèche, aux yeux noirs à fleur de tête, aux jambes de cerf, quelque peu maigre, mais élégante de formes et ardente comme le feu, était destiné à Mme Polozoff; le second, large, puissant, d'un noir sans tache, à la lèvre mince et découvrant les dents, était pour Sanine; le troisième, pour le groom. Marie Nicolaïevna s'élança légèrement sur sa bête, qui trépigna et caracola sur place, relevant la queue et se ramassant sur sa croupe; mais Mme Polozoff, excellente écuyère, la maîtrisa. Il fallait encore prendre congé de Polozoff, qui, avec son fez immuable et sa robe de chambre flottante, était apparu sur le balcon; il agitait un mouchoir de batiste d'un air, il faut le dire, peu souriant et même renfrogné. Sanine se mit en selle; Marie Nicolaïevna salua Polozoff du bout de sa cravache et cingla vivement l'encolure cambrée et plate de son cheval. Celui-ci se cabra, bondit en avant, puis, dompté, tout frémissant, se rassemblant sous le mors, mâchant l'air et soufflant par saccades, se mit à marcher à pas menus et serrés. Sanine suivit, regardant Marie Nicolaïevna, dont la taille fine et souple, moulée dans un corset qui la dessinait sans la comprimer, se balançait avec assurance et grâce. Elle tourna la tête et l'appela du regard. Il la rejoignit.

« Voyez-vous comme c'est gentil, dit-elle. Je vous

le dis pour la dernière fois, avant de nous quitter: Vous êtes adorable, et vous ne vous repentirez pas. »

Elle appuya ces dernières paroles d'un hochement de tête affirmatif plusieurs fois répété, comme pour lui en faire mieux sentir la signification.

Elle semblait à tel point heureuse que Sanine en fut tout surpris. Son visage avait même pris cette expression sérieuse qu'on remarque chez les enfants quand ils sont au comble de la satisfaction.

Ils allèrent au pas jusqu'à la prochaine barrière, puis se lancèrent au grand trot sur la route. La journée était splendide, une vraie journée d'été. Un vent léger et gai leur soufflait au visage, murmurant et bruissant à leurs oreilles. Une sensation de jeunesse et de vie énergique, de libre et impétueux élan, les envahissait de minute en minute; ils la savouraient avec délices.

Marie Nicolaïevna arrêta court son cheval et le remit au pas. Sanine l'imita.

« Voilà, dit-elle avec un profond soupir de béatitude, la seule chose qui vaille que l'on vive. Avoir réussi à faire ce qu'on désirait, ce qu'on croyait impossible, et s'en donner jusque là! (Son doigt, rapidement passé sur son cou, acheva sa pensée.) Et comme on se sent bon alors! Moi, par exemple, dans ce moment-ci, comme je suis bonne! Je crois que j'embrasserais le monde entier. C'est-à-dire... non, pas tout le monde! Tenez, celui-là, par exemple, je ne l'embrasserais pas! (Elle montra du bout de sa

cravache un vieillard misérablement vêtu qui suivait le bord de la route.) Mais je suis prête à le rendre heureux. Tenez, prenez, lui cria-t-elle en allemand; et elle jeta une bourse à ses pieds. Le lourd petit sac (on ne connaissait pas encore les porte-monnaie) tomba brusquement sur le chemin. Le passant s'arrêta, étonné. Mme Polozoff éclata de rire et lança son cheval au galop.

« Vous aimez donc bien les promenades à cheval? » lui demanda Sanine en la rejoignant.

Marie Nicolaïevna arrêta de nouveau son cheval tout court. Elle n'avait pas d'autre manière de l'arrêter. « Je ne voulais qu'éviter les remercîments. Ceux qui me remercient me gâtent mon plaisir. Ce n'est pas pour eux, c'est pour moi que je le fais. Comment osent-ils se permettre de me remercier? Vous me demandiez quelque chose tout à l'heure? Je n'ai pas entendu.

— Je vous ai demandé .., je voulais savoir pourquoi vous êtes si heureuse aujourd'hui.

— Savez-vous une chose? », dit Marie Nicolaïevna, qui n'entendit pas la nouvelle question de Sanine, ou qui peut-être ne jugea pas nécessaire d'y répondre. — Je suis terriblement ennuyée de voir trottiner ce groom derrière nous. Il ne pense probablement qu'à l'heure où ses maîtres retourneront à la maison. Comment nous débarrasser de lui? » — Elle tira lestement de sa poche un carnet. — « Si je l'envoyais porter un billet en ville? Non, — mauvais moyen.

Ah! voilà! Qu'est-ce que j'aperçois là-bas, devant nous? une auberge? »

Sanine regarda dans la direction indiquée. « Oui, je crois.

— Très-bien. Je vais lui ordonner de s'arrêter là et de boire de la bière en attendant notre retour.

— Mais... que va-t-il penser?

— Qu'est-ce que ça nous fait? Mais bah! il ne pensera absolument rien : il boira de la bière, et voilà tout. Allons, Sanine (c'était la première fois qu'elle l'appelait ainsi familièrement), en avant! au trot! »

Arrivés devant l'auberge, Mme Polozoff appela le groom et lui donna ses instructions. Le groom, Anglais d'origine et de tempérament, porta la main, sans dire un mot, à la visière de sa casquette, et sauta à bas de son cheval, qu'il emmena par la bride.

« Nous voilà libres comme les oiseaux, s'écria Marie Nicolaïevna. — De quel côté nous diriger maintenant? Au nord, au midi, à l'ouest, à l'est? Regardez, — je suis comme le roi de Hongrie à son couronnement (elle montrait du bout de sa cravache les quatre points cardinaux). Tout nous appartient. Non... savez-vous une chose? voyez-vous les belles montagnes là-bas, — et quelle forêt! Allons-y, là-haut, là-haut... « *In die Berge, wo die Freiheit thront!* » (Sur les hauteurs où la liberté règne!)

Elle quitta la grande route et s'engagea au galop dans un étroit chemin à peine battu, qui semblait en effet se diriger vers la montagne. Sanine galopa derrière elle.

XLI

Le petit chemin devint bientôt un sentier et disparut tout à fait, coupé par un fossé. Sanine parla de retourner en arrière. « Non ! dit Mme Polozoff, je veux aller à la montagne. Avançons tout droit, à vol d'oiseau ! »

Elle fit bondir son cheval par-dessus le fossé. Sanine l'imita. Derrière la tranchée s'étendait une prairie, sèche d'abord, puis humide, qui plus loin se transformait en marais : l'eau filtrait partout et formait de petites flaques à travers lesquelles Mme Polozoff prenait plaisir à pousser son cheval : « Faisons l'école buissonnière ! » disait-elle avec de joyeux éclats de rire.

« Vous savez, demanda-t-elle à Sanine, ce qu'on nomme en Russie chasser « par les éclaboussures » ?

— Oui.

— Mon oncle aimait cette chasse, la chasse à courre, au printemps, quand il y a de l'eau partout, continua-t-elle. Je l'accompagnais. C'était délicieux ! Et nous voilà aussi, vous et moi, « par les éclaboussures » !... Seulement, je vois une chose, vous êtes Russe, et vous voulez vous marier avec une Italienne. Mais cela vous regarde. Ah ! qu'est-ce que c'est ? Encore un fossé ! Hop ! »

Le cheval franchit l'obstacle, mais Marie Nicolaïevna perdit son chapeau, et ses cheveux s'éparpil-

lèrent en boucles sur ses épaules. Sanine voulait mettre pied à terre pour le ramasser, mais elle s'écria : « N'y touchez pas ! Je le rattraperai bien moi-même ! » Elle se pencha très-bas sur la selle, accrocha le voile du bout de sa cravache et rattrapa en effet le chapeau qu'elle posa sur sa tête, mais sans rajuster ses cheveux ; puis elle reprit de plus belle sa course folle, en poussant le cri guttural du Cosaque qui charge l'ennemi. Sanine la suivait toujours, côte à côte avec elle, franchissant les ravins, les haies et les ruisseaux, descendant les vallées et remontant les pentes, s'enfonçant dans les fondrières, s'en tirant tant bien que mal, lui et son cheval, et toujours les yeux fixés sur le visage de Mme Polozoff.

Tout, dans ce visage, était ouvert : les yeux lumineux et voraces qui brillaient d'une ardeur sauvage, la bouche et les narines dilatées qui buvaient avidement le vent qui la frappait en plein. Elle regardait droit devant elle, et tout ce qu'elle voyait, la terre, le ciel, le soleil et l'air même, on eût dit que son âme voulait tout engloutir, tout conquérir ; et elle semblait n'éprouver qu'un regret, c'est que les dangers fussent si peu de chose, car elle les aurait tous vaincus.

« Sanine ! s'écria-t-elle, c'est tout à fait comme dans la *Lénore* de Bürger ! seulement, vous n'êtes pas mort ! N'est-ce pas, — vous n'êtes pas mort ?. . Moi, je suis vivante ! »

Tout ce qu'il y avait en elle d'audace, de fougue et de force était déchaîné. Ce n'était plus une amazone lançant son cheval au triple galop, c'était une jeune

centauresse qui bondissait, — moitié bête fauve et moitié déesse, — et la contrée honnête et paisible qu'elle foulait aux pieds, dans son impétuosité effrénée, la regardait passer avec stupéfaction.

Elle arrêta enfin son cheval couvert d'écume et d'éclaboussures, qui fléchissait sous elle. Le puissant mais lourd étalon de Sanine respirait par saccades.

« Eh bien! cela vous plaît-il? murmura-t-elle tout bas, tout bas.

— Si cela me plaît!... » répondit Sanine avec un transport d'exaltation.

Le sang commençait à brûler dans ses veines.

« Attendez, ce n'est pas fini! »

Elle étendit sa main, dont le gant était en lanières.

« Je vous ai dit que je vous conduirais dans la forêt, sur la montagne... La voilà, la montagne! »

En effet, à deux cents pas de l'endroit où s'étaient arrêtés les hardis cavaliers, de hautes collines, couvertes de grands bois, commençaient à s'élever.

« Regardez, continua-t-elle : voilà un chemin. Rajustons-nous, — et en avant! mais au pas : il faut laisser respirer nos chevaux. »

Ils se remirent en marche. D'un seul geste de la main, Marie Nicolaïevna rejeta vigoureusement ses cheveux en arrière. Puis elle regarda ses gants et les ôta.

« Mes mains vont sentir le cuir, dit-elle; mais cela vous est égal, n'est-ce pas? »

Mme Polozoff souriait, et Sanine sourit aussi. Cette

course furibonde semblait avoir achevé de les rapprocher.

« Quel âge avez-vous ? lui demanda-t-elle tout à coup.

— Vingt-deux ans.

— Tiens, tiens ! moi aussi, j'ai vingt-deux ans. C'est un bel âge ! En mettant nos années ensemble, on serait encore loin de la vieillesse. Mais il fait bien chaud. Est-ce que je suis rouge ?

— Comme un coquelicot. »

Marie Nicolaïevna passa son mouchoir sur son visage. « Arrivons seulement au bois, il fera frais, là-bas. Un vieux bois..., c'est comme un vieil ami. Avez-vous des amis ? »

Sanine réfléchit un instant.

« Oui..., mais pas beaucoup ; et pas un seul ami véritable.

— J'en ai, moi, de véritables, — seulement, ils ne sont pas vieux... Et tenez, un cheval, voilà encore un ami ! Comme il vous porte avec précaution ! Ah ! qu'il fait bon ici ! Et quand on pense qu'après-demain je serai à Paris !

— Oui..., quand on pense ! répéta Sanine.

— Et vous, à Francfort ?

— A Francfort, bien certainement.

— Eh bien ! à la grâce de Dieu. En revanche, aujourd'hui est à nous..., à nous..., à nous ! »

Les cavaliers franchirent la lisière et entrèrent dans la forêt, qui les enveloppa de son ombre moite et profonde.

« Oh ! mais, c'est le paradis ! s'écria Marie Nicolaïevna. Enfonçons-nous plus avant dans cette ombre, Sanine ! »

Leurs chevaux, lentement, « s'enfonçaient dans cette ombre », balançant la tête et renâclant à petit bruit. Le petit chemin qu'ils suivaient fit un brusque détour et les conduisit dans un défilé assez étroit, où les fougères et les bruyères, la résine des pins et les feuilles à demi moisies de l'année précédente remplissaient l'air d'un parfum intense et assoupissant. De grandes roches brunes exhalaient par leurs crevasses une fraîcheur profonde. Des deux côtés du chemin s'élevaient çà et là des tertres arrondis couverts de mousse verte.

« Halte ! s'écria Mme Polozoff. Je veux m'asseoir et me reposer sur ce velours. Aidez-moi à descendre.

Sanine s'élança de son cheval et accourut. Elle s'appuya sur ses épaules, sauta légèrement à terre et alla s'asseoir sur un des tertres moussus. Sanine, debout devant elle, tenait les rênes des deux chevaux.

Elle releva les yeux sur lui.

« Sanine, savez-vous oublier ? »

Sanine se souvint de ce qui s'était passé la veille... dans la voiture. « Est-ce une question, dit-il, ou un reproche ?

— De ma vie je n'ai fait un reproche à personne. Et, dites-moi, croyez-vous aux philtres ?

— A quoi ?

— Aux philtres, — vous savez, — dont parlent nos chansons, nos chansons de paysans.

— Ah! c'est de cela que vous voulez parler... fit lentement Sanine.

— Oui, de cela. Moi, d'abord, j'y crois... et vous y croirez.

— Les philtres... les sortiléges, reprit Sanine, tout est possible dans ce monde. Autrefois je n'y croyais pas; maintenant j'y crois. Je ne me reconnais plus. »

Marie Nicolaïevna regarda autour d'elle d'un air attentif. « Il me semble que je connais cet endroit. Regardez, Sanine, derrière ce grand chêne, y a-t-il une croix de bois rouge, ou non? »

Sanine fit quelques pas. « Oui, dit-il, la croix est là! »

Mme Polozoff sourit.

« Ah! très-bien! Je sais où nous sommes. Jusqu'à présent, au moins, nous ne sommes pas encore perdus. Quel est ce bruit là-bas?... un bûcheron? .. »

Sanine regarda dans le fourré.

« Oui... il y a quelqu'un là-bas qui coupe des branches sèches.

— Il faut que je mette mes cheveux en ordre. S'il me voyait ainsi, il pourrait faire des remarques... »

Elle ôta son chapeau et se mit à natter ses longues tresses, d'un air sérieux et sans mot dire. Sanine était toujours debout devant elle... Les lignes harmonieuses de son corps se dessinaient sous les sombres plis du drap, auquel s'étaient attachés par ci par là de petits brins de mousse.

Tout à coup un des chevaux s'ébroua derrière Sanine, qui frissonna involontairement de la tête aux pieds. Tout était bouleversé en lui : ses nerfs étaient tendus comme des cordes. Il n'avait pas eu tort de dire : « Je ne me reconnais plus. » Il était réellement ensorcelé. Tout son être était concentré dans une seule pensée, dans un seul désir. Marie Nicolaïevna lui jeta un regard pénétrant.

« Allons, maintenant tout est comme il faut que cela soit, dit-elle en remettant son chapeau. Vous ne vous asseyez pas? Là, tenez. Non, attendez... ne vous asseyez pas. Qu'est-ce que j'entends? »

Une vibration sourde et prolongée passait sur les cimes des arbres et dans l'air de la forêt.

« Serait-ce le tonnerre?

— Je crois que oui, répondit Sanine.

— Ah! mais, c'est une fête, alors, une vraie fête! Il n'y avait que cela qui manquât. »

Le sourd grondement se fit entendre une seconde fois, grandit et éclata avec fracas.

« Bravo! Bis! Vous rappelez-vous? Hier je vous parlais de l'*Énéide*. *Eux* aussi furent surpris par l'orage dans un bois. Mais il faut nous mettre à l'abri. »

Elle se leva rapidement.

« Amenez-moi mon cheval. Tendez votre main... comme cela. Je ne suis pas lourde. »

Elle s'élança sur la selle comme un oiseau. Sanine se mit aussi à cheval.

« Vous... voulez rentrer ? demanda-t-il d'une voix mal assurée.

— Rentrer ! répondit-elle après une petite pause, en rassemblant les rênes. — Suivez-moi ! » ajouta-t-elle d'un ton dur, presque brutal.

Elle se remit dans le chemin, laissa de côté la croix rouge, descendit la pente jusqu'à un carrefour, tourna à droite et remonta la colline... Elle savait évidemment où menait ce chemin, et ce chemin s'enfonçait de plus en plus profondément dans l'épaisseur du bois. Sans prononcer une parole, sans tourner la tête, elle avançait d'un air impérieux tout droit devant elle ; et lui, humble et soumis, il la suivait, sans une étincelle de volonté dans son cœur défaillant. La pluie commença à tomber en gouttes encore rares. Enfin, à travers la sombre verdure d'une forêt de jeunes sapins, il aperçut, appuyée contre une roche grisâtre, une misérable hutte en claie d'osier, où s'ouvrait une porte étroite et basse. Marie Nicolaïevna poussa à travers le hallier, sauta à terre, s'arrêta sur le seuil de la hutte et tourna la tête vers Sanine en murmurant : « Énée ! »

Quelques heures plus tard, Marie Nicolaïevna et Sanine rentraient à Wiesbaden, suivis de leur groom endormi sur sa selle. M. Polozoff, tenant à la main la lettre à l'intendant, reçut sa femme avec un regard légèrement inquisiteur : son visage s'assombrit tant soit peu, et il dit même entre ses dents : Est-ce que j'aurais perdu mon pari?

Marie Nicolaïevna se contenta de hausser les épaules.

Et le même jour, deux heures après, Sanine, éperdu, abîmé, était debout devant Mme Polozoff.

« Où vas-tu? lui dit-elle. A Paris... ou à Francfort?

— J'irai où tu iras, et je ne te quitterai que quand tu me chasseras, répondit-il désespérément; puis il tomba à genoux en saisissant les mains de celle dont il était désormais l'esclave. Celle-ci les dégagea, les lui posa sur la tête, et lui plongea ses dix doigts dans les cheveux. Roulant et déroulant autour de ses doigts ces boucles dociles, elle se redressa de toute sa hauteur; un sourire de triomphe vint serpenter sur ses lèvres, et dans ses yeux dilatés, devenus clairs jusqu'à en paraître blancs, on ne lisait que la satiété et l'implacable immobilité de la victoire. L'épervier, quand il enfonce ses serres dans les flancs de sa victime, doit avoir ces yeux-là.

XLII

Voilà ce qui revint à la mémoire de Dmitri Sanine, lorsque, dans le silence du cabinet, fouillant parmi ses vieux papiers, il rencontra sous sa main la petite croix de grenats. Les événements que nous venons de raconter se dessinèrent nettement et se suc-

cédèrent devant l'œil de sa pensée. . mais, arrivé à l'heure où il avait adressé à Mme Polozoff cette humiliante supplication, où il s'était mis sous les pieds de cette femme, où son esclavage avait commencé, il se détourna de ces images évoquées et ne voulut plus se souvenir davantage. Ce n'est pas que sa mémoire le trahît : non, il savait bien, il savait trop bien ce qui avait suivi cette heure fatale ; mais la honte l'étouffait, même alors, après tant d'années écoulées. Il redoutait ce sentiment d'irrésistible mépris envers lui-même qui l'envahirait, il n'en était que trop sûr, et qui, semblable à une vague, submergerait en lui tout autre sentiment s'il n'imposait pas silence à sa mémoire. Mais il avait beau lutter contre les souvenirs qui se dressaient devant lui, il ne pouvait les étouffer complétement. Il se rappelait cette pitoyable et lamentable lettre, pleine de mensonge et de larmes viles, qu'il avait écrite à Gemma et qui était restée sans aucune réponse... Quant à se présenter devant elle, revenir à elle après une telle tromperie, après une semblable trahison, non! non! tout ce qui restait encore en lui de conscience et d'honnêteté s'y était opposé. Et puis, n'avait-il pas perdu toute confiance en lui, toute estime de lui-même? Comment oserait-il désormais s'engager?

Sanine se rappelait encore, ô honte! comment il avait envoyé un des laquais de Polozoff chercher ses effets à Francfort; comment, dans sa lâche inquiétude, il ne pensait qu'à une chose, partir au plus vite, partir pour Paris; comment, sur l'ordre de Marie

Nicolaïevna, il s'était efforcé de gagner les bonnes grâces d'Hippolyte Sidorovitch, et il avait fait l'aimable avec Dōnhof, au doigt duquel il avait remarqué un anneau de fer tout à fait pareil à celui qu'il avait reçu de Mme Polozoff!!! Puis vinrent les souvenirs plus douloureux, plus honteux encore... Un domestique lui apporte une carte de visite sur laquelle est écrit: *Pantaleone, chanteur à la cour de Son Altesse le duc de Modène.* Il refuse de recevoir le vieillard, mais ne peut éviter de le rencontrer dans le corridor; il voit paraître devant lui ce visage irrité dont la huppe grise se dresse, indignée et flamboyante, dont les yeux entourés de rides brillent comme des tisons ardents; il entend gronder des exclamations menaçantes, des imprécations : *Maledizione!* des paroles terribles : *Codardo! Infame traditore!*

Sanine ferme les yeux et secoue la tête pour essayer encore de se soustraire à ses souvenirs; mais en vain : il se revoit assis dans une riche dormeuse sur l'étroite banquette de devant... pendant que Marie Nicolaïevna et Hippolyte Sidorovitch s'étendent sur les moelleux coussins du fond, et quatre chevaux, trottant d'un pas égal sur le pavé de Wiesbaden, les emportent vers Paris! Paris! Hippolyte Sidorovitch mange une poire que lui, Sanine, avait pelée; et Marie Nicolaïevna, en regardant cet homme qui était devenu sa chose, sourit de ce sourire qu'il connaît déjà, sourire de maître et seigneur...

Mais, grand Dieu! qu'aperçoit-il là-bas, à l'angle d'une rue, un peu avant la sortie de la ville?

N'est-ce pas Pantaleone? Quelqu'un l'accompagne : serait-ce Émile? Oui, c'est lui, c'est son petit ami dévoué et enthousiaste. Il y a quelques jours à peine, ce jeune cœur le vénérait comme un héros, comme un idéal; et maintenant le mépris et la haine enflamment ce noble visage, pâle et beau, si beau même que Marie Nicolaïevna l'a remarqué et se penche à la portière; ses yeux, si semblables à ses yeux à elle, aux yeux de sa sœur, sont fixés sur Sanine, et ses lèvres serrées se séparent tout à coup pour proférer une injure...

Et Pantaleone étend le bras; il montre Sanine, à qui? à Tartaglia qui se tient derrière lui, et Tartaglia aboie contre Sanine ; et l'aboiement même de l'honnête caniche résonne à ses oreilles comme une intolérable injure... Horrible cauchemar!

Puis, la vie à Paris, et tous les abaissements, toutes les honteuses tortures de l'esclave à qui il n'est pas même permis d'être jaloux ni de se plaindre, et que l'on rejette à la fin comme un vêtement usé!...

Puis, le retour dans la patrie, une existence empoisonnée et vide, des soucis et des agitations mesquines, un repentir amer et stérile, un oubli non moins stérile et non moins amer, un châtiment vague, mais incessant et éternel, semblable à une souffrance peu aiguë, mais inguérissable, à une dette que l'on paye sou par sou, sans pouvoir jamais en faire le compte.

Le calice était plein jusqu'au bord... Assez!

Par quel hasard la petite croix donnée à Sanine était-elle restée en sa possession? Pourquoi ne l'avait-il pas renvoyée? Comment, jusqu'à ce jour, ne lui était-elle jamais tombée sous les yeux? Il resta longtemps absorbé dans ses pensées, et, quoique instruit par l'expérience de tant d'années écoulées depuis, il ne put venir à bout de comprendre comment il avait abandonné Gemma, si tendrement, si passionnément aimée, pour une femme qu'il n'aimait pas le moins du monde...

Le lendemain, il causa un grand étonnement à ses amis et connaissances en leur annonçant qu'il partait pour l'étranger. Cet étonnement se répandit bientôt dans toute la société. Sanine abandonnait Pétersbourg au cœur de l'hiver, au moment où il venait de louer et de meubler un appartement magnifique, et qui plus est, il renonçait à son abonnement à l'Opéra-Italien, aux représentations de Mme Patti, oui, de Mme Patti en personne, cet idéal, ce dernier mot de la tabatière à musique! Ses amis et ses connaissances n'y comprenaient rien; mais les hommes n'ont pas l'habitude de s'occuper bien longtemps des affaires des autres, et quand Sanine partit pour l'étranger, la seule personne qui lui fit la conduite au chemin de fer fut son tailleur français, dans l'espérance de faire régler un petit compte « pour un saute-en-barque en velours noir tout à fait chic ».

XLIII

Sanine, en disant à ses amis qu'il partait pour l'étranger, n'avait pas désigné le lieu de sa destination... Les lecteurs devineront sans peine qu'il roula droit vers Francfort. Grâce aux chemins de fer qui sillonnent toute l'Europe, il y était déjà arrivé trois jours après son départ. C'était sa première visite à Francfort depuis 1840. L'hôtel du *Cygne blanc* n'avait pas changé de place et florissait toujours, bien qu'il ne fût plus au premier rang ; la Zeile, cette grande artère de Francfort, avait éprouvé peu de changements ; mais il ne restait plus trace de la maison Roselli, ni même de la rue où se trouvait la confiserie. Sanine erra comme un fou dans ces endroits jadis si familiers, sans parvenir à se reconnaître : les anciennes constructions avaient disparu ; de nouvelles rues les remplaçaient, bordées d'une file non interrompue d'énormes maisons et d'élégantes villas ; et dans le jardin public même où avait eu lieu son explication décisive avec Gemma, les arbres avaient tellement grandi, tout s'était si bien transformé, que Sanine se demandait si c'était bien ce jardin-là.

Comment faire ? quelle marche suivre dans ses recherches ? Trente années s'étaient écoulées depuis lors... Que de difficultés ! Pas un de ceux auxquels il s'adressa n'avait même entendu prononcer le nom

de Roselli. Le maître de l'hôtel lui conseilla de s'informer à la Bibliothèque publique. « Vous trouverez là, lui dit-il, tous les vieux journaux. » Mais il fut fort en peine de lui expliquer à quoi pourraient servir ces mêmes vieux journaux.

En désespoir de cause, Sanine s'informa de M. Klüber. Nouvelle déception, — quoique ce nom fût bien connu du maître de l'hôtel. L'élégant commis avait d'abord mené grand train et s'était élevé au rang de capitaliste; puis, ayant fait de mauvaises affaires, il avait fini par la banqueroute et était mort en prison... Cette nouvelle ne causa d'ailleurs aucun chagrin à Sanine.

Il commençait à se dire que son voyage avait été entrepris bien à la légère, lorsqu'un jour, en parcourant l'almanach des adresses, il tomba sur le nom de von Dönhof, major en retraite (major a. D.). Il prit sur-le-champ une voiture pour se rendre à la maison indiquée. — Rien ne lui prouvait que ce Dönhof dût être nécessairement celui qu'il avait connu; et d'ailleurs, en supposant que ce fût celui-là, comment aurait-il pu lui donner des nouvelles de la famille Roselli? N'importe : un homme en train de se noyer se raccroche au moindre brin d'herbe.

Sanine trouva le major von Dönhof chez lui, — et, dans l'homme aux cheveux gris qui le reçut, il reconnut son ancien adversaire. Celui-ci le reconnut aussi et fut même très-content de le revoir, car cela lui rappelait sa jeunesse et ses fredaines d'autrefois. Il apprit à Sanine que depuis bien longtemps la famille

Roselli avait émigré en Amérique et s'était établie à New-York; que Gemma avait épousé un négociant; que, du reste, lui, Dönhof, avait un ami, négociant aussi, qui savait probablement l'adresse du mari de Gemma, — car il faisait beaucoup d'affaires avec l'Amérique. Sanine supplia Dönhof d'aller voir ce monsieur, et, ô bonheur! Dönhof lui rapporta l'adresse : M. J. Slocum, New-York, Broadway, nº 501. — Seulement cette adresse remontait à 1863.

« Espérons, s'écria Dönhof, que notre ancienne beauté francfortoise vit encore et qu'elle n'a pas quitté New-York! A propos, ajouta-t-il en baissant la voix, et cette dame russe, vous savez? qui demeurait à Wiesbaden dans ce temps-là, — Mme von Bo... von Bozolof, — vit-elle encore?

— Non, répondit Sanine, elle est morte depuis longtemps. »

Dönhof leva les yeux; mais, voyant que Sanine s'était détourné d'un air sombre, il se retira sans ajouter un mot.

Ce jour-là même, Sanine écrivit à Mme Gemma Slocum, à New-York. Il lui dit, dans sa lettre, qu'il lui écrivait de Francfort, où il était venu uniquement pour chercher ses traces; qu'il savait très-bien jusqu'à quel point il avait perdu le droit de demander une réponse; qu'il n'avait mérité en rien son pardon, et qu'il n'avait qu'un espoir, c'est qu'au milieu du bonheur dont elle jouissait, elle eût perdu depuis longtemps le souvenir même de son existence.

Pourtant il ajouta qu'il s'était décidé à se rappeler à elle par suite d'une circonstance fortuite qui avait vivement réveillé en lui le souvenir du passé; il lui parla de sa vie solitaire, sans famille, sans joies; il la supplia de comprendre les motifs qui l'avaient amené à s'adresser à elle, de ne pas lui laisser emporter dans la tombe l'amère conscience d'une faute expiée depuis longtemps, mais non encore pardonnée — et de lui accorder un pauvre petit mot pour lui dire quelle était sa vie dans ce nouveau monde où elle s'était fixée. « En écrivant ce seul mot, terminait Sanine, vous ferez une bonne action, digne de votre belle âme, et je vous en remercierai jusqu'à mon dernier soupir. Je resterai ici, à l'hôtel du *Cygne blanc* (il souligna ces deux mots), et j'y attendrai votre réponse jusqu'au printemps prochain.»

Il expédia cette lettre et se mit à attendre. Il passa six grandes semaines à l'hôtel, presque sans sortir de sa chambre et sans voir qui que ce fût. Personne ne pouvait lui écrire de Russie ni d'autre part, et cela lui plaisait. Quand une lettre à son adresse arriverait, il savait d'avance que ce serait celle qu'il attendait. Il lisait du matin au soir, non des journaux, mais des livres sérieux, des ouvrages historiques. Ces lectures prolongées, ce silence, cette existence retirée, cette vie de colimaçon, tout cela était bien d'accord avec la disposition de son âme. Pour cela seul il eût remercié Gemma; mais vivait-elle encore? Lui répondrait-elle?

Enfin, il reçut une lettre affranchie avec un

timbre-poste américain, une lettre de New-York. L'écriture de l'adresse était anglaise... Il ne la reconnut pas, et son cœur se serra. Il hésita avant de rompre le cachet, puis son regard courut à la signature : Gemma ! Les larmes jaillirent de ses yeux. Ce prénom seul, sans nom de famille, était pour lui un gage de pardon et de réconciliation. Il déplia la feuille de papier fine et azurée... une photographie en tomba. Il la ramassa bien vite et resta stupéfait : Gemma, Gemma elle-même, jeune, telle qu'il l'avait connue trente ans auparavant ! Les mêmes yeux, les mêmes lèvres, le même type de visage ! Sur le dos de la carte photographique, il lut : « Ma fille Marianne. »

Toute la lettre était très-simple et très-bonne. Gemma remerciait Sanine de n'avoir pas hésité à s'adresser à elle, d'avoir eu confiance ; elle ne lui cachait pas qu'en effet, après cette brusque rupture, elle avait passé des moments bien pénibles ; mais elle ajoutait que, malgré tout, elle considérait et avait toujours considéré sa rencontre avec lui comme une chose heureuse, car c'était ce qui l'avait empêchée d'épouser M. Klüber, et par conséquent, d'une manière indirecte, il est vrai, cette rencontre avait été cause de son mariage avec son mari actuel, dont elle était depuis vingt-huit ans la compagne parfaitement heureuse. Leur maison était riche et bien connue dans tout New-York. Gemma ajoutait qu'elle avait quatre garçons et une fille de dix-huit ans, déjà fiancée, dont elle lui envoyait le portrait,

puisque, d'après l'opinion générale, elle ressemblait beaucoup à sa mère. Gemma avait gardé les nouvelles affligeantes pour la fin de sa lettre. Frau Lénore était morte à New-York, où elle était venue avec sa fille et son gendre; mais, avant de mourir, elle avait eu le temps de jouir du bonheur de ses enfants et des caresses de ses petits-enfants. Pantaleone avait aussi voulu partir pour l'Amérique, mais il était mort avant d'avoir pu quitter Francfort. « Et Emilio, notre cher, notre incomparable Emilio, est mort glorieusement en Sicile, pour l'indépendance de la patrie. Il était au nombre des « mille » que commandait le grand Garibaldi. Nous avons amèrement pleuré la mort de notre adorable frère; mais, en le pleurant, nous étions fiers de lui, et nous serons toujours fiers de conserver sa mémoire, qui nous est sacrée. Son âme noble et désintéressée était digne de la couronne du martyre! » Puis Gemma exprimait son regret de ce que la vie de Sanine, d'après ce qu'il lui en disait, s'était si tristement arrangée; elle lui souhaitait avant tout le repos et la paix de l'âme, et lui disait qu'elle aurait été bien contente de le voir, — quoiqu'elle s'avouât qu'une semblable entrevue avait peu de chances de réalisation...

Nous ne décrirons pas les sentiments que la lecture de cette lettre fit éprouver à Sanine. Aucune expression ne pourrait rendre d'une façon suffisante ces sentiments profonds et puissants, mais trop peu distincts pour être exprimés par des mots : la musique seule pourrait les traduire. Sanine répondit

immédiatement, et, pour cadeau à la jeune fiancée, il envoya à Marianne Slocum, de la part d'un ami inconnu, la petite croix de grenats attachée à un magnifique collier de perles fines. Ce cadeau, bien que fort précieux, ne le ruina pas. Pendant les trente années qui s'étaient écoulées depuis son premier séjour à Francfort, il s'était amassé une assez belle fortune. Il est revenu à Pétersbourg dans les premiers jours de mai, pas pour longtemps. On dit qu'il vend toutes ses propriétés et qu'il se prépare à partir pour l'Amérique.

LE GENTILHOMME

DE LA STEPPE

(*VESTNIK EVROPY*)

PREMIÈRE PARTIE (1)

... Je revenais un jour de la chasse en *télègue*, par une chaude journée d'été. Ermolaï sommeillait assis à mes côtés, et de temps en temps faisait des plongeons en avant. Les chiens, endormis et couchés à nos pieds, se laissaient aller à tous les cahots, comme s'ils eussent été morts. Le cocher chassait de temps en temps les mouches du dos de ses chevaux avec la mèche de son fouet. Un léger nuage de poussière blanche roulait derrière la téléga. Nous entrâmes dans le taillis. Le chemin devint plus difficile ; les roues s'embarrassaient dans les branches des broussailles. Ermolaï se réveilla en sursaut et regarda autour de lui :

(1) Cette première partie se trouve dans les *Mémoires d'un Chasseur*; — la seconde n'a été écrite que beaucoup plus tard.

« Eh ! dit-il, il doit y avoir des coqs de bruyère par ici ; descendons. »

Nous mîmes pied à terre. Mon chien tomba en arrêt, je tirai, et je commençais à recharger mon fusil lorsque j'entendis derrière moi un grand bruit, et un cavalier, écartant les branches avec la main, s'approcha de moi :

« Permettez-moi de vous demander, monsieur, dit-il d'un ton altier, de quel droit vous chassez ici. »

L'inconnu parlait très-vite et par saccades. Je le regardai en face. De ma vie je n'avais vu rien de pareil. Imaginez-vous, cher lecteur, un petit homme blond avec un petit nez rouge retroussé et de longues moustaches rousses. Son haut bonnet persan, dont la pointe était garnie de drap violet, lui couvrait le front jusqu'aux sourcils. Il était vêtu d'un *arkhalou* jaune, usé jusqu'à la corde, orné de cartouchières de velours noir sur la poitrine et garni sur toutes les coutures de galons d'argent ternis. Il portait en bandoulière un cor de chasse, et un poignard était passé dans sa ceinture.

Son cheval, une bête efflanquée à poil roux et à nez busqué, était fourbu et chancelait à chaque pas. Deux chiens maigres et à jambes torses allaient et venaient autour de cette haridelle. La figure, le regard, la voix, chaque mouvement de l'inconnu respiraient une indomptable audace et un orgueil phénoménal. Ses yeux, d'un bleu pâle et d'une transparence vitrée, flottaient et louchaient par moments

comme ceux d'un homme ivre. Il rejetait la tête en arrière, gonflait ses joues, soufflait, tremblait de tous ses membres, comme bouffi de son importance, tout à fait à l'instar d'un dindon. Il réitéra la question qu'il m'avait adressée.

« Je ne savais pas qu'il fût défendu de chasser ici, répondis-je.

— Vous êtes ici, monsieur, sur ma terre, dit-il.

— Fort bien, je m'en vais.

— Et permettez-moi de vous demander, reprit-il, est-ce à un gentilhomme que j'ai l'honneur d'avoir affaire en ce moment? »

Je me nommai.

« Dans ce cas, veuillez continuer à chasser: je suis moi-même gentilhomme et fort aise de rendre service à un gentilhomme. J'ai nom Tchertapkhanof, Panteléï. »

Il se pencha, poussa un cri prolongé et cingla sa monture sur le cou. Le cheval secoua la tête, se cabra, fit un écart et écrasa la patte d'un des chiens. La pauvre bête fit entendre des hurlements aigus. Tchertapkhanof, écumant de rage, frappa du poing son cheval entre les deux oreilles, sauta à terre avec la rapidité de l'éclair, examina la patte malade, cracha sur la blessure, allongea au chien un coup de pied dans le flanc pour le faire taire, empoigna la crinière de sa bête et mit le pied à l'étrier. Le cheval redressa brusquement la tête, leva la queue et fit un saut de côté dans le taillis. Le cavalier suivit le mouvement à cloche-pied, finit par se hisser tant

bien que mal en selle, fit tourner son fouet en l'air comme un forcené, sonna du cor, et partit au galop. Je ne m'étais pas encore remis de la surprise que m'avait causée cette étrange apparition, lorsque soudain je vis sortir sans bruit du fourré un gros petit homme d'une quarantaine d'années, monté sur un petit cheval noir. Il s'arrêta, ôta sa casquette de maroquin vert et me demanda d'une voix douce et flûtée si je n'avais pas aperçu un cavalier sur un cheval alezan. Je répondis affirmativement.

« De quel côté a-t-il daigné se diriger? poursuivit-il du même ton et sans remettre sa casquette.

— De ce côté-ci.

— Recevez mes très-humbles remercîments. »

Il fit claquer ses lèvres, agita ses jambes sur les flancs de son cheval et prit au petit trot la direction indiquée. Je le suivis des yeux jusqu'à ce que sa casquette pointue eût disparu derrière les arbres. L'aspect de ce nouvel inconnu n'avait aucun rapport avec celui du précédent. Sa figure, bouffie et ronde comme une pomme, avait une expression de timidité, de bonhomie et d'humilité. Son nez, également rond et bouffi et sillonné de petites veines bleues, accusait une tendance à la sensualité. Son crâne, complétement dénudé par devant, était hérissé par derrière de quelques mèches de cheveux roussâtres. Ses petits yeux, comme percés avec une vrille, clignaient d'une façon avenante. Ses lèvres rouges et charnues souriaient agréablement. Il portait une jaquette à collet droit et à boutons de cuivre, fort

râpée mais très-propre. Ses pantalons de drap étaient retroussés jusqu'aux genoux, et laissaient voir ses petits mollets rebondis par-dessus la bordure jaune de ses bottes.

« Qui est-ce? demandai-je à Ermolaï.

— Ça? C'est Nédopouskine, Tikhone Ivanytch. Il demeure chez Tchertapkhanof.

— Il est donc pauvre?

— Il n'est pas riche. Mais Tchertapkhanof lui-même n'a pas un sou vaillant.

— Alors pourquoi s'est-il installé chez lui?

— Comme cela. Ils ont lié amitié, on ne les voit jamais l'un sans l'autre. C'est comme l'on dit : « Là « où le cheval passe avec son sabot, l'écrevisse avance « avec sa pince. »

Nous sortîmes du taillis. Tout d'un coup à côté de nous retentirent des aboiements, et un gros lièvre fila dans les avoines déjà assez hautes. A sa suite bondit hors de la lisière du bois la meute entière, chiens courants et lévriers, et derrière la meute apparut Tchertapkhanof en personne. Il ne criait pas, n'excitait pas les chiens; il haletait, il étranglait comme s'il eût avalé de travers. De loin en loin des sons confus et entrecoupés s'échappaient de sa bouche entr'ouverte. Il galopait les yeux hors de la tête et cravachait à tour de bras son malheureux cheval avec son fouet de chasse. Les chiens gagnaient du terrain. Le lièvre fit un crochet et vint passer près d'Ermolaï en se dirigeant vers le fourré. Les chiens avaient été emportés par leur élan.

« A vous! bégaya le chasseur hors de lui, faisant effort comme si sa langue eût été paralysée; à vous, mon brave! »

Ermolaï tira. Le lièvre blessé roula en boule sur l'herbe sèche et lisse, fit un bond sur place et se mit à crier sous la dent d'un des lévriers. Les chiens courants furent bientôt sur la bête.

Tchertapkhanof sauta de la selle comme un tourbillon, tira son couteau, courut à grandes enjambées vers les chiens, leur arracha en jurant comme un possédé le lièvre déjà tout déchiré et, tordant la bouche, enfonça son poignard dans la gorge du pauvre animal. Puis il donna à son tour de la voix. « Ho, ho, ho! » Tikhone Ivanytch se montra sur la lisière. « Ho, ho, ho, ho! » clama de nouveau Tchertapkhanof. « Ho, ho, ho, ho! » répéta paisiblement son compagnon.

« On ne devrait pas chasser ainsi l'été, dis-je en désignant à Tchertapkhanof l'avoine toute foulée.

—Ce champ est à moi, » répondit-il en respirant à peine.

Puis il saisit le lièvre, en distribua les pattes aux chiens et l'attacha à l'arçon de sa selle.

« Je vous dois le coup, mon brave, d'après les règles de la chasse, reprit-il en se tournant vers Ermolaï. Quant à vous, monsieur, ajouta-t-il du même ton brusque et saccadé, je vous remercie. »

Il se mit en selle.

« Permettez-moi de vous demander... j'ai oublié... votre nom? »

Je me nommai une seconde fois.

« Charmé d'avoir fait votre connaissance. Quand l'occasion se trouvera, enchanté de vous recevoir... Mais où est donc ce Thomas, Tikhone Ivanytch? continua-t-il avec irritation. Le lièvre a été pris sans lui.

— Son cheval s'est abattu, et il est crevé, répondit Tikhone Ivanytch avec un sourire.

— Comment! son cheval est crevé? Orbassan est crevé! Fi donc! Où est-il? où?...

— Là-bas, derrière le bois. »

Tchertapkhanof frappa de son fouet sur le museau du cheval et partit ventre à terre. Tikhone Ivanytch me salua à deux reprises, pour lui-même et pour son compagnon, et reprit son petit trot vers le taillis.

Ces deux personnages avaient piqué fortement ma curiosité. Qu'est-ce qui pouvait avoir uni par les liens d'une amitié indestructible deux créatures aussi dissemblables? Je m'informai. Voici ce que j'appris.

Pantéleï Éréméitch Tchertapkanof passait dans le voisinage pour un homme dangereux, orgueilleux, querelleur et bretteur de la pire espèce. Il avait servi très-peu de temps à l'armée et avait pris sa retraite, pour cause de « désagréments », avec ce grade indécis qui a donné naissance à cet adage connu « qu'une poule n'est pas un oiseau » (1). Il appartenait à une

1. Allusion à un proverbe russe : « La femme n'est pas un homme; la poule n'est pas un oiseau; un sous-lieutenant n'est pas un officier. »

vieille famille naguère opulente. Ses ancêtres vivaient largement, à la manière des riches seigneurs de la steppe. Autrement dit, ils tenaient table ouverte, nourrissaient leurs hôtes, invités ou non, à bouche que veux-tu; envoyaient aux cochers de leurs visiteurs un plein sac d'avoine pour leur attelage, entretenaient des musiciens, des chanteurs, des bouffons et des meutes; abreuvaient aux grands jours le populaire d'eau-de-vie et de *braga*, se rendaient l'hiver à Moscou dans leur propre équipage, énorme véhicule, et restaient parfois des mois entiers sans le sou, à vivre des provisions de ménage. Le père de Pantéleï avait hérité d'un patrimoine déjà fort entamé. A son tour, il mena la vie à grandes guides et, en mourant, il légua à son unique héritier, Pantéleï, une terre hypothéquée, le village de Bezsonovo, avec trente-cinq âmes du sexe masculin et soixante-seize du sexe féminin; plus seize dessiatines environ de terre médiocre dans la lande de Kolobrodova, sans titres de propriété; du moins n'en trouva-t-on pas trace dans les papiers du défunt.

Celui-ci, il faut l'avouer, s'était ruiné de la plus étrange façon. Ce fut « l'économie domestique » qui le perdit. D'après ses idées, un gentilhomme ne devait pas dépendre des marchands, boutiquiers de la ville et autres « brigands », ainsi qu'il les nommait. Il organisa chez lui toute espèce de métiers et d'ateliers de fabrication. « L'économie domestique, avait-il coutume de dire, est chose plus décente et moins coûteuse. » Cette fatale pensée ne le quitta pas jus-

qu'à la fin de sa vie, et le ruina de fond en comble. En revanche, il eut du plaisir pour son argent et satisfit tous ses caprices. Entre autres inventions, il se fabriqua sur ses propres plans un carrosse de famille si gigantesque, que, malgré tous les efforts combinés de tous les chevaux du village, requis pour la circonstance ainsi que leurs propriétaires, ledit carrosse versa et se démolit à la première côte. Eremeï Loukitch (c'était le nom du père de Pantéleï) fit élever un monument commémoratif sur le lieu du sinistre, et ne s'en mit pas autrement en peine. Il imagina aussi de construire une église, bien entendu sans le secours d'un architecte. Une forêt tout entière passa à cuire les briques. Les fondations furent posées aussi vastes que s'il se fût agit d'une cathédrale. Les murailles se dressèrent. Puis ce fut le tour de la coupole. La coupole s'écroula. Nouvelle tentative, nouvel écroulement. Un troisième effort n'eut pas meilleur succès.

Notre homme se prit à réfléchir. « Il y a quelque chose là-dessous, se dit-il ; on a jeté un sort..., » et il ordonna de fouetter, pour rompre le charme, toutes les vieilles femmes du village. Les vieilles femmes reçurent le fouet, mais la coupole n'en alla pas mieux. Une autre fois, il se mit en tête de reconstruire les cabanes de ses paysans sur un nouveau plan, toujours par raison d'économie agricole. Il disposa les habitations trois par trois, en forme de triangle, et dans l'espace intermédiaire il fit élever une longue perche avec un drapeau et une niche à

sansonnets. C'était chaque jour une nouvelle invention. Tantôt il faisait faire de la soupe avec de la bardane; tantôt il ordonnait de couper les queues des chevaux pour faire des casquettes à l'usage de ses domestiques; tantôt il imaginait de remplacer le lin par des orties; tantôt il faisait nourrir les cochons avec des champignons! Il lut une fois dans la *Gazette de Moscou* un article d'un certain propriétaire de Kharkof « sur l'influence bienfaisante du développement moral dans la vie rurale », et le lendemain il enjoignit à tous les paysans d'apprendre par cœur ledit article. Les paysans obéirent tant bien que mal. Le maître leur demanda s'ils comprenaient bien ce qu'ils récitaient. « Comment donc! certainement. Ça se comprend tout seul! » fut la réponse de l'intendant.

Vers la même époque il ordonna à tous ses sujets, pour le bon ordre et la plus grande gloire de l'économie domestique, de prendre chacun un numéro qui devait être cousu au collet de leur vêtement. Chaque fois qu'il rencontrait le seigneur, le paysan devait crier : « Le numéro tant qui passe! » et le seigneur de répondre gracieusement : « Que le bon Dieu te conduise! » Cependant, malgré le bon ordre et l'économie domestique, Erémeï Loukitch en arriva graduellement à une position fort embarrassée. Il commença par hypothéquer ses biens à la Couronne, puis vint la nécessité des ventes. Le dernier nid de ses ancêtres, le bourg à l'église inachevée, fut vendu par autorité de justice. Par bonheur, Erémeï Loukitch était mort depuis

deux semaines déjà. Il n'eût pas supporté un pareil coup. Il eut au moins la consolation de mourir dans sa maison, dans son lit, environné de ses gens et sous la direction de son propre médecin. Mais le malheureux Pantéleï eut Bezsonovo pour tout héritage.

Pantéleï apprit la maladie de son père au régiment, au plus fort des « désagréments » dont nous avons parlé plus haut. Il n'avait alors que dix-neuf ans. Il n'avait pas quitté depuis sa naissance la maison paternelle, où il avait été élevé en véritable enfant gâté, sous la surveillance de sa mère, femme excellente, mais parfaitement obtuse, Vassilissa Vassilievna, qui en avait fait un franc polisson. Erémeï Loukitch, plongé jusqu'au cou dans l'économie domestique, avait bien d'autres chiens à fouetter. A la vérité, il prit une fois la peine de châtier l'enfant de sa propre main, parce qu'il prononçait mal les R; mais il est vrai de dire que ce jour-là son meilleur limier s'était tué en se heurtant contre un arbre. Du reste, l'intervention de Vassilissa Vassilievna dans l'éducation de Pantéleï n'avait pas exigé de grands efforts d'esprit. Elle avait procuré à son fils, à la sueur de son front, un précepteur, un certain Birkopf, soldat alsacien en retraite, et jusqu'à la fin de sa vie elle trembla comme une feuille à la pensée que cet homme pourrait lui donner congé et qu'elle ne saurait alors que devenir. Où en trouverait-elle un autre? Elle avait déjà eu tant de peine à débaucher celui-là chez une de ses voisines! Birkopf, en homme avisé,

abusa nécessairement de la situation. Il s'enivrait à mort et dormait du matin jusqu'au soir.

Après avoir terminé ses études, Pantéleï entra au service militaire. Mais Vassilissa Vassilievna n'était plus de ce monde. Elle mourut d'épouvante six mois avant ce grand événement. Elle avait vu en rêve un homme blanc monté sur un ours! Erémeï Loukitch ne tarda pas à suivre sa moitié.

Pantéleï, à la première nouvelle de la maladie de son père, accourut en toute hâte, mais il arriva trop tard. Quel fut l'étonnement de ce tendre fils lorsque, de riche héritier, il se trouva brusquement métamorphosé en pauvre hère! Peu de personnes auraient eu la force de supporter un coup si rude. Pantéleï s'aigrit et devint misanthrope. De prodigue honnête et bon garçon qu'il était, malgré son caractère emporté et sa mauvaise éducation, il se transforma en orgueilleux matamore. Il rompit avec ses voisins, fuyant les riches par vergogne et les pauvres par dédain, et sa conduite envers tous, même envers les autorités constituées, fut empreinte d'une insolence inouïe. « Je suis, mordieu! un gentilhomme de vieille souche! » Il faillit une fois brûler la cervelle au chef de la police qui était entré dans sa chambre sans ôter sa casquette. Les autorités, à leur tour, savaient lui rendre la pareille, et ne perdaient aucune occasion de lui être désagréables. Néanmoins on n'aimait pas à se frotter à lui, parce qu'il prenait feu comme la poudre, et qu'au deuxième mot il vous proposait de vous couper la gorge avec lui.

A la moindre contradiction, les yeux de Tchertapkhanof devenaient hagards, sa voix s'entrecoupait... « Va, va, va, va! bégayait-il; que le ciel m'écrase! » et il n'en démordait plus. Au reste, c'était un homme probe et qui n'était mêlé à nulle affaire douteuse. Personne, bien entendu, ne lui rendait visite. Avec tout cela, il avait bon cœur et même grand cœur à sa manière. Il ne tolérait pas les injustices et les vexations faites à autrui; il défendait ses paysans comme un lion. « Comment! disait-il en se frappant la tête avec fureur, toucher à mes paysans, aux paysans de Tchertapkanof!... »

Tikhone Ivanitch Nédopouskine ne pouvait, comme Pantéleï Eréméitch, se targuer de son origine. Son père était d'une famille de paysans propriétaires et n'avait obtenu de noblesse qu'après un service de quarante années. M. Nédopouskine père appartenait à cette catégorie d'individus que le destin poursuit avec un acharnement qui ressemble à une haine personnelle. Durant soixante années, du jour de sa naissance au jour de sa mort, le pauvre homme eut à lutter avec les besoins, les misères et les déboires particuliers aux petites gens. Il se débattit comme un poisson pris dans la glace, ne mangea pas à sa faim, ne dormit jamais son soûl, fit des courbettes, dévora les humiliations, s'agita, se tracassa, coupa des liards en quatre, fut la victime vraiment innocente de l'injustice de ses supérieurs, et finit par mourir dans un trou qui tenait à la fois de la cave et du grenier, sans être parvenu à mettre de côté un

morceau de pain pour lui et pour ses enfants. Le sort le pourchassa toute sa vie comme un lièvre. C'était un homme bon et honnête, bien qu'il reçût des pots-de-vin, depuis dix copeks jusqu'à deux roubles inclusivement. Il avait une femme maigre et étique. Il eut aussi des enfants. Par bonheur, ils moururent tous en bas âge, à l'exception de Tikhone et d'une fille, Mitrodora, surnommée la jolie marchande, qui, après de nombreuses aventures, tristes ou drôlatiques, finit par épouser un procureur retiré des affaires.

Nédopouskine père avait réussi pendant sa vie à caser Tikhone en qualité de surnuméraire dans une chancellerie ; mais aussitôt après la mort de son père Tikhone prit sa retraite. Les alertes continuelles, la lutte désespérée contre le froid et la faim, l'affaissement de sa mère, le désespoir remuant de son père, les brutales persécutions des propriétaires et des fournisseurs, cette angoisse de tous les jours et de toutes les heures, avaient développé chez Tikhone une timidité sans pareille. A la vue de son chef, il tremblait et défaillait comme l'oiseau dans la main du chasseur. Il quitta donc le service. La nature indifférente, ou peut-être bien ironique, se plaît à doter certains hommes d'aptitudes et de goûts absolument incompatibles avec leurs ressources et leur position sociale. Avec le soin, la perfection et la sollicitude qui lui sont propres, elle s'attacha à faire de Tikhone, fils d'un pauvre employé, une créature éminemment sensible, paresseuse, molle et impressionnable; une créa-

ture particulièrement sensuelle et douée d'un flair et d'un goût extraordinairement raffinés. Puis, après avoir ainsi modelé et paré son œuvre, elle le lança dans la vie pour le régaler de choux aigres et de poissons gâtés. La créature grandit en effet. Elle commença à vivre, puisque vivre est le mot consacré. La fête reprit de plus belle. Le destin, qui s'était acharné après Nédopouskine père, se mit aux trousses du fils. Il était visiblement en goût. Mais avec Tikhone il s'y prit autrement. Il ne le martyrisa point, il s'en amusa.

Il ne le poussa jamais jusqu'au désespoir; il ne lui fit pas souffrir les honteux tourments de la faim, mais il le trimbala par toute la Russie, depuis Veliki-Oustioug jusqu'à Tsarévo-Kokchaïsk, en le faisant passer d'un emploi humiliant et grotesque à un autre non moins grotesque et humiliant. Il fit tantôt de sa victime le majordome d'une vieille dame quinteuse et acariâtre, décorée du nom de bienfaitrice; tantôt le parasite d'un marchand aussi ladre que riche; tantôt le directeur de la chancellerie domestique d'un propriétaire flegmatique et taillé à la mode anglaise; tantôt le serviteur moitié valet et moitié bouffon d'un chasseur à courre. En un mot, le destin força le pauvre Tikhone à boire goutte à goutte et jusqu'à la lie la coupe amère et empoisonnée d'une existence dépendante. Combien de fois servit-il chez ses maîtres de cible aux lourdes plaisanteries, aux méchants caprices engendrés par l'ennui d'une vie désœuvrée! Combien de fois, seul dans

sa petite chambre, où l'avait de guerre lasse renvoyé la satiété de ses persécuteurs, fatigués de s'en être donnés à cœur-joie à ses dépens, combien de fois jura-t-il, rouge de honte et les yeux baignés de larmes, de s'enfuir en cachette le lendemain, de tenter fortune à la ville, de chercher un emploi de copiste quelconque, ou de mourir une bonne fois de faim au coin d'une borne!... Oui! Mais d'abord le ciel ne lui avait pas donné la force nécessaire pour accomplir cette résolution; puis la timidité prenait le dessus, et, enfin, à qui s'adresser pour avoir une place?

« On ne m'en donnerait pas, » murmura le pauvre diable en se retournant avec angoisse dans son lit; et le lendemain il se mettait de nouveau à traîner sa chaîne. Sa position était d'autant plus intolérable que cette même nature pleine de sollicitude, dont nous avons parlé, n'avait pas eu la précaution de le douer de la moindre parcelle des facultés et des aptitudes sans lesquelles le métier de bouffon est à peu près impossible. Ainsi, il ne savait ni danser jusqu'à extinction de forces dans une peau d'ours mise à l'envers, ni faire l'agréable et le badin dans le voisinage inquiétant de cravaches voltigeant et claquant à l'entour. Exposé tout nu à vingt degrés de froid, il lui arrivait de s'enrhumer. Son estomac ne consentit jamais à digérer de l'eau-de-vie mêlée avec de l'encre et d'autres ordures, ni des champignons vénéneux hachés dans du vinaigre.

Dieu sait ce qu'il serait advenu de Tikhone si le dernier de ses bienfaiteurs, un fermier d'eau-de-vie

enrichi, n'avait eu l'heureuse pensée de l'inscrire dans son testament. « A Sioza (on l'appelle aussi Tikhone Nédopouskine) je lègue en toute propriété mon village de Bezsélendéefka avec toutes ses dépendances. » Quelques jours après, l'apoplexie terrassait le bienfaiteur en question devant une soupe au sterlet. Aussitôt grand émoi! La justice arriva. On posa les scellés. Les parents se réunirent. On ouvrit le testament; on lut. On fit venir Nédopouskine.

Nédopouskine parut. La plupart des assistants savaient qu'elles fonctions Tikhone Ivanytch remplissait auprès du défunt. Il fut accueilli par des cris assourdissants. Les félicitations ironiques pleuvaient sur lui. « Le propriétaire! Le voilà, le nouveau propriétaire! criaient les autres héritiers. — Voilà, reprit un loustic connu par ses bons mots, voilà ce que l'on peut appeler, ce que l'on peut effectivement appeler, ce que l'on appelle en un mot, un bel héritier. » Et les autres de rire. Nédopouskine fut longtemps à comprendre son bonheur. On lui montra le testament. Il rougit, essaya d'agiter ses bras, et finalement éclata en sanglots.

Le rire de l'assemblée dégénéra en hurlements continus. Le village de Bezsélendéefka ne comptait que vingt-deux paysans; une telle propriété n'éveillait pas l'envie. Rien ne s'opposait donc à ce qu'on profitât de l'occasion pour s'en donner à cœur-joie. Un seul des héritiers, un monsieur de Pétersbourg, important personnage au nez grec et à la physionomie digne, Rostislaf Adamytch Stoppel, céda aux

suggestions de la mauvaise humeur. Il s'avança obliquement vers Nédopouskine, et, le regardant d'un air hautain par-dessus l'épaule : « Autant que je l'ai pu remarquer, monsieur, dit-il avec une négligence dédaigneuse, vous occupiez chez le respectable Fédor Fédorytch l'emploi de plaisant à gages ! »

Le monsieur de Pétersbourg s'exprimait dans un langage tranchant, correct, précis, et qui donnait sur les nerfs. Troublé, bouleversé par l'émotion, Nédopouskine n'entendit pas l'apostrophe de ce personnage qu'il ne connaissait pas, mais l'assistance fit un silence général. Stoppel sourit avec complaisance; il se frotta les mains et réitéra sa question. Nédopouskine leva les yeux avec surprise et ouvrit la bouche. Rostislaf Adamytch cligna de l'œil d'un air caustique : « Je vous félicite, monsieur, je vous félicite, continua-t-il. Tout le monde, il est vrai, n'eût point consenti à gagner de la sorte son pain quotidien; mais *de gustibus non est disputandum,* c'est-à-dire il ne faut pas disputer des goûts, n'est-il pas vrai ? »

Ici, l'admiration et l'enthousiasme arrachèrent à l'un des assistants placés au fond de la salle un glapissement soudain, mais contenu d'ailleurs dans la limite des convenances.

« Dites-moi, reprit Stoppel, encouragé par les sourires de l'assemblée, à quel talent particulier êtes-vous redevable de votre bonheur? Oh ! ne rougissez pas, parlez. Nous sommes tous ici pour ainsi dire en famille. N'est-il pas vrai, messieurs, répéta-t-il en français, que nous sommes en famille? » L'héri-

tier auquel Rostislaf Adamytch adressa par hasard cette question ne savait pas par malheur un traître mot de français; aussi dut-il se borner à un léger grognement d'approbation. En revanche, un autre héritier, jeune homme marbré de taches jaunes sur le front, se hâta de répondre : « *Voui, voui, certainement.*

— Peut-être, reprit Stoppel, savez-vous marcher sur les mains, les pieds en l'air ? »

Nédopouskine jeta un regard d'angoisse autour de lui. Un sourire méchant errait sur toutes les lèvres. Tous les yeux étaient humides et brillants de joie.

« Ou peut-être avez-vous le talent d'imiter le chant du coq ? »

Le rire éclata dans l'assemblée, mais se calma aussitôt dans l'attente de ce qui allait venir.

« Ou peut-être savez-vous avec le nez... »

Une voix haute et forte coupa brusquement la parole à Rostislaf Adamytch. « Taisez-vous. Comment n'avez-vous pas honte de tourmenter un pauvre homme ? »

Tout le monde se retourna.

Tchertapkhanof était debout près de la porte. Il avait reçu un billet d'invitation à la réunion de famille en sa qualité de neveu au quatrième degré du défunt. Pendant toute la lecture du testament, il s'était tenu, comme toujours, dans un orgueilleux isolement.

« Taisez-vous, » répéta-t-il en se redressant fièrement.

M. Stoppel tourna vivement la tête, et, voyant devant lui un homme mal vêtu et de pauvre apparence, il demanda à son voisin à mi-voix (un peu de prudence ne gâte jamais rien) :

« Qui est-ce?

— C'est Tchertapkhanof, un homme sans conséquence, » lui souffla à l'oreille son voisin.

Rostislaf Adamytch prit un air hautain.

« De quoi vous mêlez-vous? prononça-t-il d'un ton nasillant en clignant des yeux. Bel oiseau vraiment pour commander ici. Qui êtes-vous? Permettez-moi de vous faire cette question. »

Tchertapkhanof sauta en l'air comme un baril de poudre.

« Dz, dz! » siffla-t-il comme étranglé par la rage; puis tout d'un coup sa voix devint tonnante.

« Qui je suis, qui je suis? Je suis Pantéleï Tchertapkhanof, gentilhomme de vieille souche. Mes ancêtres ont servi le tsar Ivan. Et toi, qui es-tu? »

Rostislaf Adamytch pâlit et fit un pas en arrière. Il ne s'attendait pas à une telle riposte.

« Un oiseau! moi, un oiseau! oh! oh! oh! »

Et Tchertapkhanof se précipita sur Stoppel, qui recula dans le plus grand désarroi. Les assistants se jetèrent entre lui et l'irascible gentilhomme.

« Des pistolets! des pistolets! tout de suite! Deux balles à échanger à la longueur d'un mouchoir! disait Pantéleï, qui écumait, ou bien demande-moi pardon, et à lui aussi!

— Faites des excuses, murmuraient autour de

Stoppel les héritiers tout émus. C'est un fou furieux, il vous coupera la gorge.

— Veuillez me pardonner, balbutia Stoppel, je ne savais pas...

— Et à lui aussi, demande lui pardon! cria l'indomptable Pantéleï.

— Pardonnez-moi aussi, » ajouta Rostislaf Adamytch en se tournant vers Nédopouskine, qui lui-même tremblait comme une feuille. Tchertapkhanof se calma, s'approcha de Tikhone Ivanitch, le prit par la main, regarda fièrement autour de lui, et, ne rencontrant aucun regard qui l'affrontât, il sortit de la chambre solennellement et au milieu d'un profond silence, en compagnie du nouveau propriétaire du village de Bezsélendéefka.

A partir de ce jour, ils devinrent inséparables. Bezsélendéefka n'était qu'à huit verstes de Bezsonovo. La gratitude de Nédopouskine ne tarda pas à s'exalter jusqu'à devenir une espèce de culte. La faible, molle et pas tout à fait nette personnalité de Tikhone se prosternait dans la poussière devant Pantéleï, le gentilhomme sans peur et sans reproche. « Avec cela que c'est facile, pensait-il quelquefois à part lui, de parler au gouverneur en le regardant dans le blanc des yeux; car, il n'y a pas à dire, il le regarde comme cela! » Il admirait son ami de toutes les forces de son âme, le considérait comme un homme extraordinaire, plein d'esprit et de science. A vrai dire, si mauvaise qu'eût été l'éducation de Tchertapkhanof, toujours est-il qu'en comparaison

de celle de Tikhone, elle pouvait passer pour brillante. Tchertapkhanof, à la vérité, lisait peu de livres russes et comprenait mal le français, si mal même qu'un jour, à la question d'un précepteur suisse : « Vous parlez français, monsieur? » il répondit : « Je ne *razoume* (1)... » — et, après un moment de réflexion, il ajouta : « *Je pas!* » Mais enfin il n'ignorait pas l'existence d'un nommé Voltaire, écrivain fort spirituel, et de Frédéric le Grand, roi de Prusse, qui s'était distingué dans la carrière des armes. Parmi les littérateurs russes, il respectait surtout Derjavine, mais il avait un faible pour Marinski, et il avait donné le nom d'*Ammalet-Bek* à son meilleur limier.

Quelques jours après ma rencontre avec les deux amis, je me rendis à Bezsonovo pour rendre visite à Pantéleï Eréméitch. On apercevait de loin sa petite maison. Elle s'élevait dans un espace nu, à une demi-verste du village, en vedette, comme l'on dit, — pareille à un épervier au milieu d'un champ. Cette maison se composait de quatre bâtiments vermoulus de diverses grandeurs, c'est-à-dire de l'aile habitée, de l'écurie, d'un hangar et d'un bain. Chaque bâtiment était isolé. On ne voyait à l'entour aucune barrière ni porte cochère. Ne sachant où me descendre, mon cocher s'arrêta auprès d'un puits à demi fermé et comblé d'ordures. Près du hangar, quelques lévriers efflanqués et hérissés déchiraient à belles

(1) Du verbe russe *razoumet*, qui signifie *comprendre*.

dents un cheval mort, — probablement Orbassan. L'un d'eux leva de mon côté sa gueule ensanglantée, dépêcha quelques aboiements hâtifs et se remit aussitôt à ronger les côtes mises à nu. Près de la carcasse se tenait un garçon de seize à dix-sept ans, au visage jaune et bouffi, vêtu à la cosaque et pieds nus. Il contemplait d'un air d'importance les chiens confiés à sa garde, et de temps en temps touchait de son fouet les plus avides.

« Le maître est-il à la maison? demandai-je.

— Dieu le sait! répondit le garçon; frappez! »

Je sautai du drochki et m'approchai du perron de la maison. La demeure du gentilhomme Tchertapkhanof avait un aspect des plus misérables. Les poutres avaient noirci et faisaient ventre. La cheminée s'était écroulée. Les angles, pourris par l'humidité, fléchissaient. De petites fenêtres aux vitres irisées brillaient comme des yeux méfiants et louches à l'ombre d'un toit déjeté. Certaines vieilles mendiantes ont des regards semblables. Je frappai. Personne ne répondit. Cependant j'entendis derrière la porte parler à haute voix.

« *A b c*. Voyons, bêta! disait une voix enrouée, *a b c d*. Non, cela n'est pas *d e p*. Oui, *p p pille!* Voyons, bêta! »

Je frappai une seconde fois.

La même voix cria : « Entrez! Qui est là? »

J'entrai dans une petite antichambre vide, et à travers la porte ouverte j'aperçus Tchertapkanof en personne, vêtu d'une robe de chambre tartare toute

crasseuse et de larges pantalons, et coiffé d'un bonnet rouge. Il était assis sur une chaise; d'une main il empoignait le museau d'un jeune caniche, et de l'autre il tenait un morceau de pain qu'il lui posait sur le nez.

« Ah! dit-il d'un air digne et sans bouger. Fort heureux de votre visite. Asseyez-vous, je vous prie; je donne une leçon à Venzor. Tikhone Ivanytch, cria-t-il, viens ici! Il nous est arrivé une visite.

— Tout de suite, tout de suite, répondit Tikhone Ivanytch de la chambre voisine. Macha, donne-moi ma cravate. »

Tchertapkhanof se tourna de nouveau vers Venzor et lui mit le morceau de pain sur le bout du nez. Je regardai autour de moi. Dans la chambre, à part une table à rallonges toute ratatinée et reposant sur une dizaine de pieds inégaux, plus quatre chaises de paille défoncées, il n'y avait aucun meuble. Les murailles, naguère blanchies et ornées de taches bleues en guise d'étoiles, avaient perdu leur crépi. Entre les fenêtres était suspendu un petit miroir terne et cassé, entouré d'un immense cadre de bois imitant l'acajou. Des pipes et des fusils étaient posés dans les coins. D'épaisses toiles d'araignée descendaient du plafond.

« *A b c d,* proféra lentement Tchertapkhanof. Puis il cria soudain de toutes ses forces : *P. pille!* Quel stupide animal! *Pille!* »

Mais l'infortuné caniche se contentait de trembler de tous ses membres et ne se décidait pas à ouvrir la

gueule. Il continuait à rester sur son derrière, la queue piteusement serrée entre ses jambes. Il clignait des yeux d'un air lamentable, comme s'il se fût dit à part lui : « Il faut bien subir les caprices du maître. »

« Mais mange donc. *Pille!* répéta l'obstiné gentilhomme.

— Vous l'avez effrayé, lui dis-je.

— Alors que le diable l'emporte! » et il lança un coup de pied au caniche. La pauvre bête se leva doucement, fit tomber le pain qui était posé sur son nez et s'en alla en quelque sorte sur la pointe des pieds dans l'antichambre, d'un air profondément humilié et non sans cause; car enfin, pour la première fois qu'un étranger venait, voilà comme on se comportait avec lui devant le monde!

La porte de la chambre voisine s'ouvrit avec précaution, et Nédopouskine entra saluant et souriant d'un air aimable.

Je me levai et m'inclinai.

« Ne vous dérangez pas, ne vous dérangez pas, » balbutia-t-il.

Nous prîmes place. Tchertapkhanof entra dans l'autre chambre.

« Y a-t-il longtemps que vous avez daigné visiter nos plaines? demanda Nédopouskine d'une voix douce, après avoir toussé avec précaution dans sa main et en cachant par convenance ses lèvres avec ses doigts.

— Il y a près de deux mois.

— En vérité! »

Ici un silence.

« Le temps est magnifique depuis quelques jours, reprit Nédopouskine en me regardant avec une expression de reconnaissance comme si le temps qu'il faisait eût dépendu de moi. Les blés sont de toute beauté, peut-on dire. »

J'inclinai la tête en signe d'adhésion. Le silence recommença

« Pantéleï Eréméitch a daigné prendre hier deux lièvres, reprit non sans effort Nédopouskine dans son désir manifeste de ne pas laisser tomber la conversation. Oui, deux lièvres énormes.

— M. Tchertapkhanof a de bons chiens?

— De merveilleux chiens, répondit Nédopouskine d'un air de satisfaction. On peut dire les premiers de la province. — Il se rapprocha un peu de moi. — Mais, voyez-vous, Pantéleï Eréméitch est un homme comme on en voit peu. Tout ce qu'il désire, tout ce qu'il imagine se fait en un clin d'œil. Pantéleï Eréméitch, je vous dirai...

Tchertapkhanof rentra. Nédopouskine sourit, se tut et me désigna son ami de l'œil comme pour me dire: « Vous allez vous en convaincre vous-même. »

Nous nous mîmes à parler chasse.

« Voulez-vous? Je m'en vais vous montrer ma meute. »

Et, sans attendre ma réponse, il cria le nom de Karp.

Un solide garçon, vêtu d'un cafetan de nankin

verdâtre avec un collet bleu et des boutons de livrée, entra à cet appel.

« Dis à Thomas, ordonna Tchertapkhanof d'un ton bref, d'amener ici Ammalat et Saïga. Mais en bon état, tu entends? »

Un large sourire s'épanouit sur la bouche de Karp. Il fit entendre un son inarticulé et sortit. Quelques moments après parut Thomas, bien peigné, bien sanglé, chaussé de bottes et menant les chiens.

Je m'extasiai par convenance sur ces stupides animaux. — On sait que tous les lévriers sont particulièrement bêtes.

Tchertapkhanof cracha sur le museau d'Ammalat: ce qui parut du reste ne faire à ce dernier aucun plaisir. Nédopouskine caressa de son côté le dos de Saïga.

Nous recommençâmes à causer. Tchertapkhanof se détendit peu à peu. Il cessa de gonfler ses narines et de se dresser sur ses ergots. L'expression de sa physionomie changea. Il nous regarda tour à tour, Nédopouskine et moi.

« Eh! cria-t-il tout à coup, pourquoi rester là-bas toute seule? Eh! Macha, Macha, viens ici! »

Quelqu'un bougea dans la chambre à côté, mais ne répondit point.

« Ma-a-cha, reprit Tchertapkhanof d'une voix douce, viens ici, ne crains rien. »

La porte s'ouvrit sans bruit et j'aperçus une femme d'une vingtaine d'années, grande et svelte, avec le teint basané d'une bohémienne, des yeux brun clair

et une chevelure noire comme du jais. Ses grandes dents blanches étincelaient entre ses lèvres rouges et charnues. Elle portait une robe blanche; un châle bleu, fixé au cou par une épingle d'or, couvrait à demi ses mains fines et de race. Elle fit deux pas en avant avec l'allure gauche et timide d'une sauvage, puis s'arrêta et baissa les yeux.

« Permettez-moi de vous présenter Macha, reprit Pantéleï Éréméitch; c'est ma femme sans l'être, mais c'est tout comme. »

Macha rougit légèrement et sourit avec embarras. Je la saluai respectueusement. Elle me plaisait beaucoup. Son nez aquilin, finement modelé, aux narines ouvertes et transparentes, le dessin hardi de ses larges sourcils, la pâleur mate de ses joues légèrement creusées, tous les traits de son visage exprimaient la passion et l'insouciance. Au-dessous de sa tresse opulente et tordue en gros chignon descendaient, le long de son large cou, deux raies de petits cheveux lustrés et rudes, signe de race et de santé.

Elle s'approcha de la fenêtre et s'assit. J'évitai d'accroître son embarras et je continuai la conversation avec Tchertapkhanof. Macha tourna légèrement la tête et se mit à me considérer en dessous, à la dérobée, comme un enfant effarouché. Son regard avait quelque chose de sauvage et de rapide comme le dard d'un serpent. Nédopouskine s'assit à côté d'elle et lui chuchota quelques mots à l'oreille. Elle sourit de nouveau. En souriant, son nez se ridait légèrement et sa lèvre supérieure se relevait : ce qui donnait à

sa physionomie une expression féline, — moitié chatte, moitié lionne.

« Oh! toi, qui s'y frotte s'y pique! » pensai-je en regardant à mon tour à la dérobée sa taille svelte, sa poitrine légèrement déprimée et ses mouvements vifs et anguleux.

« Voyons, Macha, dit Tchertapkhanof, il faudrait offrir quelque chose à notre hôte.

— Nous avons des confitures, répondit-elle.

— Eh bien, donne-nous des confitures et de l'eau-de-vie aussi. Écoute, Macha, cria-t-il pendant qu'elle s'éloignait, apporte aussi ta guitare!

— Pourquoi faire, la guitare? Je ne chanterai pas.

— Pourquoi?

— Je n'en ai pas envie.

— Quelle bêtise! Tu en auras envie si...

— Quoi? demanda Macha avec un rapide froncement de sourcil.

— ... Si l'on te le demande, acheva Tchertapkhanof non sans quelque trouble.

— Ah! »

Elle sortit, revint bientôt avec la confiture et l'eau-de-vie, et s'assit de nouveau près de la fenêtre. Son front gardait encore une légère ride. Ses sourcils s'élevaient et s'abaissaient comme les antennes d'une guêpe. Avez-vous remarqué, lecteur, quel air méchant a une guêpe? « Allons, pensai-je, le temps est à l'orage. » La conversation ne marchait pas. Nédopouskine gardait le silence et souriait d'un air con-

traint. Tchertapkhanof soufflait, rougissait et faisait des yeux terribles. Je me préparais déjà à m'en aller, lorsque Macha se leva tout d'un coup, ouvrit brusquement la fenêtre, mit la tête dehors et appela d'une voix emportée une bonne femme qui passait :

« Axinia ! »

La bonne femme tressaillit et voulut se retourner, mais elle glissa et tomba lourdement par terre. Macha se rejeta en arrière et éclata de rire. Tchertapkhanof se mit à rire aussi. Nédopouskine poussait littéralement de petits cris de joie. Nous secouâmes tous notre torpeur. L'orage s'était fondu dans un seul éclair. L'atmosphère s'était purifiée. Une demi-heure aprés, personne ne nous eût reconnus. Nous bavardions et jouions comme des enfants.

Macha folâtrait plus que tous les autres ensemble, et Tchertapkhanof la dévorait des yeux. Le visage de la jeune femme s'était coloré. Ses narines se dilatèrent, son regard s'assombrit et flamboya à la fois. La sauvage était déchaînée. Nédopouskine boitillait derrière elle, sur ses pieds larges et courts, comme un canard derrière sa femelle. Venzor lui-même sortit en rampant de dessous un banc de l'antichambre, s'arrêta sur le seuil à nous considérer et se mit tout d'un coup à sauter en aboyant. Macha courut dans l'autre chambre, apporta sa guitare, jeta loin d'elle le châle qui couvrait ses épaules, s'assit lestement, releva la tête et chanta une chanson de bohémienne. Sa voix tintait et vibrait comme une cloche de cristal : tantôt elle éclatait, et tantôt mou-

rait de langueur. On avait, en l'écoutant, le cœur réjoui et serré tout à la fois.

Tchertapkhanof entra en danse. Nédopouskine piétinait en mesure. Macha était frémissante comme une écorce de bouleau sur la braise. Ses doigts fins et agiles couraient sur la guitare. Sa gorge basanée se gonflait lentement sous son collier d'ambre à deux rangs. Quand elle s'arrêtait brusquement, comme épuisée, elle continuait à pincer mollement les cordes de la guitare; alors Tchertapkhanof s'arrêtait aussi, remuant seulement des épaules en cadence et piétinant sur place, tandis que Nédopouskine balançait la tête comme un magot chinois. Alors Macha repartait comme une folle, cambrant sa taille et faisant ressortir sa poitrine. Et Tchertapkhanof s'élançait de nouveau, pliant les genoux jusqu'à terre, rebondissant jusqu'au plafond, tournant comme une toupie et criant : « Vivement!

— Vivement! vivement! répétait en bredouillant Nédopouskine. »

La soirée était avancée lorsque je quittai Bezsonovo.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Ce n'est qu'environ deux ans après ma visite à ce gentilhomme de la steppe que commencèrent ses calamités. Je dis ses calamités, car, s'il avait eu jusque-là bien des mécomptes et des désagréments, il n'y avait pas fait attention, et il continuait à *régner* comme auparavant. Le premier malheur qui lui arriva fut le plus sensible qui pût le frapper : Macha la bohémienne le quitta.

Il n'est pas facile de dire ce qui l'avait décidée à fuir le toit de Pantéleï Tchertapkhanof, ce toit auquel elle semblait si bien habituée. Quant à Pantéleï, la conviction qu'il garda jusqu'à la fin de ses jours fut que la cause de cette trahison avait été un certain jeune voisin, officier de hulans en retraite, nommé Iaf, dont tout le mérite, au dire de Pantéleï, consistait à tenir ses cheveux perpétuellement pommadés, et à se tortiller perpétuellement la moustache; mais il est plus naturel d'attribuer la fuite de Macha au sang bohémien qui coulait dans ses veines. Quoi qu'il en fût, un beau soir d'été, après avoir roulé quel

ques hardes dans un mouchoir, Macha quitta la maison de Pantéleï.

Les trois jours qui précédèrent son départ, elle les avait passés dans un coin, immobile, recroquevillée sur elle-même et serrée contre le mur, comme eût fait un renard blessé. Sans proférer une parole, elle n'avait fait que promener lentement ses regards à droite et à gauche en fronçant les sourcils, en montrant ses dents sous sa lèvre retroussée, en croisant ses bras sur sa poitrine, comme si elle eût eu froid. Elle faisait souvent de pareilles frasques, mais cela ne durait pas longtemps, et Pantéleï, qui le savait, ne s'en inquiétait pas et ne l'inquiétait pas davantage. Pourtant, lorsque ce soir-là, revenu du chenil, où, comme disait le piqueur, ses deux derniers chiens courants avaient trépassé, il rencontra une servante qui lui annonça en balbutiant que Marie Vikoulovna lui présentait ses respects et lui souhaitait toute sorte de prospérités, mais qu'elle ne reviendrait plus chez lui. Pantéleï, après avoir pirouetté deux fois sur lui-même et poussé un rauque gémissement, empoigna son pistolet et partit en courant à la poursuite de la fugitive.

Il l'atteignit à deux verstes de sa maison, près d'un petit bois de bouleaux, sur la route qui menait à la ville du district. Le soleil était fort bas à l'horizon, et tout avait pris une teinte d'un rouge sanglant, les arbres, les herbes et jusqu'à la terre même.

« Chez Iaf! chez Iaf! s'écria-t-il dès qu'il aperçut Macha... chez Iaf! » dit-il encore en s'approchant

d'elle à toutes jambes et presque en tombant. Macha s'arrêta court et se retourna. Le dos du côté de la lumière, elle semblait toute sombre, comme si on l'eût découpée dans une planche de bois noir. Les blancs de ses yeux se détachaient en amandes argentées, et rendaient les prunelles plus sombres encore.

Elle jeta son paquet par terre et croisa les bras.

« Tu vas chez Iaf, misérable! » répéta Tchertapkhanof. Et il s'apprêtait à la saisir par l'épaule; mais, rencontré par son regard, il resta interdit devant elle.

« Je ne vais pas chez M. Iaf, Pantéleï Éréméitch, répondit-elle d'une voix égale et lente; seulement, je ne puis plus vivre avec vous.

— Comment?... pourquoi?... T'ai-je offensée? »

Macha secoua la tête.

« Vous ne m avez offensée en rien; l'ennui m'a prise chez vous. Pour le passé, merci; mais je ne puis rester, non! »

Tchertapkhanof fut si stupéfait qu'il en bondit sur place en se frappant les cuisses des deux mains.

« Comment! elle a vécu chez moi; elle n'y a trouvé que plaisirs et tranquillité, et voilà que l'ennui la prend! Elle se dit: Je vais le planter là. Elle se met une coiffe sur la tête et décampe. Elle recevait toute sorte de respects, pas moins qu'une dame...

— Quant à cela, interrompit Macha, je n'en avais que faire.

— Tu n'en avais que faire!... Une bohémienne vagabonde qu'on élève grande dame... et qui n'en a

que faire! Peut-on croire à cela, rejeton de Cham? C'est une trahison.

— Je n'ai aucune trahison dans mes pensées, répondit Macha avec la prononciation nette et chantante des bohémiens; mais, je vous l'ai déjà dit, l'ennui m'a prise.

— Macha, s'écria Tchertapkhanof en se frappant la poitrine des deux mains, c'est assez, cesse, ne me tourmente plus. Pense à ce que va dire ce pauvre Tikhon; aie du moins pitié de lui.

— Faites-lui mes amitiés, et dites-lui bien... »

Pantéleï éleva les deux mains :

« Non, par le diable! tu ne t'en iras pas... Ton Iaf aura beau t'attendre, il ne t'aura pas.

— Monsieur Iaf... » allait dire Macha.

« Quel diable de mon-si-eur-Iaf! s'écria Pantéleï en la contrefaisant; c'est un infâme, un intrigant, et son visage est un museau de singe. »

Cet entretien dura sur ce ton près d'une demi-heure. Tantôt Pantéleï s'élançait vers Macha; tantôt il rebondissait en arrière. Il voulait la frapper, il la saluait jusqu'à terre, et il finit par fondre en larmes.

« Je ne puis pas, répétait Macha; j'ai le cœur si gros! L'ennui me tue. »

Et son visage prit petit à petit une expression indifférente, presque endormie, à ce point que Pantéleï lui demanda si on lui avait fait prendre de l'ellébore (1).

(1) Poison très-employé dans les steppes.

« L'ennui, » répéta-t-elle pour la dixième fois.

« Et si je te tue, moi ! » s'écria-t-il en tirant son pistolet de sa poche.

Macha sourit, tout son visage s'éclaira.

« Eh bien ! tuez-moi, vous le pouvez. Quant à revenir, je ne reviendrai pas, non !. . »

Pantéleï arma le chien de son pistolet.

Macha sourit encore plus franchement. Une double rangée de dents blanches brilla sous ses lèvres rouges.

« Quel drôle de seigneur vous faites !... Je ne reviendrai pas.

— Macha, est-ce ton dernier mot ? »

Les yeux de Macha s'ouvrirent et s'allumèrent.

« Je ne reviendrai pas, mon pigeonneau... Ma parole est du fer. »

Pantéleï mit le pistolet dans les mains de Macha et s'assit par terre.

« Eh bien ! toi, tue-moi, lui dit-il ; je ne veux plus vivre sans toi. Je te suis devenu à charge, et tout m'est à charge à présent. »

Macha se baissa, ramassa son paquet, déposa le pistolet dans l'herbe en tournant le canon du côté opposé à Pantéleï, et se rapprocha de lui.

« Ah ! mon petit pigeon, à quoi bon te chagriner ? Est-ce que tu ne nous connais pas, nous autres bohémiennes ? Nous sommes ainsi faites. Si l'ennui qui sépare les gens nous entre dans l'âme, si nous entendons sa voix continuelle qui nous envoie plus loin, plus loin, comment pourrions-nous demeurer ? N'ou-

blie pas ta Macha : tu ne retrouveras jamais une pareille camarade. Je ne t'oublierai pas non plus, mon hardi faucon; mais notre vie ensemble est finie.

— Je t'ai aimée, Macha, murmura Pantéleï à travers ses mains pressées sur sa bouche; je t'aime encore... comme un fou..., et quand je pense que tu me quittes comme ça tout à coup et que tu vas errer par le monde, je ne puis m'empêcher de croire que, si je n'étais pas un pauvre hère, sans sou ni maille, tu ne m'abandonnerais pas ainsi. »

Macha se mit à rire.

« Allons, bon! Toi qui me louais toujours de n'être pas intéressée, tu parles d'argent à cette heure ! »

Elle lui donna un grand coup sur l'épaule. Il se releva.

« Prends du moins quelque chose. Comment peut-on partir ainsi sans un kopeck? Mais ce qu'il y a de mieux à faire, je te le dis en bon russe, c'est de me tuer.

— Te tuer! Et pourquoi, mon pigeonneau, envoie-t-on les gens en Sibérie? »

Pantéleï fit un soubresaut.

« Ce n'est donc que par peur du supplice? s'écria-t-il; sans quoi tu me tuerais? »

Il se laissa tomber de nouveau la face dans l'herbe. Macha se tint quelque temps silencieuse à ses côtés.

« J'ai pitié de toi, Pantéleï Éréméitch, dit-elle enfin avec un soupir; tu es un brave homme; mais tout est dit, adieu. »

Elle se retourna et fit quelques pas. La nuit venait, et des ombres grises s'avançaient de toutes parts. Tchertapkhanof se leva précipitamment, et, saisissant Macha par les deux coudes :

« Tu t'en vas, serpent?

— Adieu, » répéta Macha d'une voix claire et tranchante, et, s'arrachant de ses mains, elle s'en alla.

Pantéleï ramassa le pistolet, la visa, et le coup partit; mais, au moment de presser la gâchette, il avait donné à l'arme une secousse involontaire. La balle siffla au-dessus de la tête de Macha. Elle le regarda par-dessus l'épaule sans s'arrêter, et continua lentement, balançant les hanches, comme pour le braver.

Pantéleï s'enfuit du côté de la maison; mais il n'avait pas fait cinquante pas qu'il dut s'arrêter. Une voix trop connue était arrivée jusqu'à lui. Macha chantait; c'était la chanson bohémienne qui commence ainsi :

O vie jeune et charmante,

et chacune des notes pénétrantes et passionnées semblait se répandre dans l'air immobile de la nuit.

Pantéleï prêta l'oreille. La voix s'éloignait, s'éloignait toujours; elle semblait s'éteindre, puis arrivait encore par petits filets à peine perceptibles, mais toujours brûlants.

« C'est pour se moquer de moi », pensa Tchertapkhanof; puis il s'écria en gémissant : « Oh! non,

c'est l'adieu éternel qu'elle m'envoie! » Et il éclata en sanglots.

Dès le lendemain, il se présenta chez M. Iaf, qui, en véritable homme du monde et goûtant peu les charmes de la campagne, s'était établi dans la ville de district pour y être, comme il le disait, plus près des dames. Tchertapkhanof ne trouva pas M. Iaf à la maison. Celui-ci, d'après le dire de son valet de chambre, était parti la veille pour Moscou.

« Je le disais bien, s'écria l'autre avec rage, qu'il y avait eu entre eux un accord! Ils se sont enfuis ensemble; mais attendons un peu... »

Cela dit, il força l'entrée de la chambre du jeune officier, malgré la résistance du domestique. Dans cette chambre, au-dessus d'un large sofa, pendait le portrait du maître, de grandeur naturelle et dans son uniforme de hulan.

« Ah! te voilà, vilain singe sans queue! hurla Tchertapkhanof; et, bondissant sur le divan, il frappa de son poing fermé la toile tendue, et y fit un grand trou. Dis à ton vaurien de maître, ajouta-t-il en s'adressant au domestique du haut de son sofa, qu'à défaut de son affreux museau en chair et en os, le gentilhomme Tchertapkhanof lui a crevé son museau en peinture. S'il désire une satisfaction, il sait où le trouver; sinon, je le trouverai moi-même jusqu'au fond de la mer, ce vil babouin. »

Tchertapkhanof sauta du sofa par terre, et s'éloigna fièrement.

Cependant le capitaine n'exigea de ui aucune sa-

tisfaction, et Pantéleï lui-même ne se mit point à la poursuite de son ennemi. Finalement, de cette scandaleuse histoire il n'arriva rien. Quant à Macha, elle disparut sans laisser de trace. Pantéleï se jeta dans cette maladie, commune chez nous, qu'on nomme *zapoï,* et qui consiste à boire de l'eau-de-vie sans manger. Pourtant peu à peu il finit par revenir à la raison, et c'est alors qu'une seconde calamité vint le frapper.

Ce fut la mort de son fidèle ami Tikhon Nédopouskine. Depuis deux ans déjà sa santé s'était altérée. Il commençait à souffrir d'un asthme; il s'endormait à chaque instant, et, réveillé, ne savait plus où il se trouvait. Le médecin du district prétendait que c'étaient là de petits coups de sang. Pendant ces trois jours qui précédèrent la fuite de Macha, ces trois jours où l'ennui la prit, Tikhon était au lit dans sa maison retenu par une forte grippe. La résolution de Macha l'avait frappé d'une façon d'autant plus inattendue; elle le frappa peut-être plus que son ami lui-même. Grâce à la timidité et à la douceur de son caractère, il ne montra rien de plus qu'une tendre compassion, mêlée d'une stupeur maladive; mais tout en lui s'était brisé. « Elle m'a ôté mon âme », murmurait-il à part lui, assis dans son fauteuil favori en toile cirée et tournant ses pouces. Et même, lorsque Pantéleï revint sur l'eau, lui n'y revint pas. Il continuait à ressentir qu'il y avait du vide en lui. « Là! » disait-il en touchant le milieu de sa poitrine, au-dessus de l'estomac. C'est ainsi qu'il traîna jus-

qu'à l'hiver. Les premières gelées firent quelque bien à son asthme; mais ce ne fut plus un petit coup de sang, ce fut un grand coup de sang véritable qui l'atteignit. Il ne perdit pas tout de suite la mémoire, et put encore reconnaître Pantéleï. A l'exclamation désespérée de son ami : « Comment, Ticha, peux-tu me laisser ainsi, sans ma permission, ni plus ni moins que Macha? » il répondit d'une langue embarrassée : « Pan-é-eï Éré-mitch, suis tou-ours content de ous obéir... » Ce qui ne l'empêcha pas de mourir le jour même; sans attendre l'arrivée du médecin de district, qui, mis en présence de ce corps à peine refroidi, et pénétré de la fragilité de toute chose terrestre, n'eut rien de plus à faire que de demander un verre d'eau-de-vie avec du poisson fumé.

Tikhon avait laissé tout son bien « à son très-respecté bienfaiteur et généreux protecteur Pantéleï Tchertapkhanof ». Le « très-respecté bienfaiteur » ne tira pas grand parti de ce bien, qui fut aussitôt vendu aux enchères publiques, en grande partie pour subvenir aux dépenses d'un monument funéraire que Tchertapkhanof, héritier sans doute des goûts paternels, se proposait d'ériger sur la tombe de son ami. Il fit venir de Moscou ce monument, qui devait être la statue d'un ange en prière; mais l'intermédiaire auquel il s'était adressé, ayant calculé que les connaisseurs en sculpture sont rares en province, lui avait envoyé, au lieu d'ange, une déesse Flore, laquelle avait longtemps embelli de sa présence un des vieux jardins abandonnés des environs de Moscou,

qui remontaient au temps de l'impératrice Catherine. Aussi avait-il eu pour rien cette statue, fort gracieuse d'ailleurs, dans le goût rococo, avec de petites mains potelées, des cheveux relevés en chignon et une guirlande de roses pendue en sautoir autour d'une taille de guêpe. Jusqu'à présent, on peut voir au-dessus du tombeau de Tikhon cette déesse mythologique, qui soulève avec grâce un petit pied, et qui, minaudant à la Pompadour, semble sourire aux nombreux veaux et moutons qui se promènent autour d'elle, ces visiteurs constants de nos cimetières de village.

II

Après avoir perdu son fidèle ami, Pantéleï, retombé dans le *zapoï*, se remit à boire de nouveau, mais cette fois d'une façon plus sérieuse et plus prolongée. Ses affaires, comme nous disons, avaient tout à fait dévalé au bas de la montagne. Il ne lui restait plus d'argent pour aller à la chasse ; ses derniers kopecks étaient partis, ses derniers serfs avaient pris la fuite. Pantéleï se trouva dans le plus complet isolement : pas âme qui vive avec qui échanger une parole. Seul, son orgueil n'avait pas diminué; au contraire, plus sa fortune se démolissait, plus il devenait lui-même hautain, impérieux et inabordable. De terrain inculte, il retournait à terrain sauvage. Une seule joie, un seul bonheur lui était resté : c'était un admirable

cheval de selle, cosaque de race, gris pommelé de robe, qu'il avait surnommé Malek-Adel ; remarquable animal en effet.

Voici de quelle étrange manière il en avait fait l'acquisition. Traversant un jour à cheval l'un des villages voisins, Pantéleï entendit tout à coup un tumulte de paysans qui venait d'une foule entassée aux portes d'un cabaret. Au beau milieu de cette foule se levaient et se baissaient sans cesse de puissantes mains. « Que se passe-t-il là ? » demanda-t-il du ton d'autorité qui lui était familier à une vieille paysanne qui se tenait sur le seuil de son *isbah*. Appuyée au chambranle de la porte et comme endormie, la paysanne regardait du côté du cabaret. Un petit garçon aux cheveux de filasse, vêtu d'une chemise d'indienne et portant une croix en bois de cyprès sur sa poitrine nue, était assis par terre, les jambes écartées, entre les *laptis* (1) de la vieille. Tout à côté de lui, un poulet picotait une croûte de pain racornie.

« Le Seigneur le sait, mon petit père, répondit la paysanne. » Et, se penchant en avant, elle posa sa main sombre et ridée sur la tête blanche du petit garçon. « Il paraît que nos gens rossent un juif.

— Comment, un juif ? quel juif ?

— Dieu le sait, petit père. Il nous est tombé tout à coup un juif. Quel vent l'a apporté ? qui peut le

(1) Souliers d'écorce.

savoir? Vasia, mon petit maître, cours vers la maman, et toi, vorace, prr, prr! »

La vieille chassa le poulet; mais Vasia s'accrocha à sa jupe.

« Et voici donc qu'on le rosse.

— Pourquoi? à quel propos?

— Je n'en sais rien, petit père; on ne le ferait pas sans motif. Et comment ne pas rosser un juif? N'a-t-il pas crucifié notre Seigneur Jésus-Christ? »

Tchertapkhanof poussa un cri et lança son cheval à bride abattue sur la foule; puis, pénétrant au travers, il se mit à frapper de sa *nagaïka* (1) sur les paysans à droite et à gauche, en criant de sa voix haletante :

« Pas d'arbitraire... C'est la loi qui doit punir, et non de simples particuliers... La loi, la loi! »

Au bout de deux minutes, la foule s'était éparpillée, et sur la terre, devant la porte du cabaret, apparut un petit être maigre et noiraud, vêtu d'un misérable cafetan de nankin mis en loques. Cette figure pâle, ces yeux renversés, cette bouche entr'ouverte, qu'était-ce? l'agonie de la terreur, ou bien déjà la mort elle-même?

« Pourquoi avez-vous tué ce juif? » s'écria Tchertapkhanof en brandissant sa *nagaïka* d'un geste menaçant.

Un faible murmure de la foule lui répondit. Tel paysan se tenait l'épaule, tel autre les côtes ou le nez.

(1) Fouet cosaque à lanière très-dure.

« Il n'y va pas de main morte! fit entendre une voix dans les rangs éloignés.

— Le beau mérite, avec une *nagaïka!* dit une autre voix.

— Je vous le demande pour la dernière fois, païens asiatiques, s'écria Tchertapkhanof, pourquoi avez-vous tué ce juif? »

Mais à ce moment l'être couché par terre bondit sur ses jambes, s'élança vers Pantéleï et s'accrocha aux courroies de sa selle. Un rire bruyant s'éleva dans la foule.

« Il a la vie dure, entendit-on de nouveau dans les rangs éloignés, dure comme un chat.

— Votre Honneur, défendez-moi! sauvez-moi! bégayait cependant le pauvre juif en pressant sa poitrine contre la jambe de Pantéleï, ou bien ils me tueront, Votre Honneur!

— Toi, que leur as-tu fait? dit Pantéleï.

— Devant Dieu, je ne saurais le dire. Le cher petit bétail a commencé à crever chez eux, et voilà qu'ils me soupçonnent..., tandis que moi...

— C'est bon, c'est bon, nous débrouillerons cela plus tard, interrompit Pantéleï. Quant à présent tiens-toi à ma selle et marche à mes côtés... Et vous, ajouta-t-il en se tournant vers la foule, vous me connaissez, je suppose. Je suis le gentilhomme propriétaire Pantéleï Tchertapkhanof; j'habite le village de Bessonovo. Ainsi vous pouvez porter plainte contre moi, si cela vous convient..., et contre le juif par la même occasion.

— Pourquoi porter plainte? dit avec un profond salut un paysan à l'air grave, à longue barbe blanche, un vrai patriarche d'aspect et de maintien (et pourtant ce patriarche avait rossé le juif tout aussi dru que les autres); nous connaissons bien ta grâce, notre père Pantéleï Éréméitch, nous sommes très-contents de ta grâce pour nous avoir donné une leçon.

— Pourquoi porter plainte?... s'écrièrent tous les paysans. Quant à cet antechrist, il nous le payera en temps et lieu; il ne nous échappera pas. Et s'il fallait le traquer comme un lièvre... »

Tchertapkhanof souffla avec force à travers ses moustaches, et, faisant tourner son cheval, il partit au petit pas, accompagné du juif qu'il venait de délivrer de ses bourreaux.

Quelques jours plus tard, l'unique petit Cosaque qui fût resté chez Pantéleï vint lui dire qu'un homme à cheval était entré dans la cour et demandait à lui parler. Tchertapkhanof sortit sur le perron, et reconnut son petit juif en selle sur un magnifique cheval du Don, qui se tenait dans une fière immobilité au beau milieu de la cour. Le juif avait son bonnet sous le bras, et il avait fourré ses pieds non dans les étriers, mais dans les courroies qui les supportent. Les pans déchirés de son cafetan pendaient des deux côtés de la selle. Dès qu'il aperçut Pantéleï, il siffflota son cheval, agitant les coudes et les jambes. Pantéleï, loin de lui rendre sa politesse, devint rouge de colère.

« Eh quoi! pensait-il, un sale juif ose enfourcher un si beau cheval! Quelle indécence! Eh! eh! museau d'Éthiopien! s'écria-t-il, descends vite, si tu ne veux qu'on te jette à bas dans la boue. »

Le juif se laissa tomber aussitôt de la selle comme un sac, et, tenant d'une main les rênes, souriant et saluant bien bas, il s'approcha de Pantéleï.

« Voyons, qu'y a-t-il? que veux-tu? dit celui-ci d'un air digne.

— Votre Honneur, dit le juif en continuant ses saluts, daignez jeter un regard sur ce petit cheval.

— Oui, c'est un bon cheval. D'où te vient-il? Tu l'auras probablement volé?

— Comment serait-ce possible, Votre Honneur? Je suis un honnête juif. Je ne l'ai pas volé, je me le suis procuré pour Votre Honneur. Et que de peines, que de soins je me suis donnés! Aussi quel cheval! On n'en trouverait pas un pareil tout le long du Don. Daignez venir ici, approchez-vous. Nous lui ôterons la selle... Allons, tourne-toi, mon garçon... Eh! qu'en dites-vous, Votre Honneur?

— C'est un bon cheval, » répéta Tchertapkhanof avec une feinte indifférence, tandis que le cœur lui bondissait dans la poitrine. Il était amateur passionné des chevaux, et s'y connaissait.

« Mais caressez-le donc, Votre Honneur, là, sur son joli petit cou, comme ça... »

Pantéleï, comme à contre-cœur, lui frappa deux fois sur le cou, et laissant glisser sa main le long du dos de l'animal, il alla presser un certain endroit sur les

reins, à la manière des maquignons. Le cheval ploya aussitôt, et, jetant de son orgueilleux œil noir un regard de travers sur Pantéleï, il s'ébroua bruyamment et étendit les jambes. Le juif se mit à rire :

« Il reconnaît son maître, Votre Honneur, son maître...

— Pas de radotage! interrompit l'autre avec dépit. T'acheter ce cheval, je n'ai pas de quoi... Et quant à recevoir un cadeau..., je ne dis pas d'un juif, mais le Seigneur Dieu lui-même descendraït du ciel pour m'en faire un, que je ne l'accepterais pas.

— De grâce, comment pourrais-je oser prétendre vous faire un cadeau? s'écria le juif; acceptez-le, Votre Honneur. Quant à l'argent, au cher petit argent, j'attendrai. »

Pantéleï se mit à rêver.

« Combien en veux-tu? » dit-il entre ses dents.

Le juif plia les épaules.

« Ce que j'ai donné moi-même, deux cents roubles (1). »

Il était évident que le cheval valait plus du double et plus du triple de cette somme.

Pantéleï se détourna, étendit les bras en l'air et laissa échapper un bâillement nerveux.

« Et... à quand l'argent? demanda-t-il en fronçant les sourcils et sans regarder le juif.

— Quand il plaira à Votre Honneur. »

(1) Il s'agissait alors de roubles en papier, ne valant guère plus que le franc.

Pantéleï rejeta la tête en arrière, mais sans lever les yeux.

« Ce n'est pas une réponse. Parle net, race d'Hérode! Crois-tu que je veuille accepter de toi une grâce et t'être redevable?

— Eh bien! s'empressa d'ajouter le juif, nous allons dire six mois. Consentez-vous? »

Pantéleï ne répondait rien. Le juif cherchait à rencontrer son regard.

« Vous consentez, n'est-ce pas? Ordonnez-vous qu'on le mène à l'écurie?

— Je n'ai pas besoin de la selle, reprit Pantéleï d'une voix brève; reprends la selle, entends-tu?

— Certainement, certainement je vais la reprendre, se hâta de dire le juif tout réjoui, et sur-le-champ il se mit la selle sur l'épaule.

— Quant à l'argent, continua Pantéleï, dans six mois. Et pas deux cents roubles, mais deux cent cinquante... Silence! je te dis que c'est deux cent cinquante. »

Il ne pouvait se décider à lever les yeux. Jamais encore son orgueil n'avait tant souffert.

« Il est clair que c'est un cadeau, pensait-il en lui-même. C'est par reconnaissance que cet animal me l'offre. »

Volontiers il aurait embrassé ce juif, ou il l'aurait rossé.

« Votre Honneur, reprit le juif d'un air joyeux, il faudrait maintenant, selon l'ancienne coutume russe,

faire passer la bride du pan de mon cafetan dans celui du vôtre.

— Qu'oses-tu prétendre? Appartiens-tu à notre noble race?... Eh! qui est là?... Perfichka, prends le cheval, mène-le à l'écurie et donne-lui l'avoine. Au reste je vais y aller moi-même, et sache que désormais son nom est Malek-Adel. »

Pantéleï avait déjà remonté les marches du perron lorsqu'il fit un brusque retour, et, s'approchant du juif, il lui serra la main à la lui briser. Le juif s'inclinait déjà pour baiser celle qui étreignait la sienne; mais Pantéleï bondit en arrière, ajoutant à voix basse : « Jamais... n'en parle jamais à personne! » Puis il disparut derrière la porte.

Depuis ce jour-là, le principal soin, la principale affaire, la principale joie de la vie de Pantéleï fut Malek-Adel. Il se prit à l'aimer autant qu'il avait aimé Macha; il s'attacha à lui plus qu'au regretté Tikhon; mais aussi quel cheval c'était! Une flamme, de la poudre, et de la gravité comme chez un boyard. Infatigable, dur à la peine, sans refus ni caprice, ne coûtant rien à nourrir, car, s'il ne trouvait rien autre, il mangeait la terre sous ses pieds. « Il va au pas, c'est comme s'il vous portait dans la main; au trot, comme s'il vous berçait dans un berceau; s'il se met à galoper, il laisse le vent derrière lui, et jamais essoufflé, jamais. Les jambes comme de l'acier! Il ne sait pas ce que c'est que broncher, et, que ce soit une haie ou un ravin, un véritable oiseau! Et puis quelle bête d'esprit! Il vous vient à l'appel, la tête

haute; vous lui ordonnez de rester en place et vous vous éloignez vous-même, il ne bouge pas plus qu'une statue. Seulement, lorsqu'il vous entend revenir, il hennit tout doucement, comme s'il voulait dire : C'est ici que je suis. Et quel intrépide! dans la nuit la plus noire, dans le chasse-neige, il sait trouver son chemin. Qu'un étranger veuille mettre la main sur lui, il le déchire à belles dents ; qu'un chien aussi se garde bien de l'approcher! il lève son joli petit pied de devant, et toc sur le front... et *amen.* C'est un cheval plein d'amour-propre. Agitez au-dessus de lui votre *nagaïka* pour la parade... oh! tant que vous voudrez; mais que Dieu vous préserve de le frapper. En un mot, ce n'est pas un cheval, c'est un trésor. »

Voilà un faible échantillon des louanges que Pantéleï donnait à son cheval. Quand il en parlait, il devenait éloquent. Comme il le soignait! comme il le gâtait! Le poil de Malek-Adel avait fini par devenir doux comme du velours au toucher et luisant comme l'argent neuf, qui a des reflets sombres. Sa selle, sa bride, tout son harnachement était si élégant et si propre qu'il n'y avait plus qu'à prendre un crayon pour dessiner tout cela. Qu'ajouter encore? Pantéleï, de sa propre main, lui lavait avec de la bière la crinière et la queue, et lui cirait même ses sabots. Quand venait une belle journée, il enfourchait son Malek-Adel et se rendait non pas chez ses voisins, qu'il évitait comme auparavant, mais sur leurs terres, à proximité de leurs habitations : « Admirez-

moi de loin, imbéciles! » Ou bien, s'il entendait parler de quelque grande chasse donnée par quelque riche seigneur qui faisait montre de toute sa meute et de tout son équipage, il se dirigeait de ce côté, pirouettant à l'horizon de la steppe, étonnant tous les spectateurs par la beauté et l'agilité de son cheval, sans permettre à personne de l'approcher.

Un jour, il arriva qu'un chasseur se mit à le poursuivre avec toute sa suite, et, voyant que Pantéleï allait lui échapper, il cria de toute sa force, sans ralentir sa course :

« Holà! toi, écoute! prends ce que tu veux pour ton cheval, je ne regarderai pas à mille roubles; mais écoute donc!... prends tout mon bien, femme, enfants, tout! »

Tchertapkhanof arrêta brusquement Malek-Adel. L'autre accourut tout essoufflé.

« O mon père! que demandes-tu, dis, mon père nourricier?

— Si tu es un tsar, répondit Pantéleï en pesant sur chaque mot (il ne connaissait pas même le nom de Shakspeare), donne-moi tout ton empire pour mon cheval..., et tu ne l'auras pas. »

Il poussa un éclat de rire, et, soulevant Malek-Adel sur ses pieds de derrière, il le fit tourner sur lui-même et partit comme un éclair à travers les chaumes de blés. Quant au chasseur, qui était un prince, et très-riche, il lança son bonnet par terre, se jeta la face dans ce bonnet et fut plus d'une demi-heure immobile.

Comment Panteleï n'aurait-il pas adoré son cheval? N'est-ce pas grâce à lui qu'il avait acquis une dernière et incontestable supériorité sur tous ses voisins?

III

Cependant le temps s'écoulait; l'époque du payement était proche, et, loin d'avoir deux cent cinquante roubles en sa possession, Tchertapkhanof n'en avait pas même cinquante. Que faire, et comment remédier à cette détresse? Eh bien, décida-t-il en lui-même, si le juif ne se laisse pas fléchir et ne veut pas me donner encore du répit, je lui abandonnerai ma terre et ma maison, et je m'en irai avec mon ami où me conduiront ses yeux. Je mourrai de faim et je ne quitterai pas Malek-Adel. Toutes ces pensées l'agitaient beaucoup; mais ici, pour la première et dernière fois de sa vie, le destin le prit en pitié et lui sourit. Une tante éloignée, dont le nom même lui était inconnu, laissa par testament à Tchertapkhanof une somme énorme à ses yeux, deux mille roubles! Et il toucha ce bienheureux argent juste au moment voulu, la veille de l'arrivée présumée du juif. Tchertapkhanof pensa devenir fou de joie, mais l'idée de boire un verre d'eau-de-vie ne lui vint seulement pas. Depuis l'entrée de Malek-Adel dans sa maison, il n'en avait pas bu une goutte. Il courut à l'écurie et baisa son ami des deux côtés du museau, au-dessus

des narines, là où les chevaux ont la peau si douce.

« Maintenant, vieux, nous ne nous séparerons plus, » dit-il en tapotant le cou de Malek-Adel par-dessous les flots de sa crinière bien peignée.

Rentré à la maison, il compta et cacheta bien soigneusement dans un rouleau de papier deux cent cinquante roubles; puis il se mit à rêver, couché sur le dos et fumant sa pipe, sur le meilleur emploi qu'il pouvait faire du reste de son argent. Avant toutes choses, il fallait se procurer des lévriers, de vrais lévriers de Kostroma, blanc et feu, pas d'autres. Il daigna même en causer avec Perfichka, auquel il promit une casaque neuve avec des galons jaunes sur toutes les coutures; puis il se coucha et s'endormit dans la plus heureuse disposition d'esprit.

Pourtant il fit un mauvais rêve. Il lui semblait prendre part à une chasse à courre; mais, au lieu d'être monté sur Malek-Adel, il avait sous lui un étrange animal semblable à un chameau. Voilà qu'un renard tout blanc vient à passer devant lui. Il veut lancer ses chiens, il lève sa *nagaïka*... A la place d'un fouet, il tient un chiffon de bain, et il n'a plus de chiens autour de lui, et le renard le regarde en lui tirant la langue. Il saute à bas de son chameau, ses pieds s'embarrassent, il tombe dans les bras d'un gendarme, qui l'emmène chez le général-gouverneur, lequel est M. Iaf.

Pantéleï s'éveilla en sursaut. Il faisait sombre dans la chambre; les seconds coqs venaient de chanter.

Bien loin, bien loin, un cheval hennit.

Tchertapkhanof leva la tête. De nouveau, et plus lointain, se répéta le hennissement : c'était comme un léger rire.

« Mais c'est Malek-Adel qui hennit ! Pourquoi donc si loin ? Grands dieux !... Impossible... »

Tchertapkhanof devint glacé. Il bondit de son lit, s'habilla à tâtons, et, saisissant la clef de l'écurie, qui était sous son oreiller, il se précipita dans la cour.

L'écurie se trouvait au bout de cette cour. La barrière de clôture donnait sur les champs. Tchertapkhanof tremblait tellement qu'il ne put mettre tout d'abord la clef dans la serrure, et, la clef mise enfin, il s'arrêta immobile avant de donner le tour, retenant sa respiration. Rien ne bougeait de l'autre côté de la porte.

« Mon petit Malechka, » dit-il à demi-voix ; et il tendit l'oreille. Silence de mort. Pantéleï imprima un mouvement involontaire à la clef. La porte s'ouvrit en gémissant : donc elle n'était pas fermée. Il franchit le seuil et appela de nouveau son cheval, mais cette fois du nom tout entier « Malek-Adel ! » Le fidèle camarade ne répondit pas. Seule, une souris remua sous la paille.

Alors Tchertapkhanof se jeta tête baissée dans celle des trois stalles de l'écurie qu'occupait Malek-Adel. Il la trouva d'emblée, bien qu'il fît si noir qu'on aurait pu se crever un œil. Elle était vide.

La tête lui tourna ; on eût dit qu'une grosse cloche lui bourdonnait dans la cervelle. Il voulut crier ; sa voix s'éteignit dans un sifflement. Promenant ses

mains en haut, en bas, à droite, à gauche, haletant, fléchissant sur ses genoux, il se traîna de cette première stalle dans la seconde, puis dans la troisième, presque entièrement remplie de foin, se heurta contre un mur, tomba, se roula, et s'élança enfin dans la cour à travers la porte entr'ouverte.

« Volé, Perfichka ! volé !... » cria-t-il de toutes ses forces. Perfichka sortit en chemise de la soupente où il couchait. Comme des gens ivres, le maître et son unique serviteur se heurtèrent au milieu de la cour ; ils semblaient asphyxiés par le charbon : ils tournaient l'un devant l'autre. Le maître ne pouvait expliquer ce qui arrivait, et le serviteur ne pouvait comprendre ce qu'on voulait de lui.

« Malheur ! malheur ! » balbutiait Tchertapkhanof, qui paraissait avoir encore perdu la voix. « Malheur, malheur ! » répétait le petit Cosaque.

« Du feu ! allume une lanterne ! » parvint enfin à crier Tchertapkhanof. Perfichka courut à la maison ; mais trouver du feu, ce n'était pas facile. Déjà les dernières braises étaient éteintes dans le foyer de la cuisine. Le briquet et la pierre à feu se firent longtemps chercher. Tchertapkhanof les arracha avec un grincement de dents des mains de Perfichka, qui ne parvenait pas à s'en servir. Il battit le briquet lui-même. Les étincelles jaillissaient abondamment, accompagnées de malédictions non moins abondantes ; mais l'amadou ne prenait pas, ou s'éteignait, malgré les efforts de deux paires de lèvres. Enfin, pas avant cinq minutes on ne vit s'allumer le bout de chandelle

planté dans le fond d'une lanterne cassée. Tchertapkhanof, avec Perfichka sur ses talons, courut à l'écurie, leva la lanterne au-dessus de sa tête, et regarda autour de lui. Tout était vide.

Il ressortit dans la cour, la parcourut dans toutes les directions : de cheval nulle part. La barrière en branches croisées qui entourait tout le domaine tombait en ruines depuis longtemps, et penchait à terre; mais auprès de l'écurie, sur la largeur d'une archine, elle était renversée. Perfichka indiqua cette brèche à son maître. « Barine, voyez un peu ce dégât; ça n'y était pas ce matin. Voyez, les pieux sont fraîchement arrachés. » Pantéleï promena sa lanterne au ras du sol. « Des fers, des traces de fers toutes fraîches! s'écria-t-il. C'est par ici qu'on l'a fait sortir. » Il franchit aussitôt la barrière, et criant : « Malek-Adel! Malek-Adel! » il courut devant lui dans les champs.

Perfichka resta tout ahuri près des débris de la barrière. Le rond lumineux de la lanterne disparut bientôt à ses regards, englouti par les épaisses ténèbres d'une nuit sans lune et sans étoiles. De plus en plus faiblement s'entendaient les lamentations désespérées de Tchertapkhanof.

L'aube s'était levée quand il revint à la maison; il n'avait plus figure humaine. La boue couvrait tous ses habits. Son visage avait pris une expression terrible; son regard était farouche et stupide. D'une voix enrouée, il congédia Perfichka et s'enferma dans sa chambre. Bien qu'il ne se tînt plus sur ses jambes

de fatigue, il ne se coucha point, se laissa tomber sur une chaise, et se prit la tête à deux mains. « On l'a volé!... volé!... Mais de quelle façon le voleur a-t-il pu s'y prendre pour emmener, la nuit, sans faire aucun bruit, d'une écurie fermée, Malek-Adel?... Malek-Adel, qui, même en plein jour, ne laissait pas approcher un étranger... Et comment expliquer qu'aucun chien n'ait aboyé?... Il est vrai qu'il n'y en avait que deux, tout jeunes, et ceux-là, contre le froid, s'enfouissaient sous terre;... pourtant ils pouvaient aboyer... Et que ferai-je maintenant sans lui? pensait Tchertapkhanof. J'ai perdu ma dernière joie; il est temps de mourir. Acheter un autre cheval..., puisqu'il y a de l'argent à la maison; mais où trouverai-je un pareil cheval?

« Pantéleï Éréméitch! » fit entendre une timide exclamation derrière la porte.

Tchertapkhanof bondit sur ses pieds.

« Qui est là? cria-t-il d'une voix rauque.

-- C'est moi, votre petit Cosaque, Perfichka.

— Quoi! serait-il retrouvé? serait-il revenu à la maison?

— Non, Pantéleï Éréméitch; mais le juif qui l'a vendu...

— Eh bien?

— Il vient d'arriver.

— Ho! ho! ho! s'écria Tchertapkhanof, comme le chasseur au moment où le lièvre est pris par ses chiens (il ouvrit la porte d'un coup de poing); traîne-le ici, traîne-le! »

A la soudaine apparition de l'effrayante figure de son sauveur, le juif, qui se cachait derrière le dos de Perfichka, allait s'enfuir; mais Tchertapkhanof l'atteignit en deux bonds, et le saisit à la gorge.

« Ah! tu es venu chercher l'argent... l'argent.. dit-il en râlant, comme si c'eût été lui qu'on étranglait, et non lui qui étranglait l'autre. Tu l'as volé la nuit... et le jour tu viens pour l'argent... Ah! ah!

— Grâce... Vo...tre Hon... neur! balbutia le juif en gémissant.

— Réponds... Où est mon cheval? qu'en as-tu fait?... à qui l'as-tu vendu?... Réponds, réponds donc! »

Le juif ne pouvait plus même gémir. Son visage bleuissant avait perdu jusqu'à l'expression de l'effroi; ses mains pendaient inertes, et tout son corps, furieusement secoué par Tchertapkhanof, se balançait en avant et en arrière comme un jonc dans l'étang.

« Je te donnerai ton argent, je te payerai jusqu'au dernier kopeck! criait Tchertapkhanof; seulement, je t'étranglerai comme le dernier des poulets si tu ne dis pas à l'instant même...

— Mais vous l'avez déjà étranglé, barine! » fit humblement observer le petit Cosaque.

Ce fut alors que Tchertapkhanof revint à lui; il lâcha le cou du juif, qui tomba comme une masse sur le plancher. Tchertapkhanof le releva aussitôt, l'assit sur un banc, lui versa dans le gosier un verre d'eau-de-vie; bref, il lui fit reprendre ses sens : après quoi il entama avec lui une tranquille conversation.

Il devint évident que le juif n'avait aucun soupçon du vol de Malek-Adel. A quel propos aurait-il volé un cheval que lui-même avait procuré à son très-respectable bienfaiteur ?

Alors Tchertapkhanof le conduisit à l'écurie. A eux deux, ils examinèrent soigneusement les stalles, les mangeoires, la serrure de la porte; ils fouillèrent dans la paille et dans le foin. Tchertakhanof finit par montrer au Juif les traces des fers près de la barrière brisée, et tout à coup se frappa les cuisses des deux mains :

« Arrête!... Où as-tu acheté le cheval?

— Dans le gouvernement de Koursk, à la foire de Sosna.

— De qui?

— D'un Cosaque.

— Arrête !... Ce Cosaque était-il jeune ou vieux?

— C'était un homme d'âge mûr, un homme bien posé.

— Quelle figure avait-il? Celle d'un coquin fieffé, n'est-ce pas?

— C'était probablement un coquin, Votre Honneur.

— Et que t'a-t-il dit, ce coquin? Ce cheval était sans doute depuis longtemps en sa possession?

— Autant que je m'en souviens, il me l'a dit.

— C'est clair alors. Aucun autre que cet homme n'a pu voler le cheval. Je t'en fais juge toi-même... Viens ici, place-toi devant moi. Comment te nomme-t-on? »

Le juif leva ses petits yeux noirs sur Tchertapkhanof d'un air étonné.

« Comment on m'appelle?..

— Oui, comment te surnomme-t-on?

— Mochel Leïba...

— Eh bien! écoute, Leïba, mon ami; tu es un homme d'esprit. Par qui, si ce n'est par son ancien maître, Malek-Adel se serait-il laissé prendre? Pense un peu... il l'a sellé, il l'a bridé, il lui a ôté sa couverture. Regarde... la voilà telle qu'il l'a jetée sur le foin. Le misérable a fait comme s'il était chez lui. Malek-Adel aurait foulé tout autre sous ses pieds, il aurait fait un bruit à réveiller tout le village. Es-tu de mon avis?

— Je suis bien de votre avis, Votre Honneur...

— Donc il faut avant tout que nous retrouvions ce Cosaque.

— Comment le retrouverons-nous, Votre Honneur? Je ne l'ai vu qu'une toute petite fois. Et où est-il maintenant? Et comment le nomme-t-on?... Aï, vaï, vaï! ajouta-t-il tristement en secouant ses deux boucles de cheveux.

— Leïba, Leïba! s'écria Tchertapkhanof, regarde-moi; je n'ai plus ma raison, je ne m'appartiens plus, je suis mort, si tu ne viens pas à mon aide... Allons à la recherche du voleur.

— Mais où irons-nous?

— Où? Dans les foires, chez les voleurs de bétail, par les grandes routes, par les chemins de traverse, dans les villes, dans les villages, partout, partout!

Quant à l'argent, sois tranquille, frère : j'ai fait un héritage, j'y mettrai mon dernier kopeck ; mais je retrouverai mon ami, et le scélérat de Cosaque ne pourra nous échapper. Où qu'il aille, nous y serons, lui sous la terre, et nous sous la terre; lui chez le diable, et nous chez Satan en personne.

— Non, non, fit le juif, pas chez Satan!

— Leïba, continua Tchertapkhanof, tu n'es qu'un juif, et ta religion n'est qu'une infection ; mais ton âme vaut mieux que celle de maint chrétien. Prends pitié de moi : je ne puis aller seul ; seul, je ne puis réussir en cette affaire. Je suis un brouillon ; toi, tu as une tête... une tête d'or. Toute votre race est ainsi : sans science, elle sait tout. Tu te dis peut-être : D'où diable lui arrive cet argent? Viens dans ma chambre, je te le montrerai, cet argent. Prends-le, prends la croix qui pend à mon cou ; mais rends-moi Malek-Adel, rends-le-moi, rends-le moi!

Tchertapkhanof tremblait comme s'il eût eu la fièvre. Une abondante sueur coulait sur son visage, et, se mêlant à ses larmes, allait se perdre dans ses moustaches. Il serrait les deux mains de Leïba, l'embrassait presque; une indicible exaltation s'était emparée de lui.

Le juif essayait de riposter, de dire que ses affaires lui rendaient toute absence impossible. Tchertapkhanof ne voulait rien entendre, et le pauvre Leïba se vit enfin contraint de consentir.

Le lendemain, une téléga de paysan emmenait de Bessonovo Tchertapkhanof et son compagnon Leïba.

Le juif avait l'air confus. Il se tenait d'une main au rebord de la téléga, qui ballottait tout son corps chétif; il pressait l'autre contre son cafetan, dans la poche duquel il avait fourré un paquet de roubles en papier, enveloppé dans une vieille gazette. Pour Tchertapkhanof, il se tenait immobile et roide comme une idole. Ses yeux seuls erraient aux alentours. Un grand poignard était passé dans sa ceinture.

« Tiens-toi bien, maintenant, scélérat qui nous as séparés!» murmura-t-il dès que la téléga roula sur la grande route.

Il avait confié sa maison au petit Cosaque, ainsi qu'à une vieille paysanne aveugle et sourde, qu'il avait recueillie par pitié et dont il avait fait sa cuisinière.

« Je reviendrai sur Malek-Adel, leur cria-t-il en manière d'adieu, ou je ne reviendrai jamais !

« Tu ferais bien de m'épouser, dit alors Perfichka à la vieille en la poussant du coude : tu vois bien que le maître ne reviendra plus, et nous crèverions d'ennui. »

Une année se passa, une année entiere, aucune nouvelle n'était venue de Tchertapkhanof. La vieille cuisinière était morte; Perfichka lui-meme s'apprêtait à quitter la maison pour aller à la ville, où l'appelait son cousin, apprenti coiffeur, quand tout à coup le bruit se répandit que le maître revenait. Le diacre de la paroisse avait reçu de Pantélei lui-même une lettre dans laquelle celui-ci l'informait de son intention de revenir à Bessonovo, et le priait d'aver-

tir ses gens pour qu'ils eussent à lui préparer une réception convenable. Perfichka comprit qu'il fallait épousseter un peu; mais il ne prêta pas grande foi à l'exactitude de la nouvelle. Cependant il dut se convaincre que le diacre avait dit vrai lorsque, quelques jours après, Tchertapkhanof lui-même, de sa propre personne, apparut dans la cour de sa propre maison, monté sur Malek-Adel.

Perfichka courut à son maître, et, saisissant l'étrier, allait l'aider à descendre; mais l'autre sauta par terre, et, jetant autour de lui un regard de triomphe, il s'écria d'une voix haute :

« J'avais dit que je retrouverais Malek-Adel, et je l'ai retrouvé en dépit de mes ennemis, en dépit du destin lui-même. »

Perfichka lui baisa la main, mais Tchertapkhanof ne fit nulle attention à cette marque d'attachement. Conduisant lui-même Malek-Adel par la bride, à grands pas il se dirigea vers l'écurie. Perfichka se mit à regarder son maître avec plus d'attention, et fut pris de peur. Oh! qu'il avait maigri et vieilli dans l'espace d'une année! que son visage était devenu dur et sévère! Et pourtant il devait se réjouir, puisqu'il avait réussi. Il se réjouissait en effet, et malgré cela Perfichka sentait sa terreur augmenter. Tchertapkhanof rangea son cheval dans la stalle qu'il avait occupée, lui donna un léger coup sur la croupe et dit : « Te voilà de nouveau à la maison; prends garde cette fois. »

Le jour même, il engagea un gardien sûr parmi

les paysans surnuméraires (1), s'installa de nouveau dans ses appartements et se remit à vivre comme par le passé, — pas tout à fait comme par le passé; mais ceci est pour plus tard.

Dès le lendemain de son retour, Pantéleï fit paraître Perfichka en sa présence, et, n'ayant pas d'autre interlocuteur, il se mit à lui raconter, naturellement sans manquer au sentiment de sa propre dignité et d'une voix profondément basse, comment il avait retrouvé son cheval. Tchertapkhanof était assis, le visage tourné vers la fenêtre, et fumait une longue pipe. Perfichka se tenait sur le seuil de la porte, les mains derrière le dos, et, contemplant avec respect la nuque de son maître, il écoutait son récit : comment après nombre de courses inutiles et d'essais infructueux, Tchertapkhanof avait fini par tomber à la foire de Romny, seul, sans le juif Leïba, qui, par faiblesse de caractère, et ne pouvant plus le suivre, s'était enfui; comment le cinquième jour, et déjà prêt à partir, il avait parcouru pour la dernière fois les rangées de télégas, et comment il avait aperçu, entre trois autres chevaux attachés derrière une de ces télégas, Malek-Adel; comment il l'avait reconnu sur-le-champ, et comment Malek-Adel l'avait reconnu, enfin comment ce bon animal s'étais mis à hennir, à tirer sur sa corde et à frapper la terre du pied.

« Et il n'était plus chez un Cosaque, continua Tchertapkhanof, toujours sans tourner la tête et tou-

(1) Qui n'ont point de lot de terre à cultiver.

jours de la même voix de basse; il était chez un maquignon bohémien. Naturellement je déclarai à l'instant même que ce cheval était à moi, et témoignai l'intention de le reprendre de force; mais la canaille de bohémien se mit à hurler comme si on l'avait arrosé d'eau bouillante; il jura tous ses saints qu'il avait acheté ce cheval chez un autre bohémien, et offrit d'amener des témoins. Je finis par lui cracher dans la barbe, et je lui payai le prix qu'il voulait en l'envoyant au diable. Ce qui m'était seul important, c'est que j'avais retrouvé mon ami, et avec lui le repos de mon âme. N'avais-je pas, dans le district de Karatchef, et trompé par les affirmations du juif Leïba, cru reconnaître mon voleur dans un Cosaque? Ne lui avais-je pas mis toute la figure en sang, et, ce Cosaque se trouvant être le fils d'un prêtre, n'avais-je pas dû lui payer cent vingt roubles pour son déshonneur? Enfin l'argent est une chose qui peut se retrouver; le principal, c'est que Malek-Adel soit de nouveau chez moi. Je suis heureux maintenant, et je vais goûter paisiblement toute ma joie. Quant à toi, Porphyre, tu n'as qu'une règle à observer : veille bien, et si, ce qu'à Dieu ne plaise, il t'arrivait d'apercevoir un Cosaque dans les environs, à l'instant, sans mot dire, cours, apporte-moi mon fusil, et moi je saurai ce qui me reste à faire. »

Ainsi parlait Tchertapkhanof à Perfichka, ainsi s'exprimaient ses lèvres; mais son cœur était loin d'être aussi tranquille qu'il l'affirmait. Hélas! dans le fond de son âme, il n'était pas pleinement con-

vaincu que le cheval qu'il avait amené fût bien son Malek-Adel.

IV

Les temps difficiles ne tardèrent pas à venir pour Tchertapkhanof ; le repos de l'âme fut justement ce qu'il goûta le moins. Il avait pourtant de bons jours. Le doute qui s'était élevé dans son esprit lui semblait alors un non-sens ; il chassait cette ridicule idée comme une mouche importune, il riait de lui-même ; mais il avait aussi des jours mauvais, de vilaines pensées se mettaient à lui ronger le cœur lentement et sans cesse, comme une souris sous le plancher. Il en éprouvait un tourment d'autant plus subtil qu'il était secret. Pendant tout le jour mémorable où il avait cru retrouver Malek-Adel, Tchertapkhanof n'avait ressenti qu'une joie folle ; dès le lendemain matin pourtant, lorsque, sous le toit surbaissé d'une écurie de village, il mit la selle sur le dos de sa chère trouvaille, près de laquelle il avait passé la nuit, il ressentit comme une piqûre subite... Il secoua la tête; ce ne fut qu'un éclair, mais le germe était déposé. Pendant le reste du voyage, qui dura près d'une semaine, les doutes l'assaillirent rarement; ils ne devinrent plus forts et plus précis que lorsqu'il fut rentré dans sa demeure, là où avait vécu l'autre, l'indubitable Malek-Adel. Pendant la route, marchant au petit pas de son cheval en se balançant sur la selle

et fumant sa courte pipe, il n'avait guère songé à quoi que ce soit, sinon à se dire de temps en temps : « Hein! comme nous autres, les Tchertapkhanof, quand nous voulons quelque chose… il faut que cela arrive. » Une fois à la maison, ce fut une autre antienne. Il gardait tout cela pour lui, bien soigneusement; il aurait cassé en deux tout homme qui se serait permis la moindre allusion pour faire entendre que ce Malek-Adel n'était pas l'ancien. Il recevait des compliments d'heureuse trouvaille de toutes les rares personnes avec lesquelles il devait être en rapport; mais il ne cherchait pas ces compliments, il évitait ces rapports plus que jamais. C'était mauvais signe.

Presque constamment, si l'on peut dire ainsi, il faisait subir à son cheval un examen. Il s'en allait très-loin avec lui dans les champs, et le mettait à l'épreuve; il se glissait furtivement dans l'écurie, fermait la porte derrière lui, et, se plaçant devant la tête de son cheval, il s'efforçait de saisir son regard, et lui demandait à voix basse : « Est-ce toi, dis? » Ou bien il le considérait des heures entières en silence, tantôt se réjouissant et murmurant : « Oui, certes, c'est lui », tantôt se troublant et perdant contenance.

Ce n'étaient pas tant les dissemblances physiques de ce Malek-Adel avec l'autre qui troublaient Tchertapkhanof, d'autant plus qu'elles étaient insignifiantes : on eût dit que l'autre avait la crinière moins fournie, les oreilles plus pointues et les yeux plus clairs; mais tout ceci pouvait n'être qu'une apparence. Ce

qui déroutait Tchertapkhanof, c'étaient des dissemblances qu'on pourrait nommer morales. L'autre avait d'autres habitudes, une autre manière d'être. Par exemple, le premier Malek-Adel se retournait et hennissait doucement dès que Tchertapkhanof entrait dans l'écurie; le second continuait à mâcher son foin, ou sommeillait le nez dans la mangeoire. Tous les deux ne bougeaient pas de place quand le cavalier sautait à terre; mais le premier accourait à la voix dès qu'on l'appelait, et le second continuait à rester immobile comme une borne. Le premier galopait tout aussi vite, et sautait plus haut et plus loin; le second avait le pas plus allongé et le trot plus dur, et, ô honte! il faisait claquer son fer de derrière contre le fer de devant, ce qui n'arrivait jamais à l'autre, au grand jamais. Celui-ci, pensait Tchertapkhanof, joue toujours des oreilles et bêtement, tandis que l'autre tenait constamment une oreille dirigée en arrière du côté de son maître pour être prêt au moindre signal. Le premier, dès qu'il apercevait quelque saleté autour de lui, frappait aussitôt de son pied la planche de sa stalle, tandis que le second n'y prenait pas garde. « Il est plus grossier, celui-ci, il est plus grossier... Il n'a pas les agréments de l'autre, il tire sur la bride. Ah! l'autre était un cheval parfait, tandis que celui-ci... » Voilà quelles pensées venaient quelquefois assaillir Tchertapkhanof. Elles lui étaient bien amères; mais aussi d'autres fois, quand il lui arrivait de lancer son cheval au grand galop dans les terres labourées, ou

quand il le faisait descendre en quelques bonds au fond d'une ravine escarpée et sortir de même, le cœur lui manquait dans un transport de joie; un cri de triomphe s'échappait de ses lèvres, et il ne doutait plus que ce ne fût le vrai, l'indubitable Malek-Adel qui bondissait ainsi sous lui, car quel autre cheval en eût été capable?

Là aussi les déceptions survinrent. La recherche prolongée de Malek-Adel avait coûté beaucoup d'argent à Tchertapkhanof. Il ne pouvait plus penser aux lévriers de Kostroma, et se trouvait réduit à parcourir les alentours seul comme ci-devant. Voilà qu'un beau jour, à quelques verstes de Bessonovo, Tchertapkhanof rencontra la même chasse princière devant laquelle il avait si bien paradé dix-huit mois auparavant. Par une coïncidence bizarre, comme la première fois, un lièvre bondit d'un sillon devant les chiens, sur le versant d'une colline. Toute la bande partit comme un seul homme, et Tchertapkhanof s'élança aussi, non pas avec eux, mais deux cents pas plus haut, absolument comme l'autre fois. Un immense ravin fendait la colline, et, se rétrécissant graduellement le long de la montée, venait couper le chemin à Tchertapkhanof. A l'endroit où il devait le franchir, et où il l'avait effectivement franchi l'année précédente, ce ravin avait bien encore deux sagènes de largeur et une profondeur de quatre ou cinq. Dans le pressentiment d'un triomphe si étonnamment répété, Tchertapkhanof poussa un cri de victoire, fit tournoyer sa *nagaïka*, et, tandis que les chasseurs

qui galopaient plus bas ne quittaient pas des yeux l'intrépide cavalier, son cheval volait comme une flèche. Le voici déjà au bord du ravin. « Allons, hop ! .. comme autrefois. » Mais Malek-Adel s'arrêta brusquement, se jeta à gauche, et se mit à galoper le long du ravin, malgré toutes les secousses violentes que lui donnait le mors.

« Il a pris peur, il n'a pas eu confiance en lui ! »

Alors Tchertapkhanof, tout brûlant et pleurant presque de honte et de colère, lâcha les rênes et lança son cheval tout droit devant lui, dans la direction qui l'éloignait des chasseurs, seulement, se disait-il, pour ne pas entendre leurs quolibets, pour échapper à leurs yeux maudits.

Les flancs labourés de coups de fouet et inondés d'écume, Malek-Adel arrivait à la maison, et Tchertapkhanof s'enfermait aussitôt dans sa chambre.

« Non, ce n'est pas lui, ce n'est pas mon ami. L'autre se serait cassé le cou plutôt que de me trahir. »

Ce qui donna le coup de grâce à Tchertapkhanof, ce fut l'aventure suivante :

Monté sur Malek-Adel, il traversait un jour un hameau de pope qui entourait l'église, dans la paroisse où se trouvait compris le village de Bessonovo. Son bonnet circassien enfoncé sur les yeux, le dos voûté et les deux mains pendantes sur le pommeau de la selle, Pantéleï s'avançait lentement. Il faisait sombre et triste dans son âme. Tout à coup quelqu'un l'appela par son nom.

Il arrêta son cheval, leva la tête, et aperçut le diacre, son correspondant. Avec une sorte de tricorne jaune sur ses cheveux jaunes aussi et tressés en petite queue, vêtu d'un vieux cafetan de nankin serré fort bas sur la taille par un vieux mouchoir en indienne bleue, le serviteur des autels était sorti pour visiter sa meule de blé, et, ayant aperçu Pantéleï, crut qu'il était de son devoir de lui offrir ses respects, tout en saisissant l'occasion de lui faire une demande, car on sait bien que chez nous, sans une arrière-pensée de ce genre, les personnes appelées « spirituelles » n'entament guère de conversation avec les profanes; mais Tchertapkhanof avait autre chose dans la tête que ce diacre; il répondit à peine à son salut, et déjà il levait sa *nagaïka*...

« Quel cheval richissime vous avez là! s'empressa d'ajouter le diacre. On peut dire qu'il vous fait le plus grand honneur. Véritablement vous êtes un homme d'un esprit merveilleux et pareil à un lion. »

Le père diacre était renommé dans tout le district pour son éloquence, ce qui causait le plus grand dépit au père pope, lequel ne possédait pas le don de l parole. L'eau-de-vie elle-même ne lui déliait pas la langue.

« Grâce aux embûches des méchants, vous aviez perdu un fidèle serviteur; mais sans vous laisser aller au désespoir, et vous confiant plutôt au secours de la divine Providence, vous vous en êtes procuré un autre, qui non-seulement n'est pas plus mauvais, mais encore qui est peut-être meilleur...

— Que radotes-tu là? interrompit Tchertapkhanof d'un air sombre; quel autre cheval? C'est le même, c'est Malek-Adel; je l'ai reconquis, et toi, tu bavardes...

— Eh! eh! eh! fit le diacre lentement en faisant jouer ses doigts dans sa barbe et en dévisageant Tchertapkhanof de ses yeux clairs et avides; comment est-ce possible, seigneur? On a volé votre cheval, si Dieu me prête mémoire, l'année passée, quelque chose comme quinze jours après la fête de la Protection de la sainte Vierge (1), et nous sommes à la fin de novembre.

— Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? »

Le diacre continuait à jouer des doigts dans sa barbe.

« Donc, il s'est passé plus d'une année depuis, et votre cheval, comme il a été gris pommelé à cette époque, l'est encore; il paraît même plus foncé qu'alors. Et comment cela peut-il être? Les chevaux gris blanchissent beaucoup dans l'espace d'une année. »

Tchertapkhanof fit un haut-le-corps comme si quelqu'un lui eût donné un coup de fourche à la région du cœur. En effet...., la couleur grise change.... chez les chevaux. Comment une pensée si simple ne lui était-elle pas venue jusqu'à présent?

« Anathème sur ta queue!... au diable! » hurla tout à coup Tchertapkhanof.

(1) 1er octobre, vieux style.

Ses yeux lancèrent des éclairs de rage, et soudain il disparut à la vue du diacre stupéfait.

« Allons... tout est fini... C'est maintenant en effet que tout est fini.... tout est brisé... Ma dernière carte est tuée (1)... Tout s'est écroulé devant ce seul mot : Ils blanchissent!... les chevaux gris blanchissent!... Galope, galope, maudit... Tu auras beau galoper, tu n'échapperas pas à cette parole... »

Tchertapkhanof revint de nouveau à la maison, et s'enferma à double tour.

« Cette misérable rosse n'est pas Malek-Adel; entre elle et lui, il n'existe pas la moindre ressemblance. Tout homme ayant le moindre grain de bon sens aurait dû s'en apercevoir dès le premier coup d'œil; lui, Pantéleï Tchertapkhanof, s'était laissé duper de la plus inepte façon; lui-même, volontairement, avait donné dans le panneau... Tout cela ne faisait plus maintenant l'objet du moindre doute! »

Il marchait en long et en large dans sa chambre, se retournant sur ses talons chaque fois qu'il arrivait au mur, et chaque fois de la même façon, comme font les bêtes fauves en cage.

Son orgueil subissait des souffrances intolérables, et ce n'était pas seulement l'orgueil qui souffrait. Un vrai désespoir s'était emparé de lui, la rage l'étouffait, il éprouvait une ardente soif de vengeance; mais contre qui? de qui se venger? du juif, de Iaf, de Macha, du diacre, du Cosaque voleur, de tous les

(1) Locution russe.

voisins, du monde entier, de lui-même enfin? Sa raison s'égarait. « Ma dernière carte est tuée! » Cette comparaison lui plaisait. Et le voilà de nouveau le plus méprisé, le plus méprisable des hommes, un sot, un imbécile fieffé, un objet de dérision et de mépris... pour qui? pour un diacre! Il se représentait avec vivacité comment ce misérable porte-queue irait raconter l'aventure du cheval gris, du gentilhomme stupide qui se laisse duper... O malédiction! C'est en vain que Tchertapkhanof essayait de calmer cette bile qui l'étouffait; c'est en vain qu'il essayait de se persuader que ce cheval, bien qu'il ne fût pas Malek-Adel, était pourtant un bon cheval, et pouvait encore lui rendre de longs services. Il repoussait aussitôt et avec fureur cette pensée, comme si elle eût renfermé une nouvelle injure envers l'autre Malek-Adel, devant lequel il se sentait déjà si coupable. Comment ne l'eût-il pas été? N'avait-il pas, comme un sot, comme un aveugle, confondu avec lui cette rosse; et quant aux services que cette rosse pourrait encore lui rendre, est-ce que jamais il la jugera digne de lui servir de monture? Pour rien au monde, jamais! La donner à un Tatar qui la mangera, ou bien en pâture aux chiens, voilà tout ce qu'elle vaut. Oui, c'est là ce qu'il faut faire.

Tchertapkhanof erra de la sorte plus de deux heures dans sa chambre.

« Perfichka! cria-t-il tout à coup, à l'instant même va au cabaret; apporte-moi un demi-seau d'eau-de-vie, entends-tu? un demi-seau sur-le-champ.

Qu'une minute ne se passe pas sans qu'il soit devant moi, là, sur la table. »

L'eau-de-vie parut bientôt sur la table de Pantéleï, et il se mit à boire.

Celui qui aurait pu voir Tchertapkhanof, qui se serait trouvé témoin de l'acharnement farouche avec lequel il avalait verre sur verre, aurait certainement ressenti une terreur subite.

La nuit était venue. Une seule chandelle éclairait faiblement. Tchertapkhanof avait cessé de marcher en long et en large. Il s'était assis, le visage enflammé. Tantôt il tenait ses yeux troubles obstinément fixés sur le plancher, tantôt il les dirigeait non moins obstinément sur la fenêtre. Il se levait, versait de l'eau-de-vie, la buvait, se rasseyait et restait immobile de nouveau. Seulement sa respiration devenait plus rapide et son visage plus coloré. Une décision semblait mûrir en lui, décision qui avait commencé par l'effrayer, mais à laquelle il semblait s'habituer de plus en plus. Une seule et même pensée s'approchait lentement et incessamment de son esprit ; une seule et même image se dessinait, de plus en plus distinctement devant ses yeux. Et dans son cœur, sous le flot d'une lourde et brûlante ivresse, à l'irritation de la colère succédait déjà un sentiment de cruauté. Un méchant sourire apparaissait de temps en temps sur ses lèvres.

« Allons, il est temps, dit-il enfin d'un ton indifférent et presque ennuyé, comme eût fait un homme d'affaires ; assez lambiné comme cela ! »

Il avala son dernier verre d'eau-de-vie, décrocha du mur au-dessus du lit son pistolet, le même pistolet qu'il avait déchargé sur Macha, le chargea soigneusement, mit quelques capsules dans sa poche, et se dirigea vers l'écurie.

Le gardien courut à lui dès qu'il le vit ouvrir la porte.

« C'est moi, lui cria-t-il; ne me vois-tu pas? Va-t'en. »

Le gardien se retira de quelques pas.

« Va te coucher dans ton lit, cria de nouveau Tchertapkhanof. Qu'as-tu à garder ici? Le beau trésor en effet! »

Il entra dans l'écurie. Malek-Adel... le faux Malek-Adel était couché sur sa litière. Tchertapkhanof le poussa du pied :

« Lève-toi, rosse! »

Puis il détacha le licou de la mangeoire, jeta par terre la couverture, et, après avoir brutalement retourné dans sa stalle le cheval obéissant, il le fit sortir dans la cour et de la cour dans les champs, au grand étonnement du gardien, qui ne comprenait pas pourquoi le seigneur s'en allait ainsi dans la nuit, menant en laisse un cheval sans bride. Il eut peur de le questionner, mais il suivit son maître des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au tournant de la route qui conduisait au bois voisin.

Tchertapkhanof marchait à grands pas, sans s'arrêter, sans regarder en arrière. Malek-Adel (nous continuerons à l'appeler de ce nom jusqu'à la fin) le

suivait avec soumission. La nuit était assez claire. Tchertapkhanof pouvait distinguer la ligne dentelée du bois qui s'offrait à lui comme une grande tache noire. Saisi par le froid nocturne, il serait certainement devenu complétement ivre, après avoir bu tant d'eau-de-vie, si une autre ivresse plus forte ne l'eût envahi tout entier. Il avait la tête lourde; son sang battait avec violence dans ses oreilles et sa gorge; mais il marchait d'un pas ferme, et savait très-bien où il allait.

Tchertapkhanof s'était décidé à tuer Malek-Adel. Pendant tout le jour il n'avait eu d'autre pensée. Maintenant sa décision était prise.

Il allait à cette affaire, sinon tranquillement, du moins avec assurance, sans hésitation, comme un homme qui obéit au sentiment du devoir. Cette affaire, d'ailleurs, lui semblait très-simple. En détruisant l'usurpateur, il terminait tout à son gré : il se punissait lui-même de sa sottise; il se justifiait devant son véritable ami; il prouvait au monde entier (nous savons que Tchertapkhanof tenait beaucoup à l'opinion du monde) qu'il ne faisait pas bon plaisanter avec lui, et surtout il se détruisait lui-même en détruisant l'usurpateur, car à quoi bon vivre désormais? Comment tout cela s'arrangeait dans sa tête, et pourquoi cette affaire lui paraissait si simple, ce n'est peut-être pas facile à expliquer, quoique ce ne soit pas impossible non plus : humilié, aigri, solitaire, sans une seule âme amie, sans un kopeck en poche, le sang allumé par l'alcool, il se

trouvait dans un état voisin de la folie. On ne peut douter que, dans les plus grandes extravagances des aliénés, il ne se trouve à leurs yeux une sorte de logique et même de justice. En tout cas, Tchertapkhanof était pleinement convaincu de la justice de son parti pris. Il ne balançait pas; il se hâtait d'exécuter l'arrêt porté contre le coupable, bien qu'il ne se rendît pas clairement compte à qui ce nom devait s'appliquer. A la vérité, il ne réfléchissait guère : il se bornait à se dire à lui-même, avec une sorte de rude sévérité : « Il faut en finir, il le faut. »

Et le coupable innocent continuait à trottiner docilement derrière lui; mais nulle pitié n'entrait dans le cœur de Tchertapkhanof.

Non loin de la lisière du bois où il venait d'amener son cheval, s'étendait un petit ravin tout rempli de broussailles épaisses. Tchertapkhanof commençait à y descendre; Malek-Adel broncha et faillit tomber sur lui.

« Veux-tu donc m'écraser, maudit! » s'écria Tchertapkhanof. Et, comme s'il eût voulu se défendre, il tira le pistolet de sa poche. Ce n'était plus de la colère qu'il ressentait, c'était cet endurcissement particulier qui, dit-on, s'empare de l'homme prêt à commettre un crime. Mais sa propre voix l'effraya; elle avait retenti d'une façon si sauvage sous la sombre voûte des branches, dans l'humidité concentrée du ravin! En outre, comme une réponse à son exclamation, je ne sais quel gros oiseau s'était mis à battre des ailes au sommet d'un arbre qui couvrait

la place. Tchertapkhanof frémit : c'était comme s'il eût réveillé un témoin dans cet endroit désert où il ne pouvait supposer qu'il se rencontrât âme vivante.

« Va-t'en à tous les diables! » dit-il entre ses dents et en frappant à tour de bras Malek-Adel sur l'épaule avec la crosse de son pistolet. Le cheval se retourna brusquement, grimpa le ravin et partit au galop; mais le bruit de ses sabots ne se fit pas entendre longtemps : un grand vent qui s'était élevé mêlait et confondait tous les sons.

De son côté, Tchertapkhanof sortit lentement du ravin, atteignit la lisière du bois et prit la route de sa maison. Il était mécontent de lui-même. Le poids qu'il avait ressenti dans la tête et dans le cœur s'était étendu à tous les membres. Il marchait tout sombre, tout méchant, comme inassouvi, comme affamé. On eût dit que quelqu'un l'avait offensé, lui avait enlevé sa proie. Ceux qui ont voulu se tuer et qu'on a empêchés de le faire connaissent de semblables sensations.

Tout à coup quelque chose le heurta par derrière entre les épaules. Il se retourna : Malek-Adel se tenait au milieu de la route. Il avait suivi son maître à la trace; il l'avait touché de son museau comme pour dire : « Me voilà ! »

« Ah! s'écria Tchertapkhanof, toi-même es venu chercher ta mort. Tiens! »

En un clin d'œil il saisit son pistolet, l'arma, en

appliqua le canon sur le front de Malek-Adel et pressa la détente. Le pauvre animal bondit de côté, se dressa sur ses pieds de derrière, fit encore quelques pas et s'écroula lourdement. Il râlait en se débattant convulsivement sur la terre.

Tchertapkhanof se boucha les oreilles des deux mains et partit en courant. Ses genoux fléchissaient sous lui. L'ivresse, la colère, la fermeté stupide, tout avait disparu. Il ne lui restait plus qu'un sentiment de honte et d'horreur, avec la conviction formelle qu'il en avait aussi fini avec lui-même.

V

Six semaines après, le petit Cosaque Perfichka crut devoir faire arrêter le *stanovoï* (chef de police du district), qui passait en téléga devant la maison de Bessonovo.

« Qu'est-ce? demanda le gardien de l'ordre.

— Faites-nous la grâce, Votre Honneur, d'entrer dans la maison, répondit le Cosaque avec un profond salut; il me paraît que Pantéleï Éréméitch est en train de mourir, et voilà que j'ai peur.

— Comment?... mourir? s'écria le stanovoï.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Depuis quelque temps, le barine s'est mis à boire de l'eau-

de-vie tout le long du jour ; et puis il s'est alité, et le voilà devenu très-maigre. Je m'imagine qu'il ne comprend plus du tout ce qu'on lui dit. Il n'a plus de langue du tout, du tout.

Le stanovoï descendit de sa téléga.

« As-tu du moins été chercher le prêtre? Ton barine s'est-il confessé? a-t-il communié?

— Pas du tout. »

Le stanovoï fronça le sourcil.

« Comment donc, frère? Est-ce possible? Ne sais-tu donc pas que c'est encourir une grave responsabilité, eh?

— Mais je lui ai demandé avant-hier et hier encore, se hâta de dire le petit Cosaque effrayé. « N'or-« donnez-vous pas, Pantéleï Éréméitch, lui ai-je dit, « que j'aille quérir un prêtre? — Tais-toi, m'a-t-il dit, « imbécile; ne fourre pas ton nez où on ne le demande « pas. » Mais aujourd'hui, quand je lui en ai parlé, il m'a jeté un regard, a secoué sa moustache, et voilà tout.

— A-t-il bu beaucoup d'eau-de-vie? demanda le stanovoï.

— Oh! beaucoup, beaucoup... Mais faites-nous la grâce, Votre Honneur.... Daignez venir dans sa chambre.

— Allons, conduis-moi, » grommela le stanovoï, et il suivit Perfichka.

Un spectacle étrange l'attendait. Dans l'arrière-chambre de la maison, humide et sombre, sur un

chétif bois de lit ne portant qu'une couverture de cheval, avec une *bourka* velue (1) en guise d'oreiller, était couché, étendu tout de son long sur le dos, Tchertapkhanof. Son visage n'était plus pâle, il était d'un vert jaunâtre comme celui d'un mort. La peau des paupières qui recouvraient ses yeux enfoncés était luisante. Son nez, rouge encore, mais déjà serré et pointu, s'élevait au-dessus de ses moustaches hérissées. Il était revêtu de son éternel *arkalouk*, avec des cartouchières sur la poitrine et de larges pantalons bleus à la cosaque. Un bonnet circassien avec sa flamme rouge lui couvrait le front jusqu'aux sourcils. Dans une main Tchertapkhanof tenait sa nagaïka, dans l'autre une blague à tabac, le dernier cadeau de Macha. Sur la table, près de lui, se voyait un cruchon vide, et par-dessus l'oreiller deux dessins à l'aquarelle étaient piqués au mur : l'un représentait, autant qu'on pouvait le discerner, un gros homme, une guitare à la main, probablement Nédopouskine; l'autre un cavalier au galop. Le cheval ressemblait à ces animaux fantastiques que les enfants dessinent sur les murs; mais les pommelures de sa robe, soigneusement ombrées, les cartouchières sur la poitrine du cavalier, les bouts pointus de ses bottes et ses moustaches immenses, ne laissaient pas de place au doute : ce dessin représentait Pantéleï à cheval sur Malek-Adel.

Le stanovoï, fort étonné, ne savait que faire ni que

(1) Manteau de feutre.

dire. Un silence solennel régnait dans la chambre.

« Mais il est déjà mort! » pensa-t-il; et, élevant la voix, il s'écria : « Pantéleï Éréméitch! Pantéleï!... »

Alors il se passa quelque chose d'effrayant. Les yeux de Tchertapkhanof s'entr'ouvrirent lentement; ses prunelles éteintes roulèrent de gauche à droite, puis de droite à gauche, s'arrêtèrent enfin sur le visiteur et l'aperçurent. Quelque lueur parut s'allumer dans leur blancheur morne; un semblant de regard y brilla. Ses lèvres bleuies se décollèrent peu à peu, et l'on entendit une voix rauque, une vraie voix de tombeau : « Le noble gentilhomme Pantéleï Tchertapkhanof meurt. Qui a le droit de l'en empêcher? Il ne doit rien à personne; il ne demande rien à personne. Hommes, laissez-le! sortez! »

La main tenant la nagaïka fit un effort pour se lever, mais en vain. Les lèvres se recollèrent de nouveau, les yeux se refermèrent, et de nouveau Tchertapkhanof resta étendu, roide comme une planche, sur son dur grabat.

« Fais-moi savoir quand il sera mort, dit à voix basse le stanovoï à Perfichka en quittant la chambre; et, quant au pope, je suppose qu'on peut le chercher dès à présent. Dans tous les cas, et pour que tout se passe en ordre, il faut lui donner l'extrême-onction. »

Le jour même, Perfichka alla chercher le pope, et dès le lendemain il dut avertir le stanovoï, car Pan-

téleï Tchertakhanof était mort dans la nuit. Quand on l'enterra, deux hommes seulement suivirent son cercueil : Perfichka et Mochel Leïba. La nouvelle du décès était parvenue au juif je ne sais comment, et il ne manqua point de venir rendre les derniers devoirs à son bienfaiteur.

FIN

Paris. — Imp. E. Capiomont et Cie, rue de Seine, 57.

COLLECTION J. HETZEL & Cie

HISTOIRE, POÉSIE, VOYAGES, ROMANS, LITTÉRATURE FRANÇAISE ET ÉTRANG...

Volumes in-18 à 3 francs.

vol.

Audeval. Les Demi-Dots 1
— La Dernière 1
Badin (A.). Marie Chassaing. 1
Biart (Lucien). Don Quichotte 4
Chamfort (édition Stahl)... 1
Daryl (Ph.). La Vie partout.
— Vie publique en Angleterre 1
— Signe Meltroë........... 1
— Lettres de Gordon à sa sœur 1
— En Yacht............... 1
— Wassili Samarin......... 1
— Le Monde chinois........ 1
— La Petite Lambton....... 1
— A Londres.............. 1
— Les Anglais en Irlande... 1
— Renaissance physique.... 1
Durande (A.). Carl, Joseph et Horace Vernet.......... 1
Erckmann-Chatrian. Blocus. 1
— Alsace! drame........... 1
— L'Ami Fritz, comédie..... 1
— Le Brigadier Frédéric..... 1
— Une Campagne en Kabylie. 1
— Joueur de clarinette...... 1
— Contes de la montagne... 1
— Contes des bords du Rhin. 1
— Contes populaires......... 1
— Contes Vosgiens..... ... 1
— Le Fou Yégof............ 1
— Le Grand-Père Lebigre.. 1
— La Guerre............... 1
— Conscrit de 1813 1
— Hist. d'un homme du peuple 1
— Histoire d'un paysan...... 4
— Histoire d'un sous-maître. 1
— L'illustre docteur Mathéus. 1
— Madame Thérèse......... 1
— *Edit. allemande avec dessins* 1
— La Maison forestière...... 1
— Maître Daniel Rock....... 1
— Maître Gaspard Fix....... 1
— Waterloo............... 1
— Histoire du Plébiscite..... 1
— Les Deux Frères......... 1
— Ancien chef de chantier... 1
— Vieux de la Vieille....... 1
— Le Banni............... 1
— Quelq mots sur l'esp. hum. 1
— L'Art et les grands Idéalistes.. 1

vol.

Erckmann-Chatrian. Juif polonais, pièce à 1 50....... 1
Erckmann (Emile). Alsaciens et Vosgiens d'autrefois.... 1
Favre (J.). Conférences et Mélanges 1
Fonvielle (W. de) Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau. 1
Genevray. Une Cause secrète.................... 1
Janin (J.). Variétés littéraires. 1
Jaubert (Mme). Souvenirs..... 1
Koechlin-Schwartz. Un Touriste au Caucase 1
Legouvé (E.). Soixante ans de souvenirs............. 4
Officier en retraite. L'armée française en 1879.... 1
Pichat (L.). Gaston 1
— Les Poètes de combat 1
— Le Secret de Polichinelle.. 1
Quatrelles. Voyage autour du grand monde........ 1
— L'Arc-en-ciel............. 1
— La Vie à grand orchestre. 1
— Sans Queue ni Tête....... 1
— Mille et une nuits matrimoniales................. 1
— Parfait Causeur parisien.. 1
— Princesse Djalavann...... 1
— Casse-Cou!............. 1
— Tout feu tout flamme 1
— Mon petit dernier........ 1
Rive (de la). Souvenirs sur M. de Cavour........... 1
Robert (Adrien). Le Nouveau Roman comique......... 1
Rolland. Lettres de Mendelssohn.................... 1
De Sourdeval. Le Cheval... 1
Stahl (P.-J.). Les Bonnes Fortunes parisiennes :
— — Amours d'un pierrot.. 1
— — Amours d'un notaire. 1
— Hist. homme enrhumé... } 1
— Voyage d'un étudiant.... }
— Histoire d'un prince..... } 1
— Voyage où il vous plaira }
— Les 4 peurs de notre général.................. 1

Stahl (P.-J.). L'Esprit des Femmes et Théorie de l'Amour ....
Tourguéneff. Dimitri Roudi...
— Fumée (préf. de Mérimée...
— Etranges histoires.......
— Terres vierges ....
— Nichée de gentilshommes
— Nouvelles moscovites.....
— Les Reliques vivantes....
— Les Eaux printanières ..
— Souvenirs d'enfance.... .
— Œuvres dernières.......
— Un Bulgare... ....
Trochu (Général). Pour la vérité et pour la justice...
— Politique et siège de Paris
Vallery-Radot (René). L'Étudiant d'aujourd'hui. ....
Wilkie Collins. Sans nom
Wood (Mme). Lady Isabel...

Livres in-18 en commission

Anonyme. Mary Briant... ..
Bastide (A.). Le Christianisme et l'Esprit moderne. ..
Bixio (B.). Vie gén. Nino Bixio
Bouillon (E.). Chez nous . .
Chauffour. Les Réformateurs du XVIe siècle....
Crémieux. Autographes .
Duff Gordon (Lady L.). — Lettres d'Egypte .....
Favier (F.). L'Héritage du misanthrope.........
Ladreyt (M.-C.). L'instruction publique en France et les Ecoles Américaines.. .
Lavalley (Gaston). Aurélien
Lefèvre (A.). La Lyre in...
— Les Bucoliques de Virgile
Nagrien (X.). Prodigieuse découverte.........
Réal (Antony). Les A...
Steel. Haôma...........
Un Ignorant. M. P... Histoire d'un s... par un ignorant 3. ... .
Worms de Romilly. H...

26953. — Paris, Imp. Gauthier-Villars.

